

Fiction

*Du bizarre au merveilleux, la transition est insensible
et le lecteur se trouvera en plein fantastique avant qu'il
se soit aperçu que le monde est loin derrière lui.*

Prosper MÉRIMÉ. (Essai sur Nicolas Gogol.)

Publication mensuelle paraissant le 15 de chaque mois.

ÉDITION FRANÇAISE DE "THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION"

NOUVELLES

L'ÉMISSAIRE	par Poul Anderson	3
L'ARRIÈRE	par Ray Bradbury	30
PLUS ÇA CHANGE...	par C. M. Kornbluth	35
LA PREUVE	par Jean-Louis Bouquet	50
SUPÉRIORITÉ... ÉCRASANTE	par Arthur C. Clarke	56
« FIAT VOLUNTAS MEA »	par Jean de La Hire	67
MR. KINKAID, VOYAGE DANS LE PASSÉ	par J. J. Coupling	85
LA MACHINE À POÉSIE	par H. Nearing Jr.	96
BRUISSEMENT D'AILES	par Fredric Brown	104

CHRONIQUES

DEUX AVENTURIERS ÉSOTÉRIQUES	par J. J. Bridenne	110
Revue des Livres :		
ICI, ON DÉSINTÈGRE !	par J. Bergier et Igor B. Maslowski	116
Revue des Films :		
L'ÉCRAN À QUATRE DIMENSIONS	par F. Hoda	119
Présentation et commentaires de Jacques BERGIER et M. RENAULT		
Photo-montage de couverture de Jacques Sternberg		

2^e Année. — N^o 3.

15 Février 1954.

Editions OPTA, 96, rue de la Victoire, Paris (9^e). Tél. : TRI. 16-31.

Administrateur Gérant : Maurice RENAULT.

La publication des récits contenus dans ce numéro est faite avec l'accord
de Fantasy House, Inc. New-York N. Y. (U. S. A.).

Le numéro : France 100 frs ; Belgique 17 fr. 50 ; Suisse 1 fr. 50.

ABONNEMENTS (6 mois) : France et Colonies 550 frs. (Recommandé 700 frs.)
(1 an) : — — 1.080 frs. (Recommandé 1.380 frs.)

Ne manquez pas d'acheter le 1^{er} Mars

le numéro de

MYSTÈRE-MAGAZINE

Parmi les récits qu'il contiendra vous pourrez lire :

LA CICATRICE EN Y

par Rufus KING

Vous y trouverez un héros dont vous avez déjà fait la connaissance précédemment, le dacteur Calin Starr, détective amateur à ses heures, aussi bon psychologue qu'observateur.

ABSENCES

par Jane Mc CLURE

Une nouvelle qui n'est pas faite pour les âmes sensibles, mais dont le caractère ongoissant est obtenu par les moyens les plus simples.

L'HOMME DE MAIN

par René LATHIÈRE

Un nouvel auteur français qui promet et dont ce premier récit est digne d'un Cornell Woolrich pour le « suspense » qu'il a su y introduire.

LETTRE DE FAIRE-PART

par Selwyn JEPSON

Une excellente histoire criminelle, ingénieusement contée.

**Et, bien entendu, toutes les chroniques
habituelles qui font le succès de**

MYSTÈRE-MAGAZINE

Si vous n'êtes pas abonné, retenez dès maintenant ce numéro chez votre marchand habituel et, dans toute la mesure du possible, achetez toujours votre « Mystère-Magazine » chez le même marchand. Nous vous remercions à l'avance de nous aider ainsi à limiter les retours d'invendus.

L'émissaire

(Interloper)

par POUL ANDERSON

Nous savons qu'il existe entre les hommes, des guerres invisibles secrètes, livrées par des poignées d'agents soigneusement camouflés en simples citoyens. Poul Anderson a eu l'idée hautement originale d'une telle guerre invisible, que se livrent sur notre Terre et de nos jours, des émissaires d'autres civilisations, venus de planètes lointaines.

L'auteur a fait de ce conte d'anticipation où le « suspense » est merveilleusement ménagé, une des plus jolies et aussi une des plus poétiques histoires de « science-fiction » en imaginant une fin étonnante... que nous nous garderons bien de vous révéler. Cette nouvelle mérite d'ailleurs qu'on la relise après l'avoir terminée pour pouvoir goûter toutes les finesses de l'auteur qui ne vous apparaîtront pleinement qu'après avoir pris connaissance du mot de la fin.

Poul Anderson, avec cette histoire, s'affirme comme un des meilleurs écrivains du genre dans la littérature américaine. Il compte déjà à son actif plusieurs nouvelles — toutes excellentes — publiées dans diverses revues américaines, et deux romans de la même veine « Vault of time » et « Three Hearts and three Lions » (ce dernier publié en feuilleton dans l'édition américaine de « Fiction ».) Aucune de ses deux œuvres n'a encore été traduite en langue française. Tant de romans de « Science-fiction » d'un choix discutable ont été présentés jusqu'à maintenant aux lecteurs français, que nous souhaitons que la parution de ce récit dans « Fiction » attire sur Poul Anderson l'attention d'un éditeur français.



LA torpille interstellaire, se servant de ses rayons de gravité (1), descendit lentement et fortuitement sur la mer dont les flots agités roulaient au clair de lune. Pendant un instant la lumière lunaire brisée sembla s'étendre du point de chute vers l'extérieur en anneaux concentriques de vaguelettes brillant d'un éclat froid, puis la torpille disparut sous la surface de l'eau.

Elle atteignit le fond à peu de profondeur, la côte ne se trouvait qu'à

(1) L'auteur imagine une civilisation plus avancée que la nôtre, sachant produire des rayons de gravité, comme nous produisons des rayons électro-magnétiques. Il est à noter que le professeur Einstein a exprimé tout récemment l'espoir de produire ces rayons lorsqu'il aura résolu ses nouvelles équations.

environ cinq cents mètres, et y resta couchée enveloppée d'obscurité. Pendant un bon moment il n'y eut pas le moindre mouvement, pas le moindre son. Puis la porte extérieure du sas à air s'ouvrit et Beoric remonta à la surface en nageant.

Autour de lui s'étendait la nuit immense et sombre. Il voyait très distinctement dans la faible clarté inconstante de la lune, mais ne pût distinguer âme qui vive nulle part. Il n'y avait que la mer et le ciel et l'ombre de la côte, aussi pendant un instant la pensée de ce qui l'attendait lui causa-t-elle une appréhension terrible. Il lui sembla que son cœur était de glace. Au cours de tous les siècles de son existence, il ne s'était encore jamais senti aussi seul. Il eut l'impression de l'ultime solitude de la mort.

Une pensée atteignit alors son cerveau, froide et inhumaine comme les profondeurs de la mer d'où elle venait d'être lancée : *« La créature est en train d'attendre. Elle attend depuis une heure ou plus, tapie dans l'ombre des arbres. »*

La « pensée-réponse » de Beoric trahit une réaction proche de la panique : *« Attention ! Après tout, ils sont peut-être capables de capter nos pensées... »*

La réplique lui parvint aussitôt :

« Pendant des milliers d'années ils n'ont jamais donné le moindre signe nous permettant de supposer qu'ils sont sensibles à notre gamme d'ondes particulière. Evidemment il est préférable de ne pas prendre de risques inutiles et nous limiterons maintenant nos communications à l'indispensable, mais, naturellement, nous resterons constamment à l'écoute de tes pensées. »

« Tu n'es pas seul. »

Cette nouvelle pensée lui parvenait maintenant du rivage, de quelque part au-delà de la rangée d'arbres sous laquelle l'attendait l'étranger. *« Nous sommes avec toi, Beoric. »*

Ceci le réconforta beaucoup. Quoi qu'il arrive, quoi qu'il se produise, il ne serait jamais complètement seul. Quoique toutes les puissances de l'univers soient contre lui, il avait tout de même quelques forces à ses côtés. Mais... en si petit nombre !

Nageant à longues brasses souples, paraissant glisser sur les vagues, il se dirigea vers le rivage. La plage, blanche au clair de lune, se rapprocha. Il prit pied quand il eut atteint les eaux basses et remonta sur le sable sec.

La créature qui l'attendait bougea dans l'ombre. Beoric était nyctalope. Ses yeux distinguèrent cette grosse masse noire et, une fois de plus, la peur lui fit passer un frisson glacé dans le dos. Maintenant, il était trop tard pour abandonner, pour revenir en arrière, même s'il avait voulu le faire après ces longs siècles d'attente dont cette nuit allait peut-être devenir le point culminant. Trop tard !

Il traversa la plage en courant et se dissimula derrière un arbre, comme si la créature n'avait pu le voir. Puis il envoya ses pensées sonder

le cerveau de cette « chose » pour essayer de découvrir si elle était intelligente ou non. Si elle appartenait à la race dominante de cette planète, la première chose à faire serait de lui contrôler le cerveau et...

La réaction défensive fut si rapide, si puissante et si féroce que Beoric sentit son esprit vaciller. Pendant un instant, il fut pris de vertige et éprouva la sensation de s'abîmer dans une obscurité impénétrable... c'est la chose qui fut à un cheveu de le contrôler ! Puis son énergie nerveuse revint à flots, il protégea son cerveau par un blindage impénétrable et émit une pensée perçante sur la longueur d'ondes télépathiques universellement détectable :

— « Votre race semble avoir maîtrisé les secrets de la télépathie. Si vous avez atteint un tel point de progrès, il ne vous sera certainement pas difficile de deviner mon origine. »

— « Pas la deviner... l'apprendre. »

La pensée-réponse vibra violemment dans le cerveau de Beoric. Ce grand corps à écailles devait renfermer une puissance incroyable. Il avait cru saisir une intention sardonique : « Au premier abord, j'avais pensé que vous deviez être un naturel de ce pays... vous avez presque la même apparence qu'eux... mais évidemment, ce n'est pas ça. »

— « Alors... vous aussi... n'êtes pas d'ici ? »

— « Bien sûr que non. D'où que vous soyez, vous devez certainement venir de très loin, car autrement nous aurions déjà rencontré des êtres de votre espèce. Cependant, votre première réaction, en vous rendant compte de ma présence ici, suggère que vous avez une grande habitude du concept et de la technique de visite des planètes appartenant à d'autres. »

— « En effet ! » Au plus profond du domaine de ses pensées secrètes, Beoric sentit brusquement ce rire rauque qui lui était particulier. *Oui, en effet, il avait cette habitude !* « Cependant, je ne m'étais pas attendu à trouver d'autres... visiteurs... sur ce monde. »

Il sortit en terrain découvert. La lune brillait, froide, sur sa tunique mouillée mais imperméable. Ses yeux en amande, totalement bleu opalin, sans pupilles ni blanc, fouillaient les ténèbres où le monstre était tapi.

— « Allons, montrez-vous donc, » dit-il. « Montrez-vous et venez me souhaiter la bienvenue. »

— « Mais naturellement. »

La créature trapue, d'une grosseur énorme, sortit de l'ombre en se dandinant et apparut à la clarté de la lune. Ses yeux inexpressifs de reptile brillèrent en scrutant Beoric. Instinctivement, le nouvel arrivant dressa ses longues oreilles pointues en direction du monstre, quoique les mots qui se déroulaient et frappaient son cerveau n'eussent aucune origine sonique.

— « Oui... oui, vous ressemblez beaucoup aux naturels d'ici. Sauf en ce qui concerne vos yeux et vos oreilles... mais des lunettes noires et un chapeau cacheront très bien tout ça. Ce visage aux pommettes hautes et saillantes, et cette peau très blanche risqueront peut-être d'attirer l'at-

tention, mais certainement pas au point de soulever beaucoup de commentaires. »

— « Voyons que je m'oriente un peu, » pensa Beoric. « Quelle est exactement cette planète? Je veux dire comment l'appelle-t-on? »

— « Les naturels l'appellent la Terre. Toutes les races habitant une terre n'appellent-ils pas leur monde la Terre? La prononciation dans la langue locale — ils parlent encore de nombreuses langues ici — est... » Le monstre pensa le son. « Ils appellent le soleil Sol et nous employons ce terme étant donné qu'il est facile à prononcer et que toutes nos appellations diffèrent. Quant à nous, nous désignons cette planète sous le nom de Sol III, ainsi que vous le savez probablement. »

— « Oui, en effet, je savais que c'est la troisième planète de l'étoile Sol. Mais qui sont ces « nous »? Y aurait-il plus d'une race de... visiteurs ici? »

— « Mais certainement... certainement! » Puis, devenant brusquement méfiant : « Il me semble que je ne fais que répondre à des questions de votre part. Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où sont vos compagnons? Quelles sont vos intentions? Pourquoi n'y a-t-il pas de fer dans votre torpille interstellaire? Quelle sorte de civilisation votre race a-t-elle atteinte? »

Beoric, tendu, répondit avec prudence :

— « Une seule chose à la fois. Il n'entre nullement dans mes intentions de vous donner des informations gratuitement, je suis prêt à les échanger contre les renseignements que vous pourrez me donner. Vous ne pouvez tout de même pas vous attendre à ce que, ayant découvert toute une nouvelle civilisation interstellaire, je vous révèle tous les secrets de la mienne avant de m'être convaincu de vos intentions amicales. »

— « Cela me semble parfaitement équitable. Mais j'aimerais néanmoins savoir qui vous êtes? »

— « Dans la langue parlée de ma race mon nom est Beoric, quoique ceci ne puisse certainement pas avoir grande importance. Mon astre natal se trouve de l'autre côté de la Galaxie, près du pourtour. Pour le moment je ne tiens pas à être plus précis. Depuis assez longtemps déjà, en fait, il y a plusieurs siècles de ça, ma race, les Alfes, a mis au point un système de propulsion plus rapide que la lumière, et nous avons visité les étoiles les plus proches. Finalement, l'expédition dont je fais partie fut chargée de circumnaviguer la Galaxie, explorant des planètes d'étoiles choisies au hasard, afin de nous faire une idée des conditions générales. Mais comme, nécessairement, nous avons été obligés de sélectionner une petite fraction de tous les astres à étudier, il n'est pas du tout surprenant que nous ayons traversé votre civilisation sans même nous en rendre compte. »

— « Où est l'astronef de votre expédition? Cette petite torpille de laquelle vous venez de débarquer ne saurait transporter plus d'une ou de deux personnes. »

— « Vous ne vous imaginez pas que je vais vous révéler l'orbite de notre astronef. Je suis descendu tout seul dans cette petite torpille. La présence de villes sur cette planète indiquait une vie intelligente, avec un certain degré de technique, aussi ai-je débarqué — naturellement en secret — pour me livrer à une enquête plus approfondie. Mais il semble que vous ayez détecté notre présence à une certaine distance déjà. »

— « Oui, nous avons repéré votre torpille par les vibrations de ses rayons de gravité. Mais, par contre, nous avons été incapables de percevoir la moindre trace de votre astronef. Quel genre d'écran utilisez-vous pour les vibrations du moteur stellaire? Nous n'avons jamais réussi à les supprimer aussi complètement. Et pourquoi votre torpille est-elle à propulsion chimique? »

— « Je ne saurais vous révéler le secret de l'écran à vibrations. Quant à notre torpille à moteur à huile... eh bien ! Sur Alfar, nous avons réussi à mettre au point une technique très perfectionnée des réacteurs à huile. Etant donné l'efficacité du rayon de gravité, nous pouvons tout simplement nous passer d'énergie atomique pour un aussi petit engin. »

— « Ah, je comprends. Mais je n'ai pu détecter ni fer, ni argent dans votre torpille... »

— « Ces deux métaux sont difficiles à obtenir sur Alfar. Nous nous arrangeons fort bien avec des alliages et du cuivre. »

Beoric se pencha en avant comme s'il se rendait subitement compte qu'il divulguait trop de choses.

— « A votre tour à présent. Qui êtes-vous? Pourquoi êtes-vous ici? Pourquoi cette inquisition plutôt qu'un accueil aimable? »

— « C'est une longue histoire, » pensa le monstre, « et du reste vous n'avez certainement pas été un modèle de franchise. Néanmoins, je vous souhaite la bienvenue sur la Terre. Peut-être aimeriez-vous venir à notre Quartier général?... »

— « Eh bien !... ce serait certainement le point de départ qui conviendrait le mieux... Cependant, je tiens à vous prévenir que si je ne suis pas de retour sur mon astronef au bout de trois révolutions de cette planète, on viendra me chercher... armes en mains. »

— « N'ayez aucune crainte. Nous ne sommes pas avides. La Terre est suffisamment riche pour nous tous. »

Beoric observait la figure osseuse du monstre, se terminant en un museau. Il avait l'impression qu'il arrivait presque à suivre les pensées secrètes de la créature :

D'où que vienne cet être, qu'il dise la vérité ou non, il doit être seul sur cette planète. Nous aurions repéré n'importe quel astronef qui aurait atterri quelque part. En outre, il est coupé de ses compagnons. La loi des carrés inverses ne permet pas d'envoyer une pensée à plus de quelques centaines de kilomètres au maximum, et son astronef doit certainement être plus loin dans l'espace car sans cela nous l'aurions détecté. Il est seul, sans armes et incapable de communiquer avec les siens. En trois jours, nous aurons bien le temps de décider que faire...

— « Mon nom vocal est Hraagung. Venez, une voiture nous attend. »

— « Une voiture?... »

— « Mais, oui, naturellement. » Hraagung eut un horrible ricanement sardonique. « J'avais été désigné pour vous accueillir, du fait que mes sens me permettent de suivre le métal de votre torpille sans instruments compliqués. Mais à cause de mon aspect, il ne m'est pas possible de circuler ouvertement sur cette planète. »

— « Je serai obligé de me mettre à l'abri avant l'aube, » pensa Beoric. « Sur Alfar le soleil est diffus et rouge, presque éteint. C'est pourquoi je suis capable de voir très nettement au clair de lune, mais je ne puis supporter l'éclat et les rayons ultra-violetts d'un astre du type G. »

— « Tiens ! » Hraagung s'interrompt et Beoric put presque le voir méditer cette révélation dans son cerveau. C'était évidemment un aveu de faiblesse de sa part, mais il avait été obligé de le faire. Du reste cela ne tirait pas à conséquence dans cette civilisation hautement développée avec ses écrans et ses vêtements protecteurs. « Et qu'auriez-vous fait si vous ne m'aviez pas rencontré ? »

— « Je me serais forcément caché pendant le jour et j'aurais dormi. L'éclairage des villes nous avait prouvé que les créatures habitant cette planète devaient être diurnes, ce qui ne faisait que rendre plus facile ma mission d'espionnage. »

— « Oui... certainement. Eh bien ! nous n'avons pas loin à aller. Par ici. »

Le monstre prit lourdement les devants. Beoric tordit ses cheveux mouillés, d'un blond argentin, lui tombant jusqu'aux épaules, et le suivit.

Ils traversèrent le bosquet d'arbres et débouchèrent sur une route. Une automobile terrienne y était garée. Une conduite intérieure, à quatre roues, évidemment à propulsion chimique. En s'en approchant, Beoric sentit un froid subit glacer ses nerfs... ce qui signifiait : *du fer*.

Il s'y était attendu, mais cela ne facilitait nullement les choses. Chacun de ses instincts lui hurlait de ne pas approcher de cette voiture.

Fer... fer... fer... tu n'as qu'à le toucher pour voir ta main partir en fumée ! Du fer... du fer froid... à l'affût ici, au clair de lune ! (1)

Mais il allait être obligé d'entrer dans cette boîte métallique. Pas un seul instant il ne lui faudrait montrer cette peur qui déchirait ses nerfs tendus et obscurcissait son cerveau. S'ils savaient, s'ils découvriraient cette faiblesse fatale des Alfes, c'en était fait de lui. Un millénaire de travail lent et patient, de projets et d'attente aurait été accompli en vain... c'en serait fait de la Terre. Et dire que tout reposait uniquement sur ses épaules.

Pendant un instant, il ne parvint pas à se résoudre à monter dans la voiture. Malgré tout son courage et son esprit de décision, malgré le fait

(1) La crainte du fer existe aussi dans le folklore humain. Les Assyriens gardaient la barbe longue de peur de le toucher.

sinistre qu'il était *obligé* de le faire... il s'en sentait incapable. Il ne réussissait pas à surmonter les réflexes qui nouaient ses muscles, annihilèrent sa volonté et faisaient perler une sueur froide et amère sur tout son corps.

« *Du courage!* »

Cette pensée s'implanta, vibrante, au plus profond de son cerveau. Elle provenait de la mer, des champs au-delà de la route, des arbres qui étaient là murmurant dans le vent de la nuit : « *Du courage Beoric! Tu n'es pas seul!* »

Mais ils lui envoyaient beaucoup plus que ces pensées. Un véritable influx d'énergie nerveuse envahissait son corps, une force physique le pénétrait brusquement, le fortifiant, calmant les battements frénétiques de son cœur et la tempête panique de son cerveau. Il redevint calme et avança hardiment.

Un homme se tenait à côté de la voiture. Non... pas un homme, pas un Terrien, quoiqu'il en eût l'aspect et en portât la chemise, le pantalon, le veston et tout l'accessoire vestimentaire conventionnel des naturels de la planète. Il était de grande taille, aussi grand que Beoric et l'Alfe se rendait compte de la force qui était en lui, enroulée dans son corps maigre et dans son crâne allongé, force pareille à celle d'un serpent glacé. La véritable « aura » d'intelligence formidable et de force nerveuse qui émanait de lui ne pouvait se dissimuler. Elle envahissait les ondes télépathiques et s'imposait brutalement sur les nerfs de Beoric et de Hraagung.

L'étranger avait écouté leur conversation sur la plage. Maintenant ses pensées arrivaient, lentes et... profondes... « Soyez le bienvenu, Beoric d'Alfar. J'espère que votre séjour sur cette planète sera plaisant et que nous en bénéficierons mutuellement. Je suis... — ma race a complètement abandonné la langue parlée — mais sur cette planète je porte le nom vocal d'Adam Kane. »

Il détecta une question de Beoric, l'Alfe ayant perçu des harmoniques de sa pensée.

— « Oui, ma race ressemble tellement aux Terriens — extérieurement — qu'une légère intervention chirurgicale nous permet de circuler sur la Terre sans éveiller l'attention. Il faut bien que quelqu'un se charge du rôle d'intermédiaire entre les étrangers et les naturels et c'est à nous que ce rôle est dévolu. En fait, cela est extrêmement utile, même indispensable, pour les entreprises que nous avons sur cette planète. »

Hraagung se glissa dans l'arrière de la voiture et se recroquevilla de façon à ne pas être aperçu de l'extérieur. Son immense corps remplit le siège arrière et son odeur rance envahit tout le véhicule. Kane se glissa derrière le volant. « Allons, venez ! » pensa-t-il impatientement.

La peur glaçait Beoric lorsqu'il toucha la poignée de la portière de droite. Elle était chromée, sans aucun danger pour lui, mais la présence du fer fit frémir ses nerfs. D'un mouvement convulsif, il ouvrit la portière et se glissa sur le siège à côté de Kane. Le moteur ronfla et la voiture démarra.

— « D'où êtes-vous ? » pensa Beoric. « Vous ne me l'avez pas encore dit. »

— « De différentes étoiles des alentours, » répondit Kane. « Moi, par exemple, je viens de la plus éloignée. »

Dans cette pensée, Beoric reconnut l'étoile Deneb.

— « Mais, » poursuivit Kane avec arrogance, « nous, les Vaettirs, sommes arrivés ici les premiers. Un peu plus tard d'autres races maîtrisèrent le secret des voyages plus rapides que la lumière et arrivèrent sur Sol III au cours de leurs explorations. Hraagung est de... »

Beoric interpréta dans son propre cerveau l'image-pensée comme signifiant Sirius.

— « Et ainsi de suite. A présent, un certain nombre de planètes se sont prises d'intérêt pour la Terre. Sous la direction des Vaettirs, il a été instauré un système évitant des conflits entre ces différentes entreprises. »

Il regarda Beoric. Dans son visage maigre, les yeux paraissaient lancer des flammes, lueur intolérable que l'Alfe eut de la peine à soutenir. La pensée du Vaettir pénétra comme un éclair devastateur dans le cerveau de Beoric :

— « Nous ne sommes nullement hostiles aux nouveaux venus qui respectent l'ordre établi. S'ils veulent réaliser quelque projet ici ou sur une autre de nos étoiles vassales, ils sont parfaitement libres de le faire, mais sous le contrôle et suivant les directives des Vaettirs, et à condition que cela ne nuise pas aux intérêts établis. Mais s'ils violent notre code, nous les anéantissons. »

Beoric gardait tout son sang-froid, se demandant de quelle façon il devait réagir. Après un moment de réflexion, il pensa lentement :

— « Tout ceci me paraît fort équitable. En fait, un système presque identique est appliqué dans ma civilisation. Il est fort possible que nos deux cultures puissent établir des relations qui nous soient mutuellement profitables. »

La réponse arriva cinglante, dure et méfiante :

— « Peut-être ! »

— « Mais de quel genre exactement sont vos entreprises ici ? » demanda l'Alfe.

— « Très variées, selon la race, » dit Hraagung. « Les Procyoniens, par exemple, trouvent que les Terriens constituent une excellente source de sang. Les Altaïriens ne visent qu'à observer le déroulement des événements historiques, cela fait partie de leur programme d'étude du comportement des masses. L'économie Acturienne dépend du contrôle des moyens de production d'un grand nombre de planètes vassales, ils accaparent tout ce qu'il y a de mieux dans l'industrie et l'agriculture de celles-ci. Nous, qui sommes originaires de Sirius, trouvons que la Terre constitue un excellent avant-poste militaire et une base de ravitaillement en combustible, en outre... » cette pensée rappelait un tigre se léchant les

babines, « ... les originaires de cette planète nous servent également à d'autres fins. »

Beoric lança alors une question à Kane :

— « Et vous-même... votre race... les Vaettirs de Deneb? »

La réponse vint, dure comme de l'acier, avec une trace d'amusement sinistre :

— « Nous possédons des intérêts très nombreux et fort variés dans cette partie de la Galaxie. »

L'Alfe se laissa aller en arrière sur son siège et essaya de se détendre. Le paysage presque vide commençait à se garnir de maisons par-ci par-là, et l'horizon devant eux reflétait une lueur terne. La voiture roulait rapide et souple à une vitesse qu'un Terrien aurait difficilement pu contrôler. Les ténèbres à l'intérieur de la voiture étaient rances de la puanteur du reptile Sirien. La réflexion des lumières des phares jetait une faible luminescence sur le visage osseux, aux traits durs, d'Adam Kane; faisant ressortir sur un fond d'obscurité les pommettes, les mâchoires et le long nez saillants, en une vision de cauchemar. La force nerveuse du Denebien ne se laissait pas dissimuler, elle tournoyait et faisait des remous dans la voiture comme un courant d'air. Beoric fut obligé de lutter contre cette puissance écrasante.

— « Notre quartier général se trouve là, dans cette ville devant nous. Elle s'appelle New-York, » pensa Hraagung. « En ce moment nous nous trouvons à Long Island. »

— « Cependant, vos astronefs n'atterrissent pas ici? » demanda Beoric.

Il n'essayait pas de cacher son intérêt qui ne pouvait être que naturel de la part d'un voyageur venant d'une étoile lointaine... pas plus qu'il n'espérait pouvoir cacher les ondes émotives de ses pensées devant l'intelligence étincelante du Denebien.

— « Pas en ville, non, quoique nous en possédions un pour les cas d'urgence... En fait, l'immeuble du quartier général n'est rien d'autre qu'un astronef camouflé. Mais nos vraies bases et les champs d'atterrissage se trouvent ailleurs. »

Beoric eut beau lutter contre son émotion croissante, il fut incapable de maîtriser un cri dans ses pensées :

Ainsi, l'immeuble était un astronef... leur immeuble était un astronef!... Mais... cela signifiait...

Il se rendit compte que le Sirien le fixait de ses yeux froids. Le regard terrible du Denebien ne quittait pas le ruban de la route se déroulant devant lui, mais Beoric sentait que ses sens — et les dieux seuls savaient de combien de perceptions étranges le Vaettir était capable — léchaient, pareilles à des langues de feu, son bloc mental qu'il cherchait à protéger de toutes ses forces...

Tremblant légèrement, l'Alfe réussit cependant à rire et expliqua : « Vous venez de me causer une surprise. Je n'avais encore jamais entendu parler de quiconque ayant réussi à faire construire un tel engin

sans que les naturels du pays fussent au courant. Comment avez-vous fait? »

La pensée du Denebien, lente, profonde, pénétra dans le cerveau de Beoric.

— « Oh ! ce fut très simple. Nous avons d'abord fait construire la coque de l'immeuble. Il suffisait de contrôler les cerveaux de quelques inspecteurs municipaux, car les observateurs occasionnels étaient incapables de voir quoi que ce soit d'anormal. Puis, un soir d'orage, nous introduisîmes l'astronef dans cette coque. Nos ouvriers terminèrent le camouflage par le toit, les murs intérieurs et les planchers. »

— « Et vous avez utilisé de la main-d'œuvre locale? »

— « Naturellement. Mais, même à ce moment-là, aucun d'eux ne fut à même de se rendre compte qu'ils ne construisaient pas un immeuble ordinaire. »

— « Je comprends. » Beoric comprenait en effet et quoiqu'il fut déjà au courant de la plus grande partie de ce qu'il entendait, cela le bouleversa. Quel genre de cerveaux pouvaient bien avoir les Vaettirs pour être capables de munir des milliers d'hommes de fausses mémoires sans qu'ils s'en doutent, afin de les empêcher de se rendre compte de certaines anomalies, même pendant l'exécution des travaux...? Quelle pouvait être l'étendue de leur puissance?

« Je le découvrirai cette nuit, » pensa-t-il secrètement.

— « Cette nuit même ! » Cette pensée-réponse émise sur la longueur particulière des Alfes lui arriva de derrière la voiture lancée à toute vitesse. Les autres devaient donc suivre dans leur propre véhicule et...

— « Il faut que vous vous rendiez compte, » pensa Kane, presque affable, « que l'exploitation de la Terre est très ancienne. En fait, le premier Vaettir est arrivé ici... » Il pensa à une date que Beoric estima pouvoir placer à quelque quatre mille ans en arrière, puis poursuivit :

— « Mais la colonisation sur une très grande échelle n'a été commencée qu'il y a environ sept siècles, époque à laquelle la civilisation indigène était moins complexe et où il était facile de se faire passer pour tout ce qu'on voulait. Aussi notre organisation est fermement établie. Nous contrôlons la Terre par des corporations et même par les gouvernements que nous influençons ou bien que nous dirigeons tout simplement, partout où cela nous paraît nécessaire, grâce à de vieilles attaches de certains Vaettirs avec des familles hautement respectables et par un nombre d'autres moyens que vous pouvez facilement vous imaginer. C'est ainsi que, au nez et à la barbe des indigènes, nous pouvons faire exactement tout ce que nous voulons. »

Pendant un instant ses traits d'acier se fendirent en un ricanement.

— « Les rares Terriens qui soupçonnent que les biens de la Terre ne sont plus leur propriété complète sont considérés comme fous... et généralement cela est vrai. »

Beoric se souvint de l'implacabilité qu'il avait lue dans le cerveau de Hraagung et demanda :

— « Pourquoi vous donnez-vous toute cette peine? Pourquoi ne pas annexer purement et simplement la Terre? »

— « Cela ne correspondrait pas aux desseins des Vaettirs. »

Cette réponse froide jaillit comme une épée brusquement tirée de son fourreau.

— « Notre plan qui prévoit l'évolution dirigée de la civilisation terrienne doit, pendant un certain temps encore, être considéré comme un projet des terriens eux-mêmes. »

Beoric hocha la tête. Il se laissa aller en arrière sur son siège et regarda passer les immeubles aux contours brouillés par suite de la vitesse folle de leur voiture. Il lui était aisé de se rendre compte par qui était assumée la direction de ce coin de la Galaxie. Les Siriens, par exemple, auraient préféré s'installer en conquérants, profitant franchement des Terriens, les traitant comme du bétail. Mais si Deneb disait « non », c'était bel et bien « non ».

Et... c'est contre cela que nous nous dressons! Nous, qui n'avons même pas été capables de triompher des...

— « Mais vous ne pouvez tout de même pas espérer cacher totalement votre présence? » pensa-t-il sur la longueur d'ondes universelle.

— « Nous ne l'essayons même pas, » répondit Hraagung en haussant les épaules. « Au début, nous circulions presque ouvertement et les indigènes nous voyaient fréquemment, ce qui, du reste, est à l'origine, de nombreuses légendes... »

« Oui, pensa Beoric dans les cases secrètes de son propre cerveau. *Oui, je connais ces mythes. Des visions furtives et effrayantes d'« esprits » se promenant de par le monde, possédant une science d'au-delà des étoiles et devenus pour les Terriens les vampires, les loups-garous, les goules, les dragons, toutes les horreurs des vieilles légendes basées sur des faits encore plus horribles. Qu'est-ce qui a été à l'origine de la vague d'adoration du diable au Moyen Age, sinon les influences grandissantes de l'espace sidéral? Qui était ce Satan que l'on adorait au cours des messes noires, sinon un Denebrien ou un Sirien ou quelqu'autre monstre sentant l'utilité d'un culte de fanatiques... et qui avait dû rire bien souvent lorsqu'il s'entretenait lors de ces conférences avec ses congénères haut placés dans l'Eglise ou dans l'Etat. La mythologie des Terriens découle en grande partie de la présence de ces « envahisseurs » ignorés, les humains les ayant unis dans leur esprit, aux mythes qui étaient propres à la planète...*

— « Plus tard, » poursuivit le Sirien, « lorsque des preuves trop manifestes de notre présence auraient pu amener les esprits plus sophistiqués à suspecter la vérité, nous eûmes recours à quelques précautions. Le berger éloigné dans un pâturage perdu n'a rien à voir avec la direction du domaine. Dans une grande cité on est rarement au courant de ce qui se passe réellement dans la maison voisine. Quel est donc l'humain qui pourrait imaginer que les associés secrets qui contrôlent les industries-clés d'ici, peuvent ne pas être sur la Terre?... »

» Il est vrai qu'ils nous aperçoivent de temps en temps, mais pourquoi nous cacher plus que nous le faisons? Un homme qui m'aurait entrevu par une nuit noire hésiterait certainement à risquer sa réputation en le racontant à d'autres... même s'il le faisait on dirait qu'il divague, qu'il a le délire ou que sais-je encore? Et, dans certains cas, lorsqu'un Terrien commence à en savoir de trop, rien n'est plus facile que d'oblitérer sa mémoire. Presque journellement on constate des signes de notre présence... des apparitions dans le ciel, des manifestations et des réapparitions et bien d'autres choses encore. Mais qui donc serait capable de broser un tableau complet au moyen de preuves aussi dispersées et aussi fragmentaires? » Le profond ricanement vocal de Hraagung fit vibrer la carrosserie de la voiture. « Les quelques rares Terriens qui ont réussi à rassembler des preuves à peu près cohérentes et ont essayé d'en déduire la vérité, sont considérés comme des paranoïaques et sont la risée de tout le monde. »

Un rictus de loup fendit le visage de Kane.

« Mais ce qu'il y a de plus beau, » pensa le Denebien, « c'est que la plupart d'entre eux sont réellement des paranoïaques, car c'est un signe évident d'instabilité que d'attribuer les malheurs du monde à des persécuteurs de l'extérieur... même si, par hasard, cette supposition se trouve être la vérité! »

Maintenant que la voiture pénétrait dans les rues fréquentées, Kane ralentit sa vitesse. Les immeubles se dressaient des deux côtés de la chaussée, cachant les étoiles et partout il y avait du fer... du fer... la ville était une cage d'acier. Beoric fit des efforts pour ne pas hurler. Puis lentement, tandis qu'il tremblait encore, il reprit tout son sang-froid et sa décision. Après tout, ce métal ne pouvait pas lui faire de mal, à moins qu'il le touchât, et en cette minute trop de siècles faisaient fond sur lui. Il était trop tard pour battre en retraite.

— « *Tu as raison, Beoric.* »

De puissantes pensées vinrent frapper son cerveau.

— « *Nous te suivons... Nous entrons également en ville.* »

Pendant un instant Beoric savoura cette certitude. Il était bien une partie intégrante des siens; les siens le soutenaient, étaient avec lui.

Il lui vint à l'esprit — et ce n'était pas la première fois qu'il se faisait cette réflexion — que si la structure du cerveau des Alfes leur permettait de correspondre par télépathie sur une longueur d'ondes indétectable par aucune autre race alors, sans le moindre doute, les Siriens et les autres — et surtout les Vaettirs — pouvaient, eux aussi, penser sur des gammes qu'il lui était impossible de capter. Et quelles pouvaient bien être les pensées qui allaient et venaient dans la nuit qui l'entourait?

Si... ô Grands Dieux!... si ces incroyables Vaettirs avaient la faculté d'intercepter toutes les pensées, même les plus secrètes, si c'était là le mystère de leur puissance et si Kane était tout simplement en train de

conduire les Alfes vers un piège... Mais il fallait en prendre le risque... La Terre elle-même était un piège.

Il garda le silence. Souple, la voiture se faufila à travers les rues obscures où seules les lumières d'un jaune terne des lampadaires et de temps en temps un mouvement furtif dans l'ombre d'une ruelle trahissait la vie. On approchait de l'heure de la basse marée de la vie de la grande ville ; telle une bête rassasiée, elle dormait sous la lune à son couchant.

Les champs et les forêts, les collines, les eaux et le ciel, ne dormaient jamais. Il y avait toujours de la vie en eux : un bruissement de feuilles, un craquement de pas, une lueur d'yeux dans la nuit. Il y avait toujours des remous d'énergie nerveuse, vigilante et alerte ; une vie qui, comme un océan, envahissait la cité. Beoric ne s'était jamais senti seul.

Jusqu'à présent. Car ici la ville dormait et il n'y avait aucune vie sauvage pour courir dans les champs et pour bondir dans les eaux noyées de clair de lune. L'esprit tendu de Beoric perçut quelques rongeurs fouillant le sous-sol, un ou deux chats rôdeurs, les zigzags nerveux de quelques insectes voletant autour des reverbères cyclopéens. De temps en temps il y avait une pensée humaine, un Terrien ne dormait pas... et cette pensée semblait éveiller des échos dans ce vaste silence creux de la ville où elle était seule... seule.

La ville dormait. Beoric sentait la force vive des humains endormis, inquiets, les nerfs en pelote, même pendant leur sommeil. C'était comme une léthargie écrasante, un million et un million et encore un million de corps endormis, avec toutes leurs peines et leurs chagrins, et tous leurs désirs se donnant libre cours dans leur esprit. L'Alfe ferma son cerveau à cette marée gluante, mais elle déferlait autour de lui, s'étendait comme une couverture trempée de sueur sur son système nerveux.

Ils sont trop nombreux. L'écrasante énormité des forces vives de — combien de millions?... Dix? — est plus que nous ne pouvons en supporter... Et cependant nous essayons de faire échec à ceux qui régissent ce monde...

Ils avaient atteint les abords de la zone moins dense entourant le quartier principal des affaires. C'était la situation logique pour le Quartier Général... assez bien placé pour ne pas éveiller les soupçons de la police et cependant dans un quartier calme où il n'y avait pas de circulation nocturne. Et maintenant... oui, les vibrations d'une force vive là-haut, devant eux, des ondes d'un type extra-terrestre provenaient de cet immeuble.

Beoric considéra la masse obscure devant laquelle la voiture venait de s'arrêter. C'était un immeuble de rapport de dix étages, aussi morne et aussi gris que ceux qui l'entouraient. Une faible lumière luisait dans l'entrée, éclairant une pancarte : RIEN A LOUER.

« Naturellement ! » se dit Beoric en maîtrisant une forte envie d'éclater d'un rire nerveux.

— « Personne en vue, » lança brusquement la pensée de Kane.
« Nous pouvons entrer. »

La masse informe de Hraagung traversa le trottoir avec une vitesse surprenante. Ils entrèrent tous trois dans le hall, pareil à celui de tout autre immeuble du même genre. Les narines sensibles de Beoric se plissèrent en humant les odeurs de saleté et les relents rances de cuisine. Il dut admettre que le camouflage était parfait.

Même jusqu'à l'humain d'un certain âge installé au comptoir, à moitié endormi. Pendant un instant, Beoric sonda le cerveau de ce Terrien et frissonna en constatant le... vide.

C'était un fait que les Vaettirs, tellement hautains, ne se donnaient pas la peine de se travestir en domestiques. Pour parfaire l'illusion ils avaient besoin de quelques Terriens authentiques, jouant les rôles de concierges ou autres serviteurs. Des Terriens qui pouvaient passer pour des individus normaux, mais dont leurs maîtres vampires avaient drainé toute personnalité. Des robots en chair et en os...

Kane se dirigea vers l'ascenseur.

— « Celui-ci monte directement dans notre astronef, » expliqua-t-il.
« Vous y trouverez des aménagements plus confortables. »

Semblables à un cercueil peut-être?... Ou plus probablement à une table de dissection. Ils chercheront certainement à savoir qui je suis réellement.

Ils sortirent de l'ascenseur dans un couloir très court éclairé de tubes fluorescents donnant une lumière froide. Kane désigna du geste une porte qui s'ouvrit pour révéler une petite chambre somptueusement meublée.

« Voici une des chambres que nous réservons à nos invités, aux visiteurs transitant par la Terre, » pensa le Denebien. « J'espère que vous la trouverez à votre convenance. Les meubles s'ajustent automatiquement à la forme du corps de celui qui les occupe et vous pouvez régler la température, l'humidité, la pression d'air et tout le reste à votre convenance. »

L'idée de se faire enfermer dans une chambre étanche n'enchantait pas Beoric. « Je vous remercie, mais je ne suis nullement fatigué. Il m'intéresserait beaucoup plus de faire la connaissance des autres colonisateurs. »

— « Ainsi que je vous l'ai dit, ceci n'est que notre Quartier Général, » répondit Kane. « Mais la plupart des membres du Grand Conseil de Contrôle se trouvent déjà ici et j'ai convoqué les autres mentalement. Ils ne devraient pas tarder à arriver. »

— « Tous les conseillers? Quel grand honneur pour moi ! »

Kane montra les dents dans un ricanement sans humour.

— « Ce n'est pas un trop grand honneur pour un visiteur venant d'aussi loin. » Sa pensée était presque ronronnante et puis, dans un éclair de rapière dégainée, il ajouta : « Après tout, nous aurons à décider que faire de vous. »

Brusquement et sinistrement Beoric se rendit compte qu'ils n'avaient pas la moindre intention de lui permettre de quitter l'astronef en pleine possession de ses facultés. Deux ou trois cerveaux Vaettirs suffiraient amplement pour percer ses défenses mentales et obtenir un contrôle complet de sa personnalité. Et une fois qu'ils auraient appris tout ce qu'il savait au sujet d'Alfar, ils le laisseraient repartir vers sa torpille, mais il serait complètement dépersonnalisé et leur agent à eux.

Les doigts de l'Alfe tâtèrent le couteau suspendu dans une gaine sous sa tunique. Il faudrait qu'il soit capable de contenir un pareil assaut juste le temps nécessaire pour dégainer son arme, et alors la lame de fer brûlerait son cœur. Sans aucun doute les Vaettirs avaient une technique pour faire revivre les morts, mais ils ne pourraient l'appliquer sur lui... en quelques minutes son cerveau et les secrets qu'il renfermait seraient désintégrés, en quelques heures sa chair rapidement protéisée serait de la poussière, même les os ne se conserveraient pas pendant de longues années. Le métabolisme, qui était en même temps et la force et la faiblesse des Alfes, avait au moins l'avantage de leur servir de manteau protecteur.

Il n'avait plus peur de la mort. Il s'y attendait plus ou moins. Mais il fut incapable de maîtriser le frisson intérieur qui le parcourut à l'idée que les Vaettirs pourraient d'une manière quelconque, bouleverser son plan d'action. Il savait si peu de choses à leur sujet... si horriblement peu de choses.

Kane avança dans le couloir. Beoric le suivit, mal à l'aise, se rendant compte que Hraagung fermait lourdement la marche. Il se trouvait entre les deux monstres et n'avait plus aucune chance de s'enfuir. A présent son sort était entre les mains des autres et il n'osait pas faire appel à eux.

Ils entrèrent dans une cellule qui brusquement s'anima de mouvement. Beoric présuma qu'elle les transportait vers le centre de l'astronef. Il déclencha une émission télépathique sur la longueur d'onde des Alfes, pour guider les autres, mais n'eut pas de réponse.

Un silence profond régnait dans le navire. Beoric n'entendait que le léger ronflement de la cellule en mouvement et la lourde respiration de Hraagung accroupi à côté de lui, dur et froid. Il percevait la montée, pareille à une marée sombre, de fluides nerveux non humains tourbillonnant dans son centre récepteur télépathique et il sentait la coque d'acier de l'astronef, son léger magnétisme rémanent paraissant frigidifier ses nerfs. Grâce aux Dieux ! le plancher métallique, les murs et les plafonds étaient non-ferreux. Néanmoins, il se trouvait dans une cage en fer, comme pris dans une toile d'araignée, et sa respiration s'étranglait dans sa gorge.

La cellule s'arrêta. Sa porte s'ouvrit sur un petit vestibule. Lorsque les trois passagers en sortirent, une autre créature apparut brusquement sur une plaque métallique et se dirigea vers la pièce adjacente.

Beoric sursauta. « Que diable !... » Puis, se reprenant avec la rapidité

d'esprit innée de sa race, il pensa : « Je suppose que vous avez, en quelque sorte, réussi à appliquer le principe de la propulsion interstellaire à de courtes distances. Mais comment ? Dans notre civilisation nous n'avons jamais réussi à rendre son utilisation possible pour des bonds de moins d'une année-lumière. »

— « La véritable distance minimum est d'environ cent cinquante kilomètres, » répondit Kane. « C'est ainsi que nous sommes en mesure de réunir une séance plénière du Conseil de Contrôle en un rien de temps. Même les délégués des autres planètes seront présents ce soir. »

— « Des autres planètes?... Mais... elles sont à des millions de kilomètres de distance ! Comment votre pensée peut-elle atteindre... »

Les yeux intolérablement brillants de Kane se posèrent, méditatifs sur l'Alfe. « Les Vaettirs ont maîtrisé certains principes de télépathie que des races inférieures ne sauraient atteindre, » pensa-t-il, hautain.

Et... combien d'autres choses encore ont-ils maîtrisées ? Il n'est plus surprenant qu'ils aient imposé leur civilisation.

Ils entrèrent dans la Salle du Conseil. Elle était longue, haute de plafond et la lumière d'une blancheur glaciale brillant sur les murs métalliques les rendait particulièrement irréels. On avait l'impression que cette salle s'étendait à l'infini. Vers le milieu de la pièce il y avait une table autour de laquelle les maîtres de la Terre étaient assis, étendus ou accroupis sur des lits de repos.

Les yeux de Beoric en firent le tour et la peur mordante, incrustée, de toutes les générations fugitives des siens hurla le long de ses nerfs et clama dans son cerveau. Il s'arrêta, luttant pour recouvrer son sang-froid, et son regard bleu et aveugle rencontra les leurs, fixés sur lui. Quoique reconnaissant immédiatement leurs races différentes il laissa à Hraagung le soin de lui indiquer celle de chacun des conseillers.

Il y en avait deux de chaque, de Sirius, de Procyon, d'Arcturus et d'Altair, et cinq Denebiens. Si elle ne l'était pas ailleurs, ici la domination absolue des Vaettirs s'étalait ouverte et arrogante. Ils étaient assis au haut de table, drapés dans leur propre vanité et Beoric se sentit incapable de soutenir le feu de leurs regards.

Il considéra les autres. Hormis les Denebiens, il n'y avait que les Siriens qui paraissaient réellement formidables. Les Procyoniens étaient de petits bonshommes insectiles, rabougris, qui buvaient le sang des Terriens endormis et se nourrissaient de l'énergie nerveuse radiée par les Terriens éveillés, une espèce totalement parasitaire qui, quoique sapant l'intelligence et l'énergie de ses victimes, faisait moins de mal que le suggéraient les légendes de vampires basées sur les activités procyoniennes. Les Arcturiens étaient rusés, implacables — leurs faces à museaux pointus évoquaient le renard — et extrêmement intelligents, mais comparativement petits et faibles. Les Altaïriens placides, enroulés dans leurs tentacules et observant la scène de leurs yeux froids, calmes, n'étaient sur la Terre qu'en tant qu'observateurs scientifiques. Ils n'avaient aucune sympathie pour les naturels et quoique participant très

volontiers au contrôle de la Terre, ils ne faisaient aucun mal directement.

Beoric, tendu, se dit qu'il lui fallait tenir compte d'eux tous, mais, en fait, c'était l'impérialisme brutal des Siriens et la domination absolue des Denebiens qui étaient la véritable plaie de la Terre.

Ou de la... Galaxie? Qui donc pouvait savoir exactement quelles étaient les limites de leur ténébreuse emprise?

Il se rendit compte que Kane et Hraagung étaient allés occuper leurs places à la table du Conseil. A présent, celui-ci était au complet et il ne voyait pas de place réservée pour lui, il serait obligé de se tenir debout devant eux. Ils ne se donnaient même pas la peine de déguiser le fait qu'ils le considéraient comme leur prisonnier.

— « Je crois que vous êtes tous au courant de l'histoire de cet étranger, » émit le cerveau de Kane. « Pour nous, la question se pose : qu'allons-nous faire? »

La pensée lente, presque ensommeillée, mais très perçante d'un Altaïrien se manifesta : « Je suggérerais qu'en premier lieu nous cherchions à savoir si cette histoire est vraie ou fausse. »

— « Naturellement, » répondit Kane, en ajoutant sardoniquement : « Mais ce serait manquer de courtoisie envers notre visiteur que de ne pas l'accepter pour telle, au moins pour le moment. »

— « Certainement. » Le regard gris de l'Altaïrien se posa sur Beoric. « Si nous échangeons simplement quelques questions et quelques réponses pour mettre les choses au point de part et d'autre? »

— « Avec grand plaisir, » accepta l'Alfe.

Brusquement il se sentit presque sur un terrain connu. C'était comme les intrigues de courtisans des temps passés, des joutes rapides de paroles, de l'ironie subtile... S'ils s'en tenaient à cela il n'aurait aucun mérite à rester à la hauteur de la situation.

— « Je comprends fort bien une certaine méfiance très naturelle de votre part, » commença-t-il, « mais elle me semble quelque peu injustifiée. Comment une grande civilisation comme la vôtre peut-elle se montrer aussi inquiète au sujet d'un seul astronef? »

— « Un astronef provenant d'une civilisation dont nous ignorons la force, un astronef possédant au moins une arme magnifique, l'écran à vibrations, dont nous ne savons rien, » émit Hraagung sans ambages. « Quelles nouvelles pensez-vous rapporter à votre astre d'origine? »

— « Des nouvelles amicales, je vous l'assure. De quelle utilité seraient pour nous des conquêtes de l'autre côté de la Galaxie, quelle utilité la Terre pourrait-elle avoir pour nous qui avons besoin de vêtements protecteurs pour nous aventurer à la lumière du jour? »

— « De nombreuses races nocturnes ne voient jamais leur propre soleil et si elles continuent d'exister, c'est parce qu'elles savent s'y soustraire, » grogna Hraagung. « Il est probable que vous trouveriez la nuit très confortable sur la Terre. Cependant, je me plais à croire que vous recherchiez quelque chose de plus considérable qu'une seule planète insignifiante. »

— « Le malheur chez vous, les Siriens, » pensa sarcastiquement un Arcturien, « est que vous êtes totalement incapables de concevoir une mentalité différente de la vôtre. Vous, qui vous lancez à la conquête d'autres planètes simplement dans un but de lucre et de pillage, ne comprendrez jamais l'attitude, disons de ma race, qui améliore délibérément les conditions sur la Terre, pour en bénéficier par la suite. Vous... eh bien ! vous occupez la Terre, vous y maintenez des bases militaires, uniquement parce que vous craignez que nous en installions ici, pour nous en servir contre Sirius. »

— « Oh ! je crois que de temps en temps un bon petit « extra » leur fait également plaisir, » railla un Procyonien. « Ils aiment à combiner la disparition d'un Terrien... avec la satisfaction de leur propre bedaine. Ce sont d'excellents bouchers... mais ils n'ont jamais entendu parler de bonnes vaches à lait que l'on peut traire. »

Les Siriens s'agitèrent dangereusement et Beoric sentit un flot de fureur envahir la pièce. Ces races rivales se détestaient entre elles. S'il n'y avait pas eu la poigne de fer des Vaettirs, ils se seraient sauté à la gorge d'un instant à l'autre.

Une pensée Denebienne perça ce brouillard d'ondes furieuses qui s'entrechoisaient : « Ça suffit ! » C'était un ordre froid, péremptoire et Beoric sentit la tombée brusque de la rage chez les autres. « Trêve de vos chamailleries, nous avons à nous occuper d'une affaire beaucoup plus importante. Cette arrivée inopinée constitue une crise majeure. »

— « Je vous ai déclaré et je répète, » pensa Beoric, « que nous ne sommes que de paisibles explorateurs. Si vous désirez continuer à vivre dans votre isolement, les Alfes ne demanderont pas mieux que de passer très au large de vos territoires, à l'avenir. »

— « Là n'est pas la question, » vibra la pensée de Kane. « L'existence même d'une autre civilisation comparable à la nôtre constitue un danger pour nos plans. Pour être d'une franchise absolue, les Vaettirs cherchent à étendre leurs activités. Même si les Alfes restaient neutres, leurs soleils pourraient constituer des foyers de résistance pour d'autres races qui possèdent déjà le moteur à vibrations stellaires, mais n'ont pas encore eu de contact avec d'autres civilisations équivalentes. L'histoire de la Galaxie a été soigneusement établie à l'avance, de nombreux développements doivent s'y produire automatiquement, à l'heure prévue, sans même nécessiter la supervision des Vaettirs dont le nombre est comparativement réduit. Nous croyions connaître toutes les races disposant d'aéronefs, voilà qu'à présent apparaissent les Alfes, un facteur complètement imprévu. Même si vos intentions sont les plus amicales et les plus pacifiques, vous détruisez tous nos calculs. Aussi... » ses yeux terribles dardèrent des flammes en direction de Beoric, « ...aussi vous devez vous rendre compte pourquoi cette réunion d'urgence du Conseil a été rendue nécessaire. L'urgence est même telle que tous les Vaettirs du Système Solaire sont présents ici ce soir, pour statuer sur votre cas. »

Tous les Vaettirs!

Pendant un instant une exaltation sans bornes flamba dans l'esprit de Beoric.

Tous ces maudits Vaettirs? Tous, jusqu'au dernier! C'est bien plus que nous n'osions espérer!

Et puis, dans un soudain remous écoeurant de consternation : *Mais... si réellement ils ne sont que cinq pour régir tout le Système Solaire, de quelle puissance énorme doivent-ils disposer? Ces cinq-là, que ne seront-ils capables de faire ce soir?*

Il se rendit compte que les yeux étaient fixés sur lui, que les pensées et les sens le fouillaient, l'étudiaient et l'analysaient, en tirant les conclusions inévitables. Il eut un rire nerveux et pensa : « Tout ceci est certainement une surprise pour moi et vous comprendrez qu'elle est alarmante. »

— « Ne craignez pas que nous désirions conquérir Alfar, » pensa Kane presque méprisant. « Les Vaettirs n'autorisent la conquête complète que de quelques planètes, les autres, en conformité avec nos projets, sont contrôlées par des moyens plus subtils, ainsi par exemple, la Terre. »

Beoric passa sa langue sur ses lèvres devenues soudainement sèches : « Combien... combien d'étoiles... jusqu'à présent? »

Il y eut un instant d'hésitation, puis la pensée d'un Altaïrien lui répondit : « Il n'y a aucune raison pour que vous ne le sachiez pas. Notre civilisation — ce qui veut dire la domination des Denebiens — comprend jusqu'à présent environ cinq cents étoiles et son influence s'affirme de plus en plus dans un millier, ou même davantage, d'autres systèmes. Il est donc naturel que... » Il haussa les épaules d'un mouvement sinueux de ses bras démunis d'os.

— « Vous ne pouvez cependant pas vous attendre à ce que... cette perspective me plaise. »

— « Pas de prime abord, » la pensée de l'Acturien était conciliante, « mais à vrai dire, une telle civilisation peut être extrêmement bénéfique pour ceux qui y sont soumis. »

— « De quelle façon... »

— « Voyons, considérez simplement nos propres activités sur la Terre, par exemple. Les maigres ressources du système Arcturien sont presque épuisées depuis bien longtemps déjà, cependant notre race mène une vie prospère en créant et en développant des industries sur des planètes comme la Terre et en prélevant une partie des produits ainsi fabriqués. Il y a environ deux cents ans, nous commençâmes une révolution industrielle ici et nous la fîmes progresser aussi rapidement que les Denebiens voulurent bien nous le permettre. C'est *nous* qui contrôlons l'industrie florissante, sous les différents camouflages de notre organisation, et tous les produits dont nous pouvons avoir besoin sont dirigés sur Arcturius. C'est nous qui avons guidé les savants terriens sur les voies menant au succès... et ils croient que ce sont eux-mêmes qui font toutes

les découvertes. Les ouvriers, dans les usines d'aviation par exemple, ne savent toujours pas qu'une certaine partie des pièces fabriquées par eux le sont pour les astronefs et les engins interplanétaires des Arcturiens. Tous ceux qui se trouvent dans une position où ils pourraient l'apprendre sont induits en erreur par des comptabilités truquées d'une façon parfaite, ou sont tout simplement placés sous un contrôle mental suffisant pour être incapable de remarquer la moindre anomalie. Le pétrole, le fer, les alliages, les céréales, les pièces détachées... une partie de toute la production est envoyée sur Arcturius. Nous ne prélevons pas grand-chose sur chacune des planètes vassales... mais elles sont nombreuses... »

— « Mais... les gouvernements... »

— « Les gouvernements ! » L'Arcturien au visage de renard ricana. « Nous sommes les gouvernements, tout au moins partout où cela est nécessaire. Un certain nombre de nations arriérées ont même été industrialisées de force par des gouvernements révolutionnaires que nous avons créés. Si vous saviez combien de dictateurs, de hauts-commissaires, d'industriels et d'autres ne sont que des Terriens dépersonnalisés en contact mental direct avec un être extra-terrestre, vous vous rendriez compte jusqu'à quel point la Terre est complètement réduite en esclavage. Et — lorsqu'ils sont passés sous nos fourches caudines et que nous leur ordonnons quelque développement nouveau — ils marchent. Cependant... (la pensée était devenue vive, persuasive) ...cependant, réfléchissez combien la Terre a profité de cette situation. De siècle en siècle, sa population a doublé. Les conditions de vie se sont continuellement améliorées. Les ressources cachées de la planète sont exploitées. Les Terriens sont des pions, d'accord... mais des pions extrêmement bien traités. »

— « *Tout cela est très bien. Mais ces guerres sans fin, qui n'ont aucun sens et qui les torturent ? Et cette pollution des magnifiques campagnes vertes par la fumée et les détritux ? Et la pauvreté, la misère et la perte de tout contrôle sur leurs propres destinées ? Et les moments où les plans des Vaettirs exigent de faire marcher les Terriens à coups de fouets, exigent l'abandon de toute dignité humaine ? Il est vrai que je ne suis pas censé savoir tout cela.* »

— « Je ne vois nulle nécessité d'user d'euphémismes, » lança la pensée glaciale de Kane. « Nous appliquons aux Terriens, selon les cas, exactement les traitements qu'exigent les situations particulières. Si un Terrien, après avoir atteint une position éminente, se met à faire une politique contraire à nos desseins, il est liquidé. Il y a eu, par exemple, des présidents du pays où nous nous trouvons ici qui, si nous les avions laissé faire, auraient changé le cours prévu des événements. Ils sont morts... par la balle d'un assassin contrôlé par nous, d'une hémorragie provoquée par un rayon cosmique dirigé ; en fait, nous employons toujours le moyen le plus approprié. Les Vaettirs ne tolèrent aucune intervention dans leurs plans. »

— « Oui... mais quels sont ces plans ? Quel est votre but ? » Beoric

se tourna vers les cinq monstres aux visages farouches installés au haut de table du Conseil. Ses pensées laissaient percer une crainte, nullement feinte. « Je suppose qu'en tant que la plus ancienne et mentalement la plus puissante des races qui s'implantèrent ici, vous avez également établi un contrôle sur les autres, de sorte que même ceux qui sont supposés être vos égaux sont en réalité à vos ordres. Mais pourquoi? Que cherchez-vous? Où doit vous mener ce grand plan que vous avez conçu? »

— « Cette question n'incombe ni à vous, ni à personne d'autre, » fut la réponse glaciale. « De toute façon, vous ne comprendriez pas si je vous disais la vérité. Si je vous disais que les Vaettirs cherchent à régir l'univers, se trouvant à leur portée, ce serait là nous attribuer des mobiles enfantins tels que ceux qui vous animent, car un tel but n'est que le moyen d'arriver à une fin. Si je vous disais, par contre, que l'intelligence des Vaettirs s'impose sur tous les esprits qu'elle a décidé de « contrôler » dans toutes les planètes, augmentant ainsi son propre potentiel et que, pour ce faire, il est nécessaire de « diriger » le destin de ces planètes vers le mode de pensée le plus utile pour nous, c'est-à-dire le plus facilement contrôlable, nous serions alors plus près de la vérité. Si je vous disais... » Pendant un instant la pensée fulgurante de Kane s'affaissa sous le poids d'une lassitude énorme, intolérable : le désespoir de l'être totalement évolué et parvenu à ses fins suprêmes, puis il reprit :

— « ... Si je vous disais qu'il ne reste vraiment plus rien d'autre à accomplir, sauf de mourir, alors, vous comprendriez presque la vérité. Presque! »

Où sont-ils? Où sont les autres? O Dieux! pourquoi n'arrivent-ils pas?

Beoric pensa lentement et amèrement : « C'est donc pour cela qu'il faut des guerres et de la misère, et le développement d'états esclaves. C'est donc pour cela que les hommes... les naturels de toutes les planètes que vous régissez doivent être entravés par de vieilles erreurs qu'eux-mêmes reconnaissent comme leur faisant du tort. Vous dites que des nations indépendantes existent encore dans cet univers. Mais une race capable de comprendre les techniques qu'il m'a été permis d'entrevoir doit certainement être suffisamment intelligente pour se rendre compte que seul un gouvernement planétaire unifié peut mettre fin aux horreurs de leurs destinées. Cependant, ce gouvernement n'existe pas et ceci uniquement parce qu'il ne répond pas aux desseins des Vaettirs. »

— « Ils l'auront finalement, » répondit Kane, « mais ce sera le genre d'Etat que nous voudrions qu'ils aient. Et surtout ne perdez plus votre sympathie pour les naturels. Avez-vous l'habitude de plaindre vos animaux domestiques? »

Subitement, sa pensée vibra plus violente, glacée et mortelle, écrasante rien que par son volume d'énergie furieuse.

— « Et maintenant, cette farce a suffisamment duré. Je crois que vous vous êtes suffisamment « enfoncé » et que nous pouvons commencer à déterminer qui vous êtes en réalité. »

— « Euh... hein? »

La surprise passa comme une boule de feu autour de la table du Conseil. Seuls, les cinq Vaettirs restèrent maîtres d'eux-mêmes, ils savaient ce qui allait se produire.

— « Mais naturellement. » Cette pensée de Kane rugit et résonna dans leurs crânes. L'Alfe s'affaissa sous cette avalanche de fureur froide, dévastatrice. « Je suis certain que vous ne vous êtes pas laissés prendre par son histoire... et cependant si. Car elle n'était pas sans une certaine ingéniosité. Mais comment une race manifestement inférieure aurait-elle pu inventer un écran contre les vibrations du propulseur stellaire, alors que les Vaettirs ont cherché en vain à le trouver depuis des millénaires? Pourquoi est-ce que cet étranger, qui affirme venir d'une civilisation familiarisée avec de tels procédés s'est-il montré si intéressé par la manière dont la Terre est gouvernée... et tellement choqué par ce qu'il a appris? Et en même temps, choqué dans le mauvais sens et aux mauvais moments. J'ai étudié ses réactions émotives depuis l'instant où je l'ai rencontré. Ces réactions ne se justifient nullement si son histoire était véridique. Il était trop intéressé par certains détails, trop indifférent à d'autres. Seul un Denebien était capable de remarquer ces anomalies, car il les masquait très habilement, néanmoins, elles existaient. Aussi n'y a-t-il qu'une seule réponse. »

Ses vibrations terribles emplirent soudain la pièce d'une sorte de tonnerre muet :

— « Il n'y a pas d'engin interstellaire. Il n'y a pas de planète Alfar. Il est arrivé ici de l'intérieur du système Solaire! »

Pendant un instant il y eut un silence dans lequel l'horreur subite de Beoric déferla, paralysante, sur son épine dorsale. Perdu... perdu... les Vaettirs avaient finalement décelé...

— « Non, Beoric, ils ne savent pas encore! »

Cette pensée fut comme un bras puissant venant subitement soutenir son corps sur le point de s'écrouler.

— « Mais nous nous attendions à leurs déductions. Nous sommes actuellement juste devant l'immeuble du Quartier Général. »

En un instant, Beoric vit la situation avec les yeux de l'Alfe qui lui lançait ce message. Une douzaine de voitures étaient en train de se ranger autour du pâté de maisons. Rien ne trahissait qu'elles étaient entièrement construites en alliages non-ferreux. Les êtres qui en sortaient en trombe portaient les vêtements habituels des Terriens et, dans la lumière diffuse de la rue, pouvaient passer pour des humains. Mais... ils étaient armés.

— « Occupe-les, Beoric. Retiens leur attention pendant les quelques minutes qui nous sont indispensables pour arriver jusque dans la Salle du Conseil et leur couper la retraite... ou l'accès à leurs défenses. Empêche-les surtout de percevoir nos radiations pendant notre approche. »

Le message hâtif se termina. Et maintenant les vibrations de tous les cerveaux du Conseil se lançaient à l'attaque de celui de Beoric, noyant ses pensées en un envahissement rugissant d'énergie cérébrale. Il crut

s'évanouir, sombrer dans une nuit abyssale... non, il lui fallait les tenir occupés, il le fallait à tout prix.

— « Attendez ! » haleta-t-il vocalement. « Attendez... je vais vous dire... »

Les pensées de Kane enserraient le cerveau de Beoric comme dans un cercle d'acier. « Alors, commence. Mais tu ne sauveras pas ta misérable personne si tu te permets de nous dire le moindre mensonge... »

— « Nous... nous sommes de... de la Terre elle-même ! »

O Dieux ! voilà que je le leur dis ! Il est impossible de faire autrement... Mais même si un seul des conseillers réussit à transmettre ce renseignement à Deneb...

— « Non ! vous n'êtes pas des Terriens ! »

— « Non, nous... c'est-à-dire que... si, nous le sommes. Mais pas... des Terriens humains. »

— « Comment avez-vous pu évoluer sur une planète à laquelle vous êtes si mal adaptés ? »

— « Nous ne sommes pas mal adaptés du tout, au contraire, nous supportons très bien la nuit terrienne. Nous n'avons pas encore réussi à découvrir nos origines exactes. Manifestement, nous devons avoir des débuts communs avec le genre humain ordinaire, mais ce doit être très loin dans le passé, peut-être à l'époque archéozoïque (1). Il est vrai que certaines formes de vie incapables de supporter la lumière actinique se sont développées, mais s'accommodant de l'obscurité, voyant au moyen de rayons infrarouges. Malgré des différences très importantes, de métabolisme plutôt que de chimie, les deux types de vie diurne et nocturne peuvent servir de nourriture l'une à l'autre ; ainsi l'espèce nocturne n'a jamais manqué de nourriture... Dans le temps, il y avait une grande variété d'espèces nocturnes et finalement elles évoluèrent en donnant naissance à une espèce très semblable aux hommes... nous ! » (2)

— « Des balivernes ! » Beoric haleta sous la douleur de l'assaut du Vaettir sur son cerveau. « Il n'existe pas la moindre indication géologique ou paléontologique que de telles espèces aient jamais existé. »

— « Évidemment, non. »

Les pensées de l'Alfe contraient frénétiquement les flux cérébraux du Vaettir.

N'arriveraient-ils donc jamais ? Où étaient-ils ? Qu'est-ce qui les retardait ?

— « Je viens de dire que le métabolisme de l'espèce nocturne est très étrange. Leur équilibre naturel, impliquant de grandes intensités aussi bien d'anabolisme que de catabolisme, permet des vies très longues. J'ai cinq cents ans et cependant je suis un jeune. Mais cela signifie également

(1) Désigne, en géologie, le système des conches antérieures au cambrien, ce dernier étant le plus ancien des systèmes géologiques qui contiennent des fossiles reconnaissables.

(2) L'évolution convergente, phénomène bien connu quoiqu'encore incomplètement expliqué, arrive, en effet, à donner des formes semblables à des espèces très différentes par leur structure interne et leur métabolisme. C'est ainsi que le dauphin, le cachalot et la baleine qui sont des mammifères, ressemblent extérieurement à des poissons.

que nos corps se décomposent très rapidement après la mort. Même les os, étant organiques, s'oxydent très vite. Par conséquent, il n'existe pas de traces fossiles de notre vie. Il se pourrait cependant que quelques-unes aient été préservées par un accident étrange, quoique j'en doute, mais leur quantité serait certainement minime et les paléontologistes humains n'ont simplement pas eu la chance d'en découvrir. Naturellement il n'y a jamais eu aucune possibilité de croisements avec l'espèce dominante... »

— « Dominante ? Mais pour quelle raison les nocturnes se seraient-ils... »

— « Éteints ? Oui, ils le sont presque. Ils ne pouvaient lutter efficacement contre l'autre type de Terriens, capables de supporter la nuit aussi bien que le jour et qui se reproduisaient beaucoup plus rapidement. Au cours de leur très longue vie, les Alfes n'ont qu'un petit nombre d'enfants. Numériquement, nous avons été sur le déclin depuis des siècles et presque tous les autres genres, apparentés au nôtre sont éteints. »

— « Ce qui n'explique toujours pas... »

— « Nous avons également d'autres points faibles. »

Il n'y a plus aucun mal à le leur dire à présent, car si les autres n'arrivent pas très rapidement, tout sera fini de toute façon.

« Certains métaux, l'argent et le fer, nous sont fatals. Ils catalysent une protéolyse et une oxydation rapide de nos tissus. »

Beoric vit les yeux de Kane s'agrandir d'une fraction infime et comprit que d'impitoyables calculs devaient se faire dans ce crâne allongé. Tristement, il poursuivit :

« Déjà, à l'époque néolithique, les humains avaient l'avantage sur nous, mais une fois qu'ils eurent appris la métallurgie, notre perte fut scellée. Ils nous chassèrent de tous les pays qu'ils habitaient et, pour des raisons de religion ou de superstition, détruisirent la plupart de nos villes et ouvrages d'art. L'invention des armes à feu, que nous fîmes dans l'impossibilité de copier, fut simplement le coup de grâce. Nous abandonnâmes la lutte et nous retirâmes dans des terres désertes et dans la nuit, vivant dans des demeures cachées et n'ayant plus aucun contact avec les humains. De temps en temps, il se produisait bien une brève rencontre, mais la dernière remonte à trois cents ans et depuis nous avons vécu tellement retirés que les hommes ne croyaient même plus que nous ayons jamais existé. »

— « Et cependant... » Kane fit une pause, « ... ce n'est pas illogique. Si l'on apprenait à un humain que plusieurs races non humaines partagent sa planète avec lui, il ne prêterait certainement pas grande attention à une de plus. Même si cette race supplémentaire était... d'origine terrestre ! » (1) Pendant un moment, il resta silencieux, puis brusquement une pensée aiguë jaillit : « Que se passe-t-il ? »

(1) Le grand écrivain français Maurice Renard aborde cette question dans « Le Péril Bleu ». Pour lui également, l'Homme n'est pas la seule espèce intelligente de la Terre.

Elle eut l'effet d'un coup de poing sur Beoric, et les autres Vaettirs laissèrent éclater leur rage en même temps que Kane. L'Alfe tomba à terre, hurlant de douleur sous cette attaque combinée.

— « Des étrangers... je sens leurs vibrations — *il y a des étrangers dans notre astronef!* »

Kane fit un bond de tigre vers la porte, vers la fuite... ou vers les armes atomiques de l'engin.

Une flèche siffla et, à travers ses yeux qui se brouillaient, Beoric vit le Denebien tomber en avant, le trait emplumé fiché dans sa poitrine. Il vit ses camarades, les guerriers d'Alfar, se précipiter par la porte. Ils avaient enlevé leurs vestes et leurs chapeaux humains, et portaient les casques et les cuirasses des vieux jours en bronze au beryllium, étincelants comme de l'or (1). Ils avaient leurs armes anciennes : arc, lance, glaive, hache. Des clameurs furieuses s'élevaient entre ces murs de métal, le cri du sang de la vengeance.

L'air était dense de flèches sifflantes. Elles étaient toutes dirigées sur les Denebiens qui tombèrent avant que leur terrible force mentale, qui aurait encore été capable d'annihiler les envahisseurs, ait pu lancer autre chose qu'un grognement. A présent, les guerriers se précipitaient sur les autres conseillers, glaives et haches brandies, s'abattant et se relevant dégouttantes de sang, pour s'abaisser encore.

— « Epargnez-en un ! » s'écria le roi. « Epargnez un Altaïrien ! »

Beoric réussit à s'asseoir sur le plancher. Sa tête tournait encore. Ses forces lui revenaient, ses forces et la sensation suffocante, incroyable, qu'il était encore en vie. Que... qu'ils avaient gagné. Les Vaettirs étaient morts.

— « Comment te sens-tu, Beoric ? » La voix anxieuse était tout contre son oreille.

— « Très bien. » L'Alfe se releva avec difficulté.

— « Où... où en sommes-nous ? »

— « Tout va bien. Je ne détecte plus personne d'autre sur cet astronef. Il est à nous, » dit le roi.

Il se tourna vers l'Altaïrien survivant étendu sur le plancher, enroulé dans ses tentacules, sous les pointes des lances des guerriers d'Alfar et le considéra de ses yeux calmes.

— « Depuis toujours votre race a été la plus raisonnable, » pensa le roi, « et je crois que c'est vous qui coopérerez le mieux avec nous. Nous désirons que vous nous expliquiez la façon de manœuvrer cet astronef. Si vous le faites, nous vous déposerons sur une planète d'où vous pourrez regagner votre monde. »

(1) L'ancien secret du « cuivre trempé », que possédaient les Incas et d'autres races de l'Amérique du Sud, et qui est également mentionné dans des textes égyptiens, consistait à employer non pas le cuivre pur, mais un bronze au beryllium. L'origine du beryllium qui ne peut être obtenu que par une technique électrolytique que ces peuples ne connaissaient pas — est restée une énigme que les archéologues passent généralement sous silence.

— « Entendu, » répliqua l'octopode, « mais m'expliquerez-vous qui vous êtes exactement, quels sont vos buts et comment vous avez réussi ce coup de main ? »

— « Nous sommes bien l'équivalent nocturne de l'espèce humaine terrienne, » répondit Beoric. « Nous ne possédons presque aucun pouvoir, mais étant télépathes, nous étions au courant de l'exploitation interstellaire des Vaettirs. Elle nous menaçait autant que nos ennemis séculaires humains... mais en même temps, elle nous offrait une opportunité.

» Avec le temps nous apprîmes à fabriquer des alliages non-ferreux capables de remplacer le fer et l'acier. Et par un « espionnage » télépathique des faits, des gestes et des pensées de nos envahisseurs, s'étendant sur une période de siècles, nous réussîmes à réunir suffisamment de renseignements pour produire des rayons de gravité et finalement construire une petite torpille. Nous savions que nous ne pourrions jamais pénétrer dans la forteresse des Denebiens s'ils se rendaient compte de notre nature véritable. Les restes de notre race auraient simplement été pourchassés et détruits. Mais, si nous réussissions à envoyer un agent — en l'occurrence moi-même — *pour jouer le rôle d'un visiteur venant de quelque grande civilisation formidable au-delà de la leur*, ils le traiteraient avec respect, au moins pendant un certain temps. Il réussirait ainsi à pénétrer dans un de leurs astronefs, et ses camarades, dont les despotes étrangers ne suspecteraient pas la présence sur la Terre pourraient mettre à profit la diversion ainsi créée par lui, pour le suivre à l'intérieur de l'astronef et s'en emparer. »

— « Et maintenant il est à vous, » exprima la pensée de l'Altaïrien. « Et vous avez supprimé tous les Vaettirs du Système Solaire, désorganisant complètement leur domination jusqu'à ce qu'ils puissent envoyer quelqu'un d'autre. Bien joué ! Mais à présent, quelles sont vos intentions ? »

— « D'abord, » dit le roi, « toute la race des Alfes va quitter le Système Solaire. Cet astronef doit être suffisamment grand pour nous emporter tous, nous restons si peu nombreux... Puis, lorsque nous aurons trouvé une planète à notre convenance, un monde inhabité où nous pourrions nous établir et vivre sans craintes, cachés des Vaettirs par l'immensité de la Galaxie, nous pourrions commencer à préparer notre retour. Et ensuite... une fédération avertie, enthousiaste, d'étoiles libres, équipés d'astronefs pareils à celui-ci, pourra entreprendre quelque chose contre les Vaettirs. » Sa pensée devint farouche. « Et je sais ce que sera ce *quelque chose*. »

— « Comme c'est étrange, » médita Beoric. « Les despotes étrangers savaient qu'ils avaient été à l'origine de la majorité des mythes de démons sur la Terre. Il ne leur est jamais venu à l'idée que les mythes de la Féerie et que les bons esprits pouvaient également avoir une origine dans la réalité. Que moi, par exemple, je pouvais être... un elfe ! Que les peris et les ondines, les korrigans et les gnomes, et les farfadets, et le petit peuple de la mer et tout le reste d'entre nous pouvions — d'une certaine

façon — avoir une existence réelle... C'est ainsi que l'ennemi séculaire de l'homme, ce peuple de la nuit, mouvant, inconstant, imprévisible, est finalement devenu son sauveur. Et le Royaume des Alfes, ou plutôt le Royaume des Elfes — car nous lui redonnerons maintenant son vrai nom — d'un mythe qu'il était, va se transformer en une réalité. »

— « Bien dit, Beoric ! Tu as fait là du beau travail, et je te donne l'accolade, » conclut le Roi Oberon.

L'épilogue-surprise que nous réservait Poul Anderson est une excellente trouvaille, soulignée par la révélation en toute dernière ligne, du nom d'Oberon, roi des elfes, souvent utilisé dans les romans du Moyen Age et dont Spencer, Shakespeare, Wieland et tant d'autres avec eux, reprirent le mythe sous différentes formes.



■ A travers la presse.

Dans un numéro de « **La Tribune des Nations** » paru il y a quelque temps déjà, nous avons relevé, sous la signature de Jérôme Cordan, une information qui, si elle se révèle exacte, nous fait présumer que le temps n'est plus loin où une histoire comme celle que nous avons publiée dans notre n° 2 : « Auditions forcées à perpétuité », quittera le domaine de la fantaisie pour entrer dans celui de la réalité :

L'automne 1953 marquera le début de la plus grande révolution en électronique depuis l'invention de la lampe à trois électrodes.

Les transistors vont enfin apparaître sur le marché industriel. Un transistor est un morceau de métal cylindrique de quelques millimètres de longueur et de un ou deux millimètres de diamètre, pour les petits modèles. Ce morceau de métal peut détecter, amplifier et même émettre les ondes utilisées en T. S. F. et en radar.

Sous une autre forme : le photo-transistor, il peut transformer les imputions lumineuses en imputions électriques. Les lampes de T. S. F. et les photocellules vont donc pouvoir être remplacées par des éléments peu encombrants, ultra-tégers, consommant peu de courant.

La consommation d'énergie est inconcevablement faible : on peut faire marcher un oscillateur à transistors avec une pile constituée par deux pièces de monnaie : une en cuivre, une en nickel, séparées par un bout de papier mouillé !

Les applications sont évidemment sans nombre. La Radio-Corporation of America a pu montrer, par exemple, un piano de poche qui a l'aspect d'un piano joujou ; chaque touche est reliée à un oscillateur à transistors, qui émet des ondes reçues par un poste de T. S. F. ordinaire. Ainsi, qui-conque dispose d'un poste de T. S. F. a désormais de la place pour un piano, qui n'a jamais besoin d'être accordé et qui tient dans un tiroir ou sur le poste.

De même, les cerveaux électroniques peuvent être réduits en volume et poids et, finalement, être rendus aussi compacts que le cerveau humain. L'astronome en expédition aujourd'hui, le pilote de l'astronef demain, auront leur cerveau électronique avec eux.

L'Arrière

(The pedestrian)

par RAY BRADBURY

Ray Bradbury est un des meilleurs écrivains parmi les jeunes auteurs américains. Un Prix O'Henry et les louanges de toute la critique l'ont fait connaître au grand public. La plupart de ses nouvelles sont fantastiques. Découvert par le magazine « Weir Tales », Bradbury est comme Aldous Huxley, George Orwell et Fritz Leiber, un écrivain de « fiction anti-scientifique », un combattant contre les excès du machinisme et un défenseur de la liberté et de la poésie. Ses trois livres : « Les Chroniques martiennes » (qui va paraître chez Denoël), « L'Homme illustré » et « Les Pommes dorées du Soleil », sont des recueils de nouvelles et de poèmes en prose sur le thème de l'individu écrasé par le mécanisme social.

« L'Arrière », qui reprend ce thème cher à Bradbury, est extrait d'un recueil à paraître « Gel et Flammes ».

« L'Arrière » a été choisi comme un des meilleurs contes d'imagination de l'année 1952 par MM. Biler et Dikty, les deux grands critiques américains spécialisés dans la « science-fiction ».



ENTRER dans ce silence qu'était la ville à 8 heures un soir brumeux de novembre, mettre ses pieds sur le ciment sonore, marcher sur les bordures de gazon et avancer son petit bonhomme de chemin, les mains dans les poches, à travers la forêt des silences, c'est ce que Mr. Leonard Mead aimait le plus au monde. Il aimait rester à l'angle de deux avenues et regarder dans les quatre directions illuminées par le clair de lune, à réfléchir laquelle prendre : mais ça n'avait aucune importance. Il était seul dans ce monde de 2131 de notre ère, ou c'était tout comme, et sa décision prise, sa route choisie, il aimait marcher à grands pas, en envoyant des bouffées de condensation devant lui comme des bouffées de cigare.

Parfois il marchait pendant des heures abattant des kilomètres et ne rentrait chez lui qu'à minuit. Chemin faisant, il voyait les cottages et les foyers avec leurs fenêtres noires. Cela n'était pas sans analogie avec une marche à travers un cimetière car, derrière les fenêtres, seules des lueurs fugitives, comme des feux follets, apparaissaient, tremblotantes. De brusques fantômes gris semblaient se manifester sur les murs des pièces dont les rideaux n'étaient pas tirés, ou bien il y avait des chuchotements

et des murmures là où une fenêtre était encore ouverte dans un immeuble sépulcral.

Mr. Leonard Mead s'arrêtait, inclinait la tête, écoutait, regardait et reprenait sa route, et ses pas ne faisaient aucun bruit sur le sol inégal. Au fur et à mesure qu'il s'éloignait du centre les trottoirs faisaient place aux fleurs et au gazon. En dix ans de promenades diurnes ou nocturnes, pendant des milliers de kilomètres, il n'avait jamais rencontré un autre promeneur, pas un, durant tout ce temps.

Pour marcher la nuit il portait des sandales, car des talons bruyants auraient éveillé les chiens qui, par escouades intermittentes, auraient accompagné sa promenade. Des lumières se seraient ensuite allumées, des visages se seraient montrés, toute une rue aurait été en émoi, ce soir du début de novembre, par le simple passage d'un promeneur solitaire.

Ce soir-là, il était parti vers l'ouest, vers la mer qu'on ne voyait pas.

L'air était d'un froid cristallin ; il coupait le nez et illuminait l'intérieur des poumons comme un arbre de Noël dont les branches chargées d'une neige invisible s'allumaient et s'éteignaient alternativement. Il écoutait le léger bruissement de ses sandales à travers les feuilles automnales avec satisfaction et sifflait entre ses dents en exhalant un petit air humide et doux ; de temps à autre, il ramassait une feuille au passage, regardait ses nervures à la lumière des rares lampadaires et flairait son odeur de rouille.

— « Bonjour, là-dedans, » murmurait-il pour chaque maison, pour chaque côté de la rue, tout en marchant. « Que donne-t-on aujourd'hui au poste 4, au poste 7, au poste 9 ? Où se précipitent les cow-boys et n'aperçois-je pas la cavalerie américaine, derrière la colline, voler à la rescousse ? »

La rue était silencieuse, et longue, et vide, avec seulement cette ombre se déplaçant comme l'ombre d'un faucon au-dessus de la plaine. S'il fermait les yeux et s'arrêtait, immobile, pétrifié, il s'imaginait au centre d'une plaine, au milieu de l'Arizona, en plein hiver, sans vent, sans maison pour des milliers de kilomètres alentour et avec pour seule compagnie des lits de rivières desséchées : les rues.

« Qu'est-ce que c'est maintenant ? » demanda-t-il aux maisons, en regardant sa montre-bracelet : « Il est huit heures et demie. C'est l'heure d'une douzaine de meurtres assortis ? Des mots croisés ? De la revue ? Du comédien qui tombe de la scène ? »

Était-ce un rire murmurant qui venait de cette maison blanchie par la lueur blafarde de la lune ? Il hésita, mais il reprit son chemin, rien d'autre n'arrivait. Il buta sur une zone particulièrement accidentée du trottoir en parvenant à un croisement en trèfle à quatre feuilles. Il était arrivé à l'intersection des deux grandes routes qui traversaient la ville. Le silence régnait. Pendant le jour il y avait là un défilé tonitruant de voitures, les stations-service étaient ouvertes, c'était un bruissement d'insectes se pressant les uns contre les autres comme des scarabées. Un faible encens s'échappait des tuyères, dans la hâte du retour vers le foyer, vers les lointains horizons. Mais maintenant ces routes ressem-

blaient à des ruisseaux pendant la saison sèche : un lit de pierres sous les froids rayons de la lune

Il prit une rue transversale pour retourner chez lui. Un pâté de maisons le séparait de son but, quand la voiture solitaire tourna brusquement dans la rue et fit tomber sur lui un cône de lumière blanche cruelle. Il s'immobilisa, fasciné, papillon pétrifié par l'illumination. Puis il avança vers la lumière.

Une voix métallique l'interpella :

— « Arrêtez-vous ! Restez où vous êtes ! Ne bougez pas ! »

Il s'arrêta.

— « Les mains en l'air. »

— « Mais... » dit-il.

— « Les mains en l'air ! Ou nous tirons ! »

La police naturellement. Mais c'était là chose rare, incroyable. Dans cette ville de trois millions d'habitants, il ne restait qu'une seule voiture de police. Depuis l'année précédente, 2130, année d'élections, les forces de police avaient été réduites de trois voitures à une seule. La criminalité allait diminuant ; il n'y avait maintenant plus besoin de police. Cette voiture solitaire patrouillant dans les rues vides suffisait.

— « Votre nom » demanda la voiture de police d'une voix métallique. Il ne pouvait pas voir les hommes à l'intérieur : il avait cette lumière aveuglante dans les yeux...

— « Leonard Mead » dit-il.

— « Plus haut ! »

— « Leonard Mead ! »

— « Occupation, profession ? »

— « Je pense qu'on peut me baptiser écrivain. »

— « Sans profession » dit la voiture de police, comme si elle se parlait à elle-même. La lumière l'épinglait comme un papillon, sa pointe acérée lui traversait la poitrine.

— « Si vous voulez » dit Mr. Mead. Il y a des années qu'il n'écrivait plus. Les magazines et les livres ne se vendaient plus. Maintenant, la nuit, on ne vivait qu'à l'intérieur, dans les maisons sépulcres, pensa-t-il, tout à son rêve. Les sépulcres, à peine éclairés par le reflet des écrans de télévision, où des gens étaient assis comme des morts... Les lumières grises ou multicolores touchaient leurs visages morts sans jamais rééclairent les « éclairer » (leur donner un vrai rayonnement).

— « Sans profession » dit la voix chuintante de phonographe. « Que faites-vous dehors ? »

— « Je me promène » dit Leonard Mead.

— « Vous vous promenez ! »

— « Tout simplement » dit-il tranquillement. Mais il avait froid dans le dos.

— « Vous vous promenez, comme ça, vous vous promenez tout simplement ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Vous vous promenez pour aller où ? Pour quoi ? »
 — « Juste pour prendre l'air... pour regarder. »
 — « Votre adresse ? »
 — « 11, St James Street, Sud. »
 — « Mais il y a de l'air chez vous. Votre appartement est *climatisé*, Mr. Mead ? »

— « Oui. »
 — « Et vous avez un poste de télévision chez vous à regarder ? »
 — « Non. »
 — « Non ? » Il y eut un silence inquiétant qui était en soi une accusation.

— « Êtes-vous marié, Mr. Mead ? »
 — « Non. »
 — « Célibataire » dit la voix policière derrière le faisceau cruel. La lune luisait haute et claire parmi les étoiles et les maisons dans la rue étaient grises et silencieuses.

— « Personne n'a voulu de moi, » dit Leonard Mead avec un sourire.

— « Taisez-vous quand on ne vous demande rien ! »

Leonard Mead attendit dans la nuit froide.

— « Ainsi vous vous promenez tout simplement, Mr. Mead ? »

— « Oui. »

— « Mais vous ne nous avez pas expliqué à quelle fin. »

— « Je vous l'ai expliqué : pour prendre l'air, et pour voir, et pour me promener, tout simplement. »

— « Et vous faites ça souvent ? »

— « Chaque nuit, depuis des années. »

La voiture de police était là, au centre de la rue, sa radio ronronnait doucement, comme une gorge.

— « Bien, Mr. Mead » dit-elle.

— « C'est tout ? » demanda-t-il poliment.

— « Oui » dit la voix. « Approchez. »

Il y eut un soupir, un claquement. La porte arrière de la voiture s'ouvrit toute grande : « Montez ! »

— « Une minute, je n'ai rien fait de mal ! »

— « Montez ! »

— « Je proteste ! »

— « Mr. Mead... »

Il se mit en marche comme un homme soudainement ivre. En passant à côté de la vitre avant de la voiture il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Comme il s'y était attendu, il n'y avait personne sur le siège avant, personne dans la voiture.

— « Montez ! »

Il mit la main sur la porte et jeta un coup d'œil sur le siège arrière. C'était une petite cellule, une petite prison, sombre avec des barreaux.

Cela sentait l'acier neuf, l'antiseptique. Une odeur trop dure, trop pure, trop métallique. Il n'y avait rien de doux là.

— « Ah ! si vous aviez une femme qui pourrait vous fournir un alibi, » lui dit la voix de fer. « Mais... »

— « Où m'emmenez-vous ? »

La voiture hésita, ou plutôt elle fit entendre un faible bourdonnement comme si, quelque part, des informations étaient fournies à ses cellules photo-électriques sous forme de cartes perforées. « Au centre psychiatrique de recherches sur les tendances régressives. »

Il entra. La porte se referma avec un bruit mou. La voiture de police roula à travers les avenues nocturnes, éclaboussant la nuit de ses phares.

Un instant plus tard ils passèrent devant une maison d'une des rues, une maison dans une ville entière de maisons obscures. Mais celle-là avait toutes ses lampes allumées. Chaque fenêtre découpait un grand carré jaune dans la nuit, un carré de chaleur dans l'obscurité glacée.

« C'est ma maison, » dit Leonard Mead.

Personne ne lui répondit.

La voiture descendit le lit desséché du torrent des rues, laissant, pour tout le reste de cette glaciale nuit de novembre, sans mouvement et sans bruit, les rues vides aux trottoirs vides...

On est en droit de se demander si Ray Bradbury a tellement « anticipé » en écrivant « L'Arrière », lorsqu'on apprend que la ville de Beverly Hills en Californie (bien connue des cinéastes) a pris un arrêté il y a quelque temps, interdisant les promenades à pied dans les rues après 10 heures du soir !



■ Jouets S.-F.

En Amérique, les jouets s'inspirent de plus en plus de la « science-fiction », et les journaux illustrés nous ont montré récemment la photo d'un enfant jouant au Martien avec les accessoires d'anticipation décrochés d'une panoplie de voyageur interplanétaire comprenant casque et lunettes spéciales, combinaison appropriée et fusil atomique.

Plus ça change...

(The goodly creatures.)

par C. M. KORNBLUTH

Avec son excellente nouvelle « La Saison du serpent de mer », Mr. C. M. Kornbluth nous avait donné dans notre numéro 1 une amusante satire du journalisme à sensation en Amérique, en même temps qu'il nous familiarisait avec le fonctionnement d'une agence de presse. Cet auteur va nous introduire aujourd'hui dans un autre milieu de la vie des affaires américaines, celui d'une agence de « public-relations », activité parallèle à celle de la publicité qui commence également à se développer dans notre pays. Mais ce décor n'est pour le malicieux Mr. C. M. Kornbluth qu'un prétexte à nous montrer certains aspects particuliers de la vie future car, bien entendu, son récit se situe en un temps où la navigation interplanétaire est quotidienne et où le matériel pour astronautes a besoin de publicité, tout comme c'est le cas de nos jours pour le matériel de camping, par exemple. Si nous en croyons l'auteur, les sentiments humains seront sensiblement les mêmes, les hommes porteront toujours en leur cœur le regret de leur jeunesse passée et ils continueront à se débattre dans les mailles du filet des tracasseries de la vie quotidienne qu'ils s'ingénient à tresser pour s'y prendre eux-mêmes bien stupidement. Le « brillant » avenir que nous souhaitons tous sera-t-il aussi banal que le prévoit Mr. Kornbluth ? C'est la question posée par cette tranche de vie future, morceau que nous pourrions presque qualifier de « naturalisme interstellaire » !



SUBITEMENT Farwell se rendit compte que ses doigts avaient tremblé toute la matinée d'un frémissement aussi fin qu'un cheveu, mais qu'il était cependant incapable de maîtriser. Il les considéra avec surprise, puis les reposa sur les touches de sa machine à écrire. Le tremblement cessa. Farwell se dit qu'il n'avait qu'à l'ignorer et que, de la sorte, il disparaîtrait. Dans le coin gauche de la feuille de papier glissée dans la machine à écrire on pouvait lire : « *Conforsidges* »... annexe 1, et en dessous : ...salués par les vétérans de l'espace comme le plus grand progrès dans le confort et la sécurité individuels sur les « routes » interstellaires depuis...

Depuis quand et depuis quoi ? Après tout, ce n'était rien autre qu'une couchette pneumatique d'un modèle nouveau. Pourquoi ne lui donnait-on jamais une chose sur laquelle il pouvait réellement travailler ?

Pour bien faire, cet article aurait dû être illustré d'un dessin ou d'une photo — un beau mannequin, une jolie fille très déshabillée souriant dans un « Conforsiege » soumis à une prétendue accélération 7 G (1) mais la « Compagnie des Conforsieges de Chicago » ne prévoyait aucune dépense pour frais artistiques dans son budget. Pas de frais artistiques ! et déjà ils réclamaient des coupures de presse, comme si les journaux n'attendaient qu'après ces articles « inspirés » pour tirer leur première édition !

...confort et sécurité sur les routes de l'espace depuis...

Il y avait bien la solution d'inviter Worple à déjeuner et d'obtenir qu'il passe un petit écho bien senti dans son infâme rubrique « *Commérages* ». Ceci calmerait les Conforsieges de Chicago pendant à peu près une semaine. Ils ne sentiraient pas la différence entre Worple et...

L'intercommuniqueur de Farwell bourdonna.

— « Un monsieur Henri Schneider désire vous voir au sujet d'un emploi. »

— « Faites-le entrer, Grace. »

Schneider était un jeune homme d'aspect bovin, avec un sourire sur commande et une poignée de main pareille à un étai.

— « J'ai vu votre annonce demandant un jeune rédacteur assistant, » dit-il en s'asseyant, très confiant.

Il ouvrit une serviette somptueuse qui paraissait toute neuve et jeta sur le bureau un dossier bien garni.

Farwell le feuilleta... la présentation standard. Un *curriculum vitae* indiquant les diplômes de journalisme obtenus à l'Ecole supérieure et à l'Université, des certificats de remplacements de vacances dans les hebdomadaires ; « obtint le grade de sergent après seulement dix mois d'une période de préparation militaire. » Des coupures d'articles collées soigneusement, sans le moindre pli, sur un papier plus épais. Un scénario pour le poste de télévision de l'Université. Une lettre de recommandation du doyen de l'Université, une autre du doyen de l'Ecole de journalisme.

— « Ainsi que vous pouvez vous en rendre compte, » lui dit Schneider, « j'ai des talents variés. Sport... voyages... sciences... sociologie... faits divers... n'importe quoi. »

— « Oui, je vois. Mais chez nous vous n'aurez certainement pas grand-chose à rédiger au début. Lorsque... »

— « Je suis heureux de l'apprendre, monsieur Farwell. Quel serait exactement le genre de mon travail chez vous ? »

— « Le *cursus honorum* habituel. »

Schneider parut ne pas comprendre, puis partit d'un grand éclat de rire. Farwell essaya une fois de plus :

— « La routine habituelle dans les agences de « public-relations »

(1) La lettre G est l'abréviation du mot *Gravitation*, mesure d'accélération qui est égale à 1 fois la pesanteur terrestre, soit 9 m. 81 par seconde au carré.

est de commencer comme rédacteur-assistant, puis de passer rédacteur stagiaire, ensuite rédacteur titulaire, puis chef de budget, enfin directeur. Ceci si vous parvenez à résister suffisamment longtemps. Pendant vos trois premiers mois, chez Greenhough et Brady, vous pourrez vous rendre le plus utile en faisant le garçon de bureau, en vidant les corbeilles à papier et en ouvrant tout grand vos yeux et vos oreilles. Après avoir bien compris notre manière de travailler, nous pourrions essayer de vous... »

Il était évident que le système d'avancement ne paraissait pas enchainer Schneider et celui-ci interrompit Farwell en demandant :

— « Et quel serait mon traitement? »

Farwell lui expliqua la question des salaires et Schneider serra les lèvres d'une façon nettement désapprobatrice.

— « Ce n'est pas beaucoup pour un débutant, » dit-il. « Naturellement, il n'est pas dans mon esprit de marchander, mais je crois que mon dossier vous prouve que je suis capable d'assumer des responsabilités. »

Très soulagé, Farwell se leva et serra la main de son visiteur.

— « Je regrette infiniment que nous n'ayons pu nous entendre, » dit-il en accompagnant le jeune homme à la porte. « N'oubliez pas votre serviette. Si vous y tenez absolument, vous pouvez laisser votre nom et votre adresse à ma secrétaire et nous vous ferons signe si un emploi devenait vacant. Ainsi que vous le dites si bien, vous feriez certainement mieux l'affaire dans une autre maison qui pourrait d'emblée vous confier un poste vous donnant plus de responsabilités. Je vous remercie cependant d'avoir bien voulu nous donner la préférence, Schneider... »

Une chaleureuse tape sur l'épaule éjecta le postulant du bureau.

Sentant le poids de ses 45 années, Farwell se dit qu'il serait préférable de faire figurer le salaire de début dans l'annonce et d'éviter ainsi des visites de jeunes gens un peu trop présomptueux. Il était absolument certain que dans son jeune âge il ne s'était pas conduit comme ce bovin qui semblait vouloir tout avaler... ou bien?...

... confort et sécurité sur les routes de l'espace depuis...

Il appuya sur le bouton de l'intercommuni-cateur et dit :

— « Voulez-vous me demander Stubby Worple au *Herald*. »

Worple était à son bureau.

— « Jim Farwell à l'appareil, Stub. J'ai vu ta rubrique ce matin et je m'étais promis de te téléphoner pour te dire que tu fais vraiment du beau travail. Le premier écho était sensationnel. »

Protestations modestes.

— « Non, non, je t'assure, je pense vraiment ce que je dis. Au fait, pourquoi ne bavarderions-nous pas un peu tous les deux? Que fais-tu à déjeuner? »

Stubby n'était pas libre. Mais pour dîner? Il n'avait pas été au « Mars Room » depuis des siècles.

— « Oh ! « Mars Room. » Entendu. J'y serai. Au bar à 7 h. 30 ? » Stubby était d'accord.

Eh bien, cela allait coûter chaud à Farwell. Il pourrait s'estimer heureux s'il arrivait à s'en tirer avec une addition de 30 dollars. Cependant, c'était la certitude de la larme à l'œil pour les lecteurs de l'écho sur les Conforsièges de Chicago.

Farwell dit dans l'intercommunicateur :

— « Grace, voulez-vous me réserver une table au « Mars Room » pour ce soir, 8 heures. Deux couverts. Dites à Mario que je veux une bonne table. »

Il arracha le projet de la première annonce pour les Conforsièges de sa machine à écrire et le jeta au panier. Cinquante dollars par semaine des Conforsièges de Chicago, moins trente pour frais. Mr. Brady ne verrait certainement pas ça d'un bon œil. Mr. Brady pourrait même lui téléphoner de New-York à ce sujet et lui dire avec beaucoup de douceur :

— « N'importe qui est capable d'acheter de l'espace publicitaire dans les journaux, Jim. Depuis le temps que vous êtes avec nous, vous devriez cependant savoir que nous ne sommes pas acheteurs. Parfois il me semble que vous ne voyez pas la situation telle que devrait la voir le directeur d'une de nos succursales. L'autre jour Greenhough m'a parlé de vous et je vous avouerai que je n'ai vraiment pas su que lui dire. »

Et lui, Farwell suerait à grosses gouttes et essaierait d'expliquer qu'il s'agissait en l'occurrence d'une situation tout à fait particulière et essaierait peut-être d'insinuer que le service des ventes était parfois coupable de trop promettre au client, s'engageant à des choses que les services d'exécution ne pouvaient pratiquement pas tenir. Et Mr. Brady terminerait l'entretien sur une note de douce mélancolie, avec une ou deux remarques acerbes « pour votre propre bien, Jim. »

Farwell jeta un coup d'œil à la pendulette sur son bureau et se versa un verre de sa bouteille privée. Progressivement Brady recula au fond de son esprit.

— « Un Monsieur Angelo Libonari désirerait vous voir, » lui dit l'intercommunicateur. « Au sujet de l'emploi. »

Libonari trébucha sur l'épaisse moquette qui s'étendait jusqu'au seuil du bureau de Farwell.

— « J'ai vu votre petite annonce, » commença-t-il d'une voix stridente. « Votre petite annonce demandant un jeune rédacteur-assistant. »

— « Prenez un siège. »

Le jeune homme portait des vêtements élimés et avait le trac.

— « N'avez-vous pas apporté votre dossier de présentation ? »

Il ne comprit pas.

— « Non. J'ai simplement vu votre annonce et je ne savais pas qu'il me fallait un dossier de présentation. Je regrette de vous avoir fait perdre votre temps... »

Il était déjà sur le point de partir.

— « Attendez un instant, Angelo ! Je voulais simplement dire par

là, si vous avez des diplômes, des certificats, des coupures de ce que vous avez déjà publié. Ou si vous avez été au collège et des trucs de ce genre. »

— « Oh ! »

Le jeune homme sortit une liasse de papiers de sa poche.

— « Ceci n'est pas bien bon, » dit-il, « en fait, ce n'est pas encore complètement terminé. Je l'avais écrit pour un magazine : *Intégration*. Je ne crois pas que vous en ayez jamais entendu parler. Ils voulaient le publier, mais ils ont fermé boutique. Il s'agit d'un genre de poème en prose. »

Brusquement il ne sut plus que dire et tendit la liasse de feuillets écornés, raturés, à Farwell. Ses yeux disaient : *Ne vous moquez pas de moi, je vous en supplie.*

Farwell lut au hasard :

« ... et puis la Lune se mettra à flotter et passera hors de vue, la frontière brisée qui existait entre l'œil et l'esprit... »

Il avait lu à haute voix et demanda :

— « Comment ? Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Timidement, mais avec une certaine dignité, le jeune homme expliqua :

— « Eh bien, j'essayais de faire ressortir que la Lune se trouvait encore à une distance où n'importe qui pouvait l'observer à l'œil nu. Si vous désirez découvrir quoi que ce soit au sujet d'autres corps célestes il fallait deviner et faire des inductions — c'est là à peu près tout le thème de cet essai : libération, frontières brisées. »

— « Uh ! Hum ! » grogna Farwell qui poursuivit sa lecture.

C'était le compte rendu obscur d'un vol de la Terre à Ganymède. Il y avait là de nombreux passages aussi incompréhensibles que la première phrase que Farwell avait lue, d'autres qui étaient d'un style dur, précis. Ce jeune homme valait peut-être la peine qu'on s'intéresse à lui, si seulement il n'avait pas cette allure étrange et n'agissait pas d'une façon aussi extraordinaire. Mais peut-être n'était-ce que de la timidité ?

— « Ainsi vous vous intéressez tout particulièrement aux voyages dans l'espace ? » demanda Farwell.

— « Oh, énormément ! Je me rends bien compte que je n'ai pas réussi dans cet essai, tout ça c'est du réchauffé. Je n'ai encore jamais volé. Mais il faut bien dire que jusqu'à présent personne n'a encore traité le sujet convenablement... »

Il se figea.

Farwell, amusé, se dit que le secret terrible de ce garçon était qu'il espérait devenir le lauréat d'un prix littéraire sur les vols dans l'espace. Eh bien, s'il ne s'avérait pas absolument impossible, Greenhough et Brady pourraient bien l'engager pour une période d'essai. Avec ces vêtements élimés il n'oserait certainement pas marchander au sujet du salaire.

En effet, il ne marchandait pas. Il dit à Farwell que cette somme lui permettrait de vivre gentiment. Il avait une chambre dans le quartier sub-Bohémien, mal famé, du nord de la ville. Il était de San Francisco, mais avait quitté la maison paternelle depuis des années déjà — Farwell se dit qu'il s'était enfui de chez lui — et avait été dans des tas d'endroits. Il avait eu toutes sortes d'emplois manuels et s'était instruit en suivant des cours du soir par-ci, par-là. Après l'avoir écouté pendant un bon moment, Farwell lui dit qu'il l'engageait et l'envoya voir la secrétaire pour les formulaires d'impôts sur les salaires et les renseignements sur sa personne.

Il téléphona au chef des rédacteurs au sujet du jeune homme et se laissa aller en arrière dans son fauteuil. Il se sentait de bonne humeur. Naturellement, Angelo ne réussirait jamais à s'élever au rang de chef de budget, mais il avait du talent et de l'imagination. Il fallait l'appriivoiser et il deviendrait un bon pondeur de copie. Il serait très bon d'avoir sous la main un type qui se passionnait pour les fusées, si le service de ventes envoyait encore au service de rédaction d'autres fruits aussi amers et aussi difficiles à décortiquer que les Conforsièges de Chicago.



Ce soir-là, au « Mars Room », Worple but comme un trou et Farwell fut plus ou moins obligé de rester à sa hauteur. Il parvint à lui vendre la salade des Conforsièges, mais le lendemain il arriva en retard à son bureau avec une gueleule de bois du tonnerre, au moment même où McGruffy, le chef des rédacteurs, enguirlandait Angelo, celui-ci s'étant présenté au travail dans une chemise aux couleurs voyantes et plus que douteuse.

McGruffy vint trouver Farwell à 4 h. 30 au sujet d'Angelo.

— « Il me paraît tout simplement ne pas être un homme pour Greenhough et Brady. Naturellement, J. F. (1), si tu crois qu'il a quelque chose dans le ventre, je veux bien essayer. Mais franchement, peux-tu t'imaginer ce type sortant un de nos clients à déjeuner ? »

— « Te met-il réellement à cran, Mac ? Accorde-lui quelques jours de grâce. »

McGruffy revint à la fin de la semaine en une rage noire.

— « Il m'a montré un poème, J. F. Un sonnet au sujet de Mars. Et, en outre, il avait l'air de me faire une faveur toute spéciale ! C'était comme s'il m'apportait un contrat avec la Panamerican Steel qu'il venait d'enlever ! »

Farwell rit. C'était exactement ce à quoi il s'était attendu de la part d'Angelo.

— « C'est sa manière à lui de te faire un compliment, Mac. Cela signifie que tu es un excellent critique. Je connais ces gosses ; dans le temps, moi-même je... »

(1) C'est un usage courant en Amérique et en Angleterre de désigner par leurs initiales les collaborateurs et même les dirigeants d'une entreprise.

Il s'interrompit net.

McGruffy grogna :

— « Tu sais que je suis loyal, J. F. Si tu crois que ce gosse promet, je le garde, mais je t'avoue qu'il me rend dingo. »

Après le départ du rédacteur en chef, Farwell secoua nerveusement la tête. Qu'avait-il été sur le point de dire ? « Moi-même j'étais ainsi. »

Eh bien, oui — c'est exactement ce qu'il avait été, il y avait environ vingt-cinq ans de cela, il y avait un quart de siècle, lorsqu'il avait travaillé temporairement à la radio. *Temporairement !* Il y avait un quart de siècle il avait un quart de siècle il avait failli être éjecté de l'Université parce qu'il passait ses nuits à essayer d'écrire des pièces de théâtre au lieu d'étudier.

Il se souvenait vaguement avoir dit à quelqu'un, une fille, quelque chose dans le genre de :

— « Je me suis fixé pour but une synthèse réellement créative de Pinero et de Shaw. »

En quelque sorte ce souvenir s'était gravé dans sa mémoire, mais il ne se rappelait plus de quoi avait l'air la fille ou s'il avait réussi à l'impressionner. Farwell sentit ses oreilles brûler : « Une synthèse réellement créative de Pinero et de Shaw. »

Quelle petite peste il avait pu être !

Il dit dans l'intercommunicateur :

— « Envoyez-moi Libonari. »

Le jeune homme était plus présentable. Il avait les cheveux coupés et portait une chemise bleue, propre.

— « J'ai eu des plaintes à votre sujet, » dit Farwell, « et j'estime qu'il est préférable que nous mettions la situation au clair. Si vous désirez rester avec nous, il va falloir vous conformer à la routine de notre maison. Greenhough et Brady ne se transformeront pas selon le bon plaisir de Mr. Angelo Libonari. Dites-moi, faites-vous exprès d'être aussi difficile à manier ? »

Le jeune homme haussa les épaules, mal à l'aise, et balbutia :

— « Non, certainement pas. C'est simplement... c'est simplement que j'éprouve certaines difficultés à prendre tout ceci au sérieux, mais ne vous trompez pas sur le sens de mes paroles. Je veux dire que je ne puis m'empêcher de croire qu'un beau jour je ferai des choses plus importantes, mais honnêtement, j'essaie de mon mieux de faire du bon travail ici. »

— « Eh bien, honnêtement, vous feriez bien d'essayer encore mieux que ça. »

Farwell dit ceci en singeant la voix timide du jeune homme, et puis il ajouta, sur un ton plus amène :

— « Angelo, je ne vous dis pas ceci en plaisantant. Je ne voudrais pas que vous gâchiez vos possibilités uniquement parce que vous ne voulez pas faire un petit effort, parce que vous ne voulez pas vous discipliner un tout petit peu. Vous avez un avenir chez nous si vous travaillez avec nous au lieu de travailler contre nous. Si vous continuez

à vous mettre les gens à dos et que je sois forcé de vous mettre à la porte, que se passera-t-il ? Encore des emplois comme plongeur, encore des chambres meublées infectes, chaudes en été, glacées en hiver. Vous aurez peut-être quelque chose que vous qualifiez de « liberté » mais ce ne sera pas la chose réelle. Et c'est tout ce que vous aurez. Maintenant fichez-moi le camp et essayez de ne pas trop taper sur les nerfs à McGruddy. »

Angelo sortit du bureau, ayant l'air rongé de remords et Farwell se dit que tout le monde ne saurait manier aussi bien un type si extraordinaire. Si ce gosse n'oubliait pas ce petit sermon, tout irait bien.

« Une synthèse réellement créative ! » Farwell renâcla et se versa un verre avant de se mettre à réfléchir à une série d'articles pour le Syndicat International des Travailleurs de l'Espace. Les compagnies exploitantes des lignes de l'espace aspiraient aux vieux jours de libre emploi de travailleurs non syndiqués et attaquaient le S. E. T. I. chaque fois qu'elles en trouvaient l'occasion. Elles en avaient une excellente dans les droits d'inscription fort élevés du syndicat. Celui-ci prétendait que ces droits empêchaient les incapables d'y adhérer et assuraient que celui qui payait une somme aussi élevée avait l'intention de faire du bon travail et de faire sa carrière sur les routes de l'espace. En outre, le syndicat prétendait que les bénéfices qui en découlaient pour les compagnies étaient nombreux et évidents. Celles-ci affirmaient, au contraire, que le syndicat ne cherchait qu'à remplir sa caisse.

Farwell commença à établir un projet d'une campagne dans le Mid-West. Elle pourrait commencer par des lettres aux journaux, signées par *une épouse d'un travailleur de l'espace ou la veuve d'un travailleur de l'espace* ou même d'autres personnes. Le syndicat procurerait les signataires de ces lettres. Ensuite il faudrait créer une organisation indépendante. Il la baptisa provisoirement : « Première Conférence Pan-Américaine des risques de l'espace. » et nota les noms de quelques supporters habituels d'organisations de ce genre pour en faire mention sur les en-têtes de lettres. On pourrait prévoir un congrès de trois jours à Chicago, qui se terminerait par une résolution affirmant que le facteur le plus important de la sécurité dans l'espace était le fait que seuls des membres d'équipage expérimentés étaient admis dans les fusées et que plus ils avaient d'années de service, mieux cela valait. Il ne faudrait faire aucune mention du droit d'inscription à la S. E. T. I. ou au P. C. P. A. R. E., mais le syndicat pourrait se servir de cette résolution pour sa propagande.

Fort de cette résolution le syndicat pourrait également obtenir des autorités administratives, les arrêtés qui confirmeraient sa politique des droits d'inscription. Ce serait lui, Farwell, qui rédigerait ces arrêts, mais le S. E. T. I. — syndicat indépendant — devrait amener les grandes fédérations à exercer les pressions nécessaires sur les législateurs au nom de l'unité des travailleurs.

Il parcourut les piles de documentation que le syndicat lui avait fournies en guise de munitions, cherchant le montant exact de ce fameux droit d'inscription, mais ne trouva rien. Cette réserve n'était nullement surprenante, elle rappelait singulièrement la manière dont les grandes compagnies placardaient dans leurs bilans le « bénéfice par dollar de ventes effectuées » et noyaient ainsi leur bénéfice réel en dollars et en cents. Il sonna la salle de rédaction.

— « Mac, quelqu'un de chez toi sait-il exactement quel est le montant du droit d'inscription à la S. E. T. I. ? »

— « Je vais voir, J. F. »

L'instant d'après il entendit la voix d'Angelo :

— « C'est assez compliqué Mr Farwell... c'est peut-être pour empêcher quiconque de pouvoir en indiquer le montant exact. Voici leur façon de procéder : droit de base, 1.000 dollars, payables avant qu'ils ne vous délivrent votre carte de travail. En plus de cela il existe ce qu'ils appellent « les droits supplémentaires... » 100 dollars si vous avez 20 ans, 200 dollars si vous en avez 22, 300 dollars si vous en avez 24 et ainsi de suite jusqu'à 30 ans, passé cet âge vous ne pouvez plus devenir membre. Vous avez la faculté de payer les droits supplémentaires sur le solde de votre premier voyage. Cependant, vous avez le droit de déduire de ces droits supplémentaires, 50 dollars pour chaque personne à votre charge. En outre, il y a une retenue de 5 % sur le solde de votre premier voyage seulement, destinée à la Fondation de recherches de médecine de l'espace de la S. E. T. I., à Johns Hopkins. Et c'est tout. »

Farwell prenait des notes.

— « Merci, Angelo, » dit-il d'un air absent.

Cette histoire de recherches de médecine de l'espace était excellente, mais il faudrait veiller à ce que cette organisation ne soit pas représentée au P. C. P. A. R. E. Il ne fallait pas qu'il y ait un lien direct avec le syndicat. Et maintenant, que pouvait-on faire au sujet du droit d'inscription ? Demander au syndicat de découvrir quelqu'un qui aurait payé strictement le droit de base de 1.000 dollars à cause de son âge et de sa situation de famille. Oublier les droits supplémentaires et la retenue. Combien de personnes sur une fusée interplanétaire... 50, 60 ? Disons 60 afin d'avoir un chiffre plausible et qui ne soit pas rond. 1.000 divisé par 60, donne 16,67 dollars.

Déjà, il entrevoyait comment les lettres pourraient être rédigées :

« Monsieur le Rédacteur,

» Existe-t-il une seule personne empruntant les fusées interplanétaires qui ne serait pas heureuse de payer 16,67 dollars pour être absolument sûre que tous les membres de l'équipage, qui tiennent sa vie entre leurs mains, sont des vétérans absolument expérimentés de la navigation dans l'espace ? Existe-t-il une seule personne à courte vue pour embarquer avec un équipage de néophytes afin d'économiser 16,67

dollars? Evidemment, non! Et, cependant, c'est exactement ce que certaines personnes, ne voyant pas plus loin que le bout de leur nez, exigent! Déployant un rideau de fumée d'accusations ridicules pour détourner l'attention du public de la question principale qui est : la SECURITE, elles accusent... »

Ce n'était pas encore exactement ça. Là-dedans, il avait l'air de dire que c'étaient les passagers qui payaient le droit d'inscription à la S. E. T. I. Cependant, il venait de poser un jalon, la rédaction n'avait qu'à reprendre cette idée et la développer.

Et puis on devrait faire un peu de tam-tam... un grand tam-tam même, selon toutes les règles de l'art, avec des possibilités de photo-montages... des filles... des coups durs... ou le tout. Peut-être un mannequin faisant la démonstration d'une trappe de sauvetage ou de quelque chose du même genre, dans quelque foire exposition, puis quelque chose ne collant plus et un membre héroïque du S. E. T. I., d'excellente réputation, se trouvant là par hasard, se précipitant...



La standardiste avait dû écouter sa conversation avec New-York. Lorsque Farwell sortit de son bureau, il sentit de l'électricité dans l'air. La nouvelle avait déjà fait le tour du personnel. Il inspecta le bureau de réception, essayant de le voir avec les yeux de Greenhough.

— « Grace, » dit-il à la standardiste, « enlevez-moi votre sac à main qui traîne là et fourrez-le dans un tiroir quelconque. Redressez ce tableau. Et mettez votre boléro... vous avez de fort belles épaules et nous les apprécions tous, cependant, je vous ferais remarquer que le bureau est climatisé. »

Elle prit un air étonné lorsqu'elle le vit se diriger vers le Service artistique.

Holloway ne se donna pas la peine de feindre.

— « A quelle heure arrive-t-il? » demanda-t-il avec inquiétude. « Ai-je encore le temps de me faire raser? »

— « Ils ne me l'ont pas dit, » répliqua Farwell. « Vous êtes suffisamment bien rasé. Faites ramasser tout ce qui traîne et dites à vos zèbres de mettre leur cravate. »

Le signal lumineux était éteint, il jeta un regard dans la chambre noire.

— « Quelle saleté! » aboya-t-il. « Comment pouvez-vous travailler dans un tel taudis? Nettoyez-moi ça en vitesse. »

— « Ce sera fait immédiatement, J. F., » dit Holloway, blessé.

La rédaction était en meilleur état. McGruffy avait la main ferme.

— « Greenhough arrive aujourd'hui. J'ignore à quelle heure. Votre équipe à l'air bien. »

— « Je suis capable de dresser n'importe qui, même Angelo. Il vient de se payer un costume neuf. »

Farwell permit à son visage d'exprimer une légère surprise.

— « Angelo? Ah oui, le gosse Libonari. Comment ça marche avec lui? »

— « Je n'ai pas à m'en plaindre. Si je sais juger un homme, il ne fera jamais un directeur de budget, mais ces deux dernières semaines je lui ai confié des lettres à rédiger. J'ignore comment tu as pu le flairer, mais il a du talent. Je dois vraiment te féliciter de l'avoir découvert, J. F. »

A présent, Farwell voyait le jeune homme en question, installé au dernier bureau, du côté de la pièce où il n'y avait pas de fenêtre. Deux mois, avec un salaire plus qu'acceptable, ne l'avaient pas remplumé autant que Farwell s'y serait attendu. Cependant, il portait un costume neuf.

— « Cela a simplement été un coup de dés de ma part, » dit-il à McGruddy et il retourna à son bureau.

Il avait fait semblant de ne pas se souvenir du jeune homme, mais en fait il y avait très fréquemment pensé depuis qu'il l'avait engagé. Il n'y avait plus eu de difficultés depuis son entretien un peu dur avec Angelo Libonari. Farwell espérait, se rendant parfaitement compte que c'était un peu de sentimentalité de sa part, que cet entretien avait été le point de départ d'une carrière intéressante pour Angelo et qu'il l'avait détourné du sentier rocailleux de la Bohème et de ses traquenards, comme il en avait été détourné lui-même dans le temps. La ridicule « synthèse réellement créative de Pinero et de Shaw » lui revint à l'esprit et il frémit. Cela le rendit complètement malade. Depuis une semaine l'idée de consulter un psychiatre avait chaque fois suivi le souvenir de Pinero et de Shaw, pour être chaque fois abandonnée comme absolument idiote.

Son téléphone sonna. Il décrocha et dit automatiquement :

— « Jim Farwell. »

— « Farwell, pourquoi ne m'avez-vous pas téléphoné ? » aboya la voix de Greenhough.

— « Je ne comprends pas, Mr. Greenhough, d'où parlez-vous ? »

— « De l'Hôtel Greybar, à quelques pas de vos bureaux, naturellement. Voici une heure que je poireaute ici, attendant votre coup de téléphone. »

— « Mr. Greenhough, New-York m'avait simplement averti que vous alliez venir à Chicago. »

— « C'est ridicule. J'avais donné moi-même mes instructions. »

— « Je regrette ce malentendu... j'ai dû mal comprendre. Allez-vous venir jeter un coup d'œil au bureau ? »

— « Non. Quelle raison aurais-je de faire une chose pareille ? Je vous rappellerai. »

Greenhough raccrocha.

Farwell se laissa aller en arrière dans son fauteuil, maudissant le type de New-York qui avait déformé le message. Il décida que cela

avait probablement été fait intentionnellement... Pete Messler, le directeur du bureau de New-York essayait de le desservir.

Il essaya de s'occuper d'un ou deux budgets, mais énervé, les mit de côté pour attendre le coup de fil de Greenhough. A cinq heures, il essaya de contacter Greenhough pour lui annoncer qu'il rentrait chez lui et lui donner son numéro de téléphone privé. La chambre de Greenhough ne répondit pas ni du reste aux quatre appels suivants, aussi il téléphona à un drugstore pour se faire monter du café et un sandwich.

Avant qu'il ait pu entamer son sandwich, Greenhough retéléphona pour l'inviter à dîner au « Mars Room ». Il était aussi jovial qu'il pouvait l'être.

— Je vais me payer un peu de cette fameuse hospitalité de Chicago, Jim ! Vous savez fort bien que je ne suis qu'un péquenot du Colorado, n'est-ce pas ? »

Il continua pendant environ dix minutes à raconter des souvenirs à Farwell, gloussant et s'amusant terriblement, puis raccrocha sans confirmer l'invitation à dîner. Il se fit que cela n'eut pas la moindre importance. Au moment où Farwell quittait ses bureaux déserts, son téléphone sonna une fois de plus. C'était encore Greenhough qui décommandait assez sèchement le dîner au « Mars Room ». Il déclara à Farwell :

— « J'ai rendez-vous avec un personnage très important ce soir. »

Enfin le directeur de la succursale de Chicago osa se verser un grand verre, le vida et quitta le bureau.

A trois heures du matin le téléphone sur sa table de chevet se mit à sonner.

— « Jim Farwell, » croassa-t-il, tandis que deux cadrans de montre, les aiguilles formant deux L lumineux, tremblotaient devant ses yeux. Le verre qu'il avait pris au bureau avait été le premier d'une longue série.

— « Greenhough à l'appareil, Farwell, » aboya la voix de l'associé principal. « Amenez-vous ici immédiatement et amenez-moi Clancy... comment s'appelle-t-il déjà... notre avocat. »

Click.

Où était « ici » ? Farwell téléphona au Greybar.

— « Surtout *ne me donnez pas la communication avec sa chambre...* je voudrais simplement savoir s'il y est. »

L'employé de l'étage lui dit qu'il y était et Farwell essaya d'atteindre l'avocat de la succursale de Chicago chez lui, mais n'obtint pas de réponse. Il avait déjà perdu trop de temps. Il plongea la tête dans de l'eau froide, enfila rapidement ses vêtements, prit sa voiture et conduisit comme un enragé jusqu'au Greybar.

Greenhough était descendu dans un des grands appartements à deux chambres à coucher du 16^e étage. Une fille blonde, au visage de glace, en robe du soir, fit entrer Farwell sans prononcer une parole. L'associé

principal était étendu sur le divan, en pantalon d'habit et chemise empesée. Il avait un magnifique coquard sous son œil gauche.

— « Je suis venu aussi vite que possible, Mr. Greenhough, » dit Farwell. « Il m'a été impossible d'atteindre... »

L'associé principal toussa, imitant le roulement du tonnerre, grimaça en direction de Farwell d'une manière déconcertante et puis s'en alla dans une des chambres à coucher. Le visage de glace de la blonde se décongela brusquement en un ricanement vindicatif.

— « Qu'est-ce que *vous* allez prendre ! » railla-t-elle en sa direction. « Je suis censée croire qu'il se nomme Wilkins. Eh bien, suivez-le, mon petit père ! »

Farwell entra dans la chambre à coucher. Greenhough était assis sur le lit, épongeant son coquard et grommelant :

— « Je vous avais dit que je voulais voir notre avocat, » hurla-t-il en apercevant le directeur de la succursale. « J'ai été attaqué par un ivrogne dans votre sacré « Mars Room » et, par Dieu, la police m'a embarqué comme un criminel de droit commun ! Je vais obtenir satisfaction, même s'il me faut retourner toute votre sacrée ville sens dessus dessous ! Prenez ce téléphone et trouvez-moi ce Clancy... ou quel que soit son nom... »

— « Mais *je ne peux pas*, » dit Farwell au comble du désespoir. « Il ne répond pas au téléphone et, d'autre part, il ne s'occupe pas de ce genre d'affaires. *Je ne peux pas* demander à Clarahan de vous défendre dans une histoire de soulographie... c'est un homme important ici. Il ne s'occupe que des questions de lois sur les sociétés et de choses du même genre. Vous avez certainement dû déposer une caution, n'est-ce pas, Mr. Greenhough ? »

— « Vingt dollars, » dit l'associé principal avec amertume, « et dire qu'ils n'en ont demandé que dix à cet ivrogne. »

— « Alors, pourquoi ne pas simplement oublier toute cette affaire ? Vous n'avez qu'à abandonner votre caution et probablement vous n'entendrez plus jamais parler de cette histoire, surtout étant donné que vous n'êtes pas de cette ville. Je ferai tout mon possible pour aplanir les choses si la police ne laisse pas tomber. »

— « Foutez-moi le camp d'ici, » hurla Greenhough en épongeant une fois de plus son coquard.

La blonde était en train de lire un magazine de la télévision dans le salon. Elle ignore Farwell tandis qu'il s'éclipsait.

Le directeur de la succursale de Chicago se rendit chez un coiffeur ouvert la nuit, près d'une des gares et se fit faire un « complet » en somnolant. Un petit déjeuner pris avec une lenteur calculée tua encore une heure et ainsi il n'était plus ridiculement en avance pour paraître au bureau.

Il musarda sur de la copie jusqu'à neuf heures et puis téléphona au Greybar. Ils lui dirent que Mr. Greenhough avait quitté l'hôtel sans laisser d'adresse. Les journaux du matin arrivèrent et il n'y trouva rien au sujet d'une bagarre au « Mars Room » ou de l'arrestation de

Greenhough. Peut-être l'associé principal avait-il donné un faux nom... Wilkins?... ou peut-être cette histoire avait-elle été étouffée parce que Greenhough et Brady étaient chargés de la publicité pour les œuvres sociales de la ville. Peut-être y avait-il quelque lien mystérieux entre « Greenhough et Brady » et les journaux très hauts placés, sur quelque alpe brumeuse où le regard de Farwell ne s'était jamais posé.

« Ne t'inquiète donc pas au sujet de cette histoire, se dit-il féroce-ment. Tu lui as donné un excellent conseil et l'affaire va s'arranger. N'importe comment Clarahan n'y aurait jamais touché même avec des pincettes. Il espéra que Peter Messler à New-York n'entendrait pas parler de cette histoire, car il serait bien capable de s'en servir comme levier pour le faire déloger de cette place de directeur de la succursale de Chicago, ce poste que Peter Messler convoitait. Peut-être y avait-il un moyen quelconque de découvrir quelqu'un au bureau de New York qui garderait l'œil sur Peter Messler et le tiendrait au courant, lui, Farwell, de ce que celui-ci manigançait, simplement afin d'avoir quelque chose qui lui permettrait de contre-attaquer si Peter Messler essayait de lui jouer encore un tour comme cette histoire du message tronqué.

L'intercommuni-cateur bourdonna et Grace dit :

— « Angelo désirerait vous parler. Il dit qu'il s'agit d'une affaire personnelle. »

— « Envoyez-le-moi. »

Le gosse était rayonnant. Il paraissait assuré, nullement emprunté ou timide. Il avait l'air très heureux.

— « J'ai tenu à venir vous remercier et à prendre congé de vous, Mr. Farwell, » dit-il au directeur de la succursale. « Regardez ! »

La carte en matière plastique disait : « *Permis de travail* » et « *Frère Angelo Libonari* » et « *Syndicat international des hommes de l'espace, des dockers de l'espace et des mécaniciens de fusées, non affilié* (S. I. E. — I. N. D.) » et « *membre d'excellente réputation* » et un tas d'autres choses.

— « Donc c'était ça votre petit jeu, » dit Farwell lentement. « Nous vous donnons un emploi, nous vous mettons au courant en perdant de l'argent, espérant qu'un jour vous réussirez à pondre de la bonne copie et dès que vous avez réussi à économiser mille dollars, vous nous quittez à la vitesse d'un obus et vous vous payez une carte de travail pour devenir balayeur à bord d'une fusée. Eh bien ! j'espère que vous vous montrerez un peu plus loyal envers votre compagnie de navigation interplanétaire que vous ne vous l'êtes montré envers nous. »

Le visage d'Angelo exprima une complète consternation.

— « Je n'avais jamais pensé... » balbutia-t-il, « ... je n'avais pas la moindre intention de vous faire faux bond, Mr. Farwell. Je ne demande pas mieux que de rester le temps de mon préavis chez vous... deux semaines si vous le désirez... un mois? Que diriez-vous d'un mois? »

— « Cela n'a aucune importance, » dit Farwell, « j'aurais dû le savoir. J'avais cru avoir insufflé un peu de bon sens dans votre caboche, mais je me suis trompé. Je vous pardonne, Angelo, j'espère que vous

vous plairez dans vos nouvelles fonctions. Quels sont vos projets ? »

Cela ne l'intéressait aucunement, mais pourquoi ferait-il un effort pour envoyer un coup de pied en vache à ce gosse ? Celui-ci avait visiblement été franc lorsqu'il avait paru surpris... il ne voyait pas la situation sous l'angle du patron et, d'autre part, tous ses autres emplois n'avaient été que des stages d'une semaine dans des boîtes de trente-sixième dessous.

Soigneusement le jeune homme plaça sa carte de travail dans la poche intérieure de son veston et se mit de nouveau à parler... rayonnant... s'adressant partiellement à Farwell, mais surtout à lui-même, ravi et surpris de ce qui enfin était devenu une réalité.

— « Au début je serai balayeur, parfaitement, » dit-il. « Je me fiche pas mal si je ne parviens jamais à un emploi supérieur à celui de balayeur, mais je veux voir tout cela, le sentir, le vivre. C'est la seule façon dont la chose réelle sera jamais écrite. Higgins, et Delare, et Beeman, et tout le reste d'entre eux... des passagers, rien de plus ! Vous vous en rendez facilement compte en lisant ce qu'ils pondent. Des types qui ont simplement fait un ou deux voyages. Ils n'en sont pas imprégnés. Le grand passage dans *La Chute de la Planète*, de Delare, cet envol de Mars, il en est complètement émerveillé. C'est certain. Qui ne le serait pas la première fois ? Et il faut reconnaître qu'il a gardé ses yeux bien ouverts, s'observant et observant les autres. Mais moi je vais m'envoler de la Terre, et de Mars, et de Vénus, et de Ganymède, et de la Lune vingt fois avant d'oser le décrire. Je vais tout avoir — le sentir dans mon cerveau, mes os, mes muscles et mon ventre — des envols, des atterrissages, du vol libre, du danger, de la monotonie... absolument *tout ce qu'il peut y avoir*. »

— « Des sonnets ? Des poèmes en prose ? » demanda Farwell simplement pour dire quelque chose.

Angelo rougit légèrement, mais ses yeux n'avaient plus cet air suppliant d'antan. Il n'avait plus à supplier... il avait ce qu'il voulait.

— « Cela a été un excellent exercice, » dit-il fermement. « Je suppose que je m'appliquais dans la forme de ce que j'écrivais parce que le fond me manquait. Mais je crois que ce seront des romans... je m'en sens capable. Et ils pourront les publier ou ne pas les publier, je m'en fiche ! »

Farwell se dit qu'Angelo pensait ce qu'il disait. Il avait vraiment obtenu ce qu'il désirait.

— « Je les attendrai avec impatience, » dit-il en serrant la main du jeune homme.

Il ne le vit pas quitter son bureau. « Angelo Messler, pensa-t-il, Peter Libonari. » La pensée de la « ... synthèse réellement créative de Pinero et de Shaw... » lui traversa l'esprit, aussitôt suivie de l'idée rongeannte d'une visite au psychiatre.

Il considéra ses mains avec surprise, se rendant subitement compte que, malgré lui, elles avaient tremblé toute la matinée. La bouffée de jeunesse que lui avait apportée Angelo était repartie avec lui...

La Preuve

par JEAN-LOUIS BOUQUET

Nous tenons Jean-Louis Bouquet pour un des authentiques écrivains « fantastiques » français contemporains. « Mystère-Magazine » a publié en août 1951 une nouvelle de lui : « Alouqa, ou la Comédie des Morts », qui est un modèle du genre. Il est dommage que, jusqu'à présent, un seul éditeur ait fait confiance à J.-L. Bouquet en publiant un recueil de ses nouvelles sous le titre « Le visage de feu » (Edit. Robert Marin) car nous savons qu'il en détient beaucoup d'autres. Henri Parisot, en présentant son livre, a dit de lui qu'il le considérerait non pas comme un suiveur ou un disciple d'Hoffmann, Stevenson ou Edgar Poe, mais un rival de leur catégorie et de leur classe.



Au seul bruissement des feuilles mortes de l'allée sous les talons d'une passante, le bonhomme s'était tu ; il voulait qu'aucune de ses paroles ne s'égarât dans une oreille vulgaire. Il attendit que la crépitation cadencée des pas fût tout à fait éteinte pour renouer le fil de son discours ; il ne craignait point de lasser la marmoréenne patience de son confident.

« Où en étais-je, cher maître ? Ah, oui : à la parution de l'article Rauxonne, dans la *Revue des Sciences Orientales*.

» Rauxonne avait, contre moi, deux sujets d'animosité : d'abord, parce que je suis votre disciple ; ensuite, du fait de la belle Henriette...

» Ma communication à l'Institut n'avait provoqué, jusqu'alors, que peu de bruit. Les découvertes sur la magie assyrienne ne passionnent pas les foules comme les sanglants exploits des gangsters, encore qu'il y ait parfois équivalence dans... hem ! Ne nous égarons pas !

» Le prince Vladov, en me légant certaines pièces de sa collection, savait quelle merveilleuse surprise il me causerait. Ses trésors étaient ignorés...

» Parmi les objets les plus curieux figuraient les accessoires de sorcellerie exhumés dans les parages de Kujundjik, et antérieurs de plusieurs siècles à notre ère : d'abord, une tablette d'argile gravée de conjurations classiques contre la Labartou ; vous savez, cette démons effrayante allégorie de la mortelle « douleur de tête » qui causa d'immenses ravages, à en juger par les vieux textes chaldéens, mais que la science moderne n'a pu encore identifier avec aucune maladie « actuelle » ; ensuite, le contenu de cette tablette !

» Car c'était là une particularité rare : le minuscule objet était creux ; il servait d'étui à un médaillon de bronze noir, portant l'effigie léonine de la Labartou, entourée d'autres formules magiques singulièrement différentes de celles du contenant. Alors que ces dernières se montraient préservatoires, bénéfiques, celles de la médaille adressaient un net appel à la semeuse du fléau :

*Monte, monte, Labartou, fille d'Anou
Tu es furieuse, tu es flamboyante
Frappe, frappe de mort
Par ton image consacrée selon le rite.*

» En somme, on pouvait ainsi reconstituer le comportement de l'antique sorcier : comme il croyait à l'efficacité affreuse de cette médaille consacrée selon le rite, il la tenait ordinairement enfermée dans la tablette chargée de contre-inscriptions protectrices, telle une lame trop coupante dans son fourreau. Et, sans doute, ne la dégainait-il que lorsqu'il voulait en user, furtivement, contre une victime choisie !

» Telle était, du moins, la thèse développée en ma communication. Elle n'avait rien de stupide, il me semble ! Néanmoins, ce fut elle qui me valut, de la part de Rauxonne, cette attaque à fond, cette critique meurtrissante dont l'agressivité, la causticité péremptoire appâtèrent à mes dépens des amateurs de bévues scientifiques.

» Rauxonne déclarait d'abord que Vladov avait été, soit un mystifié, soit un mystificateur. Les meilleures pièces de sa collection étaient des faux dérisoires. Quant à moi, je devenais un béjaune, un hurluberlu, l'un de ces « savants de cabinet » auxquels on fait avaliser les plus réjouissantes bourdes, bref : « un digne élève de Gasnier-Midiès ».

» ...car c'était votre gloire, maître, que l'on visait à travers moi ! Misérables disputes d'écoles qui, trop souvent, déshonorent le monde savant ! Mais aussi, je vous l'ai dit, Rauxonne assouvissait une vieille haine, issue d'une précédente rivalité... plus intime !

» Et pourtant, en cette circonstance-là, j'avais été déjà vaincu. Mais rien ne pouvait empêcher que les premiers lauriers littéraires de la jeune Henriette Merville, devenue plus tard Mme Rauxonne, eussent été dus au parrainage, aux relations, aux chaudes entremises d'un brave Arnolphe de bibliothèque, votre serviteur !

» Oui, je m'étais naïvement englué dans un amour tardif. Et, si réels qu'eussent été mes services, je ne manquai pas de subir la loi de l'âge. Je connus les disgrâces inéluctables des barbons de Molière.

» Il était, hélas ! naturel que Rauxonne, alors jeune et sémillant professeur, l'emportât sur un homme grisonnant, et qu'Henriette m'échappât. Mais, au surplus, mes bienfaits passés devinrent vite impardonnables ; on les nia, on me chercha de mauvaises querelles, d'abord sourdement, puis avec éclat, quand Rauxonne se jugea assez puissant.

» La polémique sur l'authenticité du « fonds Vladov » finit par

dégénérer en scandale, comme naguère l'affaire de Glozel. Je n'étais pas homme à avoir le dessus. En ces matières, où la masse, profane et goguenarde, reste incapable d'apprécier la portée des arguments, la victoire va au plus braillard, au plus effronté. Il devint avéré que je ne savais même pas lire un texte cunéiforme et que ceux-là contenaient des fautes monumentales.

» Le différend fut, en quelque sorte, « plaidé » à l'occasion du Congrès d'Archéologie de Genève. Mais il m'advint auparavant, alors que le rapide m'emportait vers les rives du Léman, une assez angoissante mésaventure.

» J'avais pris le train de nuit et, sur ma couche de sleeping, je tentais de glisser dans le sommeil. Celui-ci se trouvait perpétuellement barré par... dirai-je un cauchemar? Non : le terme précis serait, je crois, celui d'*image hypnagogique*, qui désigne ces visions-éclair, particulières au début de l'assoupissement, à cette période où notre conscience se débat encore dans la montée de l'absurde.

» L'image était fugace, mais elle se reformait obstinément, sans variante ; elle me montrait une femme très primitive, brune, asiatic, gravant des signes sur quelque chose qui ressemblait à un médaillon ; puis aussitôt, cette femme distendait son visage en une horrible grimace qui lui donnait l'aspect de la Labartou — un mufle de fauve, gueule ouverte avec ses grands crocs — et elle s'élançait droit sur moi !... Cette ruée était assez impressionnante pour m'arracher un tressaillement, me ramener pendant un instant à l'état de veille — et je savais alors que la même apparition m'avait déjà hanté souvent — souvent — chaque nuit, peut-être — depuis que je possédais la petite figure assyrienne...

» Je fus même, à un certain moment, suffisamment en état de raisonner pour me dire : « Eh bien, oui, quoi d'étonnant? Le médaillon te vaut assez de soucis ! Alors, tu en rêves ! tu rêves Assyrie, Assyriens et Labartou... » Mais une autre pensée fut projetée en moi par je ne sais quelle puissance obscure, répliquant : « Non, non, ce n'est pas un rêve ! C'est beaucoup plus qu'un rêve ! C'est la *Chose qui vient du fond du Passé*, la Chose terrible, elle-même. C'est... C'est... »

» Je ressentis inopinément une brûlure aiguë comme si une couronne de charbons ardents avait été posée sur ma tête. Parfaitement réveillé, cette fois, je me dressai sur mon séant et portai mes mains à mon crâne. La douleur persistait, me vrillait de telle sorte que je songeai à une attaque d'apoplexie. Pris de panique, je voulus demander du secours. Je fis la lumière dans mon étroit compartiment, mais j'étais si faible que je craignais de ne pouvoir me mettre debout.

» J'aperçus, à portée de ma main, ma mallette de voyage, dans laquelle je savais trouver de l'eau de Cologne. Dans mon désarroi, me vint l'idée, plus ou moins pertinente, de répandre de l'alcool sur mes tempes, pour combattre la souffrance ou, du moins, me rendre des forces. Je parvins, non sans efforts, à ouvrir cette petite valise... et je vis alors — parmi quelques pièces précieuses destinées à être pré-

sentées au Congrès — la tablette d'argile assyrienne dont le médaillon de la Labartou s'était échappé, probablement déplacé par les secousses régulières du wagon. En un réflexe, je fis réintégrer sa prison à la rondelle de bronze noir.

» ...et je vous affirme, cher maître, que, dès les secondes qui suivirent, j'éprouvai un soulagement sensible, sans cesse croissant. L'ablution à laquelle je me livrai ajouta à ce bien-être. Enfin, en quelques minutes, la souffrance disparut presque complètement.

» Je devine quelles critiques narquoises peut susciter un tel récit. « Comment? me dira-t-on, vous voulez suggérer que le médaillon ensorcelé portait encore le germe du fabuleux « mal de tête », redouté des crédules chaldéens? Mais n'aviez-vous pas, cent fois déjà, tiré l'objet de la tutélaire gangue d'argile pour les besoins de vos études sans en être incommodé? »

» Ce à quoi je pourrais répondre en arguant du grand mystère psychique de la nuit, du sommeil — et de l'état de moindre résistance en lequel celui-ci nous place ! Ne venais-je pas, au reste, de découvrir que, depuis quelque temps déjà, ma vie seconde était obsédée par la créature à tête de fauve? Et, en poursuivant jusqu'au bout les hypothèses, ne devais-je pas me demander à quel mal avait réellement succombé le prince Vladov, précédent possesseur du médaillon? Selon la Faculté, il était mort, très soudainement, d'une hémorragie cérébrale...

» A la vérité, cher maître, je n'osai me livrer à aucune conclusion immédiate, lors de mon réveil définitif, car je dois ajouter que, délivré du mal, j'avais aussitôt cédé à un salubre et profond sommeil ; il fallut presque que l'employé me jetât sur le quai de Genève avec mon bagage. Ce qui s'était passé au cours de cette nuit fiévreuse, je m'en souvenais bien, mais chaque détail prenait rétrospectivement une couleur un peu fantasmagorique, je m'accusai, après coup, d'avoir dramatisé un simple malaise. Et pourtant, je me sentais encore si las, si mal en point, que je manquai — en envoyant mes excuses — la séance d'ouverture du Congrès d'Archéologie, sachant qu'elle serait purement protocolaire.

» Il paraît que mon absence, ce jour-là, fut l'objet d'officieux et peu indulgents commentaires, propagés par mes ennemis. Ceux-ci durent pourtant admettre qu'il ne s'agissait pas d'une dérobade de ma part, puisque je me présentai à la seconde assemblée ; mais je compris, dès les premiers contacts, que l'opinion avait été astucieusement « travaillée » contre moi ; et mon impression fut confirmée quand on en arriva à l'examen de la collection Vladov, avec passage au crible de mes travaux !

» Rauxonne se montra aussi hostile, aussi mordant et acharné qu'il était permis de le prévoir. Il déversa sur mes précieuses pièces — exposées en une petite vitrine, au centre de la salle — toutes les ressources de son ironie. Tel l'illustre Leverrier établissant par simple calcul l'existence d'une planète nouvelle et laissant aux astronomes le soin de la découvrir au fond de leurs télescopes, mon adversaire se flattait de prouver la non-authenticité des objets, sans même les examiner, par

une simple critique de leurs inscriptions, telles que je les avais publiées. Or, si docte que fût l'assistance, combien y avait-il là de personnes capables de discuter convenablement et par leurs propres lumières d'un écrit cunéiforme? Quatre, cinq, peut-être! N'empêche que soixante autres pontifes, de ceux que j'appellerai de « fausses compétences », suivaient avec ravissement les démonstrations de Rauxonne au tableau noir, mieux conquis par sa parole brillante, par ses pointes, que par le fond d'une démonstration captieuse.

» Je répliquai en vain ; mes raisonnements, probes et ardu, ne trouvaient pas l'oreille de l'assemblée... Les rares techniciens sur lesquels j'avais cru pouvoir compter se montraient timorés, hésitants, peu désireux d'essuyer les flèches, les virulents brocards de Rauxonne : car la presse était là qui marquait les coups. On entendit un solennel aliboron tchèque développer d'inattendus arguments en faveur de la thèse rauxonnienne, s'en prenant, lui, à la composition des argiles, à leurs pâtes. Comme il s'exprimait dans un charabia atroce qu'il croyait être du français, personne ne suivait vraiment son discours : n'empêche que, par sa seule attitude, il portait de l'eau au moulin. En était-il besoin, d'ailleurs? Rauxonne ne se trouvait-il pas déjà victorieux?

» Et bien, maître, je me serais résigné à tout : à la partialité ignominieuse du président, aux interruptions incorrectes, aux houles de gaieté perfide et provoquée qui marquaient mes interventions. Mais je me suis senti outré lorsque j'ai vu rire Henriette Rauxonne.

» Elle était là, au premier rang de l'auditoire ; elle comptait les coups, elle applaudissait son mari, elle se gaussait de moi. Et il y avait dix ans, jour pour jour, que le grand éditeur Z... lui avait dit, en me désignant : « Mademoiselle, remerciez votre ami, car c'est sous sa haute caution que votre manuscrit est accepté. »

» On a jugé qu'à ce Congrès de Genève, je m'étais conduit sans civilité aucune. Certes, j'ai brusquement ramassé mes papiers, mes pièces litigieuses, et quitté la salle des séances en faisant claquer la porte. Sans doute eût-on préféré que je me prêtasse jusqu'au bout au jeu de massacre avec une candeur de conscrit?

» Je sus, le soir même, qu'une motion avait été votée à mains levées pour décerner des félicitations à Rauxonne, ce qui impliquait, *ipso facto*, un anathème sur moi, et un mépris total quant à la valeur de mes pièces assyriennes. Je n'étais plus, aux yeux du monde, qu'une piteuse ganache entichée d'antiquités fausses.

» Aux yeux du monde, dis-je ! Car, au-delà, il existe tout de même une justice immanente. Et ce fut elle, mon bon maître, qui, dans le train de retour, me remit tout à coup en présence du couple Rauxonne ! Je prenais l'air dans le couloir du wagon quand Henriette et son mari sortirent d'un compartiment à double-couchette pour gagner la voiture-restaurant. Je dus me serrer contre la cloison pour les laisser passer. Il y eut là deux ou trois secondes inexprimables, puis j'entendis un petit rire féminin, une pouffée insolente dont, si elle est perspicace,

la responsable conservera jusqu'à sa fin un amer remords. Oui, dans l'instant même, les circonstances et le nouvel affront qu'était ce rire me valurent une espèce d'illumination, vraiment... démoniaque. C'est le cas d'user de ce mot !

» Le monde savant s'est affligé de la mort prématurée d'Alexis Rauxonne, foudroyé, pendant ce retour vers Paris, par une épouvantable crise cérébrale, survenue en pleine nuit, et sur laquelle les sommités, intriguées par certains caractères tétaniques du mal, ne surent jamais fournir un diagnostic valable.

» Je ne peux évidemment pas proclamer à tout venant — et, d'ailleurs, me prendrait-on au sérieux ? — que Rauxonne mourut pour avoir reposé sur un oreiller du sleeping recouvrant... Oh ! un simple médaillon, qualifié par lui de « faux », mais pourtant chargé d'un maléfice depuis deux mille ans. Il m'avait été aisé de disposer l'objet, tiré de sa gaine d'argile. Je n'eus qu'à profiter de l'absence des Rauxonne ; je feignis, devant l'employé de service, une erreur de compartiment ; puis quatre heures plus tard, alors que tout le monde s'affairait dans le couloir au transfert précipité de celui qui n'était plus qu'un moribond, il me fut tout aussi aisé de reprendre discrètement mon bien.

» Mais n'est-il pas enrageant, cher maître, qu'une aussi magnifique *preuve d'authenticité* ne puisse être décemment publiée ? Toutefois, je crois, j'espère qu'Henriette est rongée par un soupçon, simplement parce *qu'elle vit mon visage* penché à la portière, tandis que, triomphant à mon tour, je regardai véhiculer son époux. Oh ! je pense que, pour elle, toute la vérité dut être inscrite sur mes traits ! Et que pouvait contre moi cette femme, en plein siècle de lumière rationaliste ? Ha, ha, ha ! »

De nouveau, les feuilles mortes bruissaient sous des pas, cette fois pesants et lourds. Deux gardiens déambulaient dans l'allée principale du cimetière.

— « T'as vu, dans le carré 31 ? Le vieux fou est encore en train de parler au buste de Gasnier-Midiès. »

— « Oh ! laisse-le ! Il ne fait aucun mal. »



■ Conférence S.-F.

Notre collaborateur J.-J. Bridenne, à qui nous devons une intéressante étude sur Cagliostro et Saint-Germain, a donné au mois d'octobre dernier, sous l'égide du « Foyer de Culture » de Lille, une conférence sur le sujet suivant : « Une anticipation : La littérature astronautique à travers les temps ».

Supériorité... écrasante

(Superiority)

par ARTHUR C. CLARKE

Cette nouvelle a bénéficié du plus grand honneur que l'on puisse faire à un récit de « science-fiction » ; en fait, aucune histoire de ce genre n'avait connu pareille distinction jusqu'à ce jour : le professeur Walter Wrigley, directeur du Laboratoire des Instruments d'Aviation de la section « Ingénieurs d'Aviation » du célèbre Institut de Technologie du Massachusetts en a imposé la lecture à ses élèves ingénieurs ! N'allez pas en conclure que cette nouvelle est un cours de mathématiques déguisé, loin de là !... mais sous sa forme satirique, elle comporte pourtant une leçon.

L'auteur n'est pas uniquement un écrivain prolifique de « science-fiction », mais il est aussi très versé dans toutes les questions de construction de fusées interplanétaires et d'astronautique. C'est un ingénieur de valeur et il est secrétaire de la Société Interplanétaire Britannique. Un tel bagage de connaissances non seulement théoriques, mais pratiques, lui a permis d'écrire ce récit mi-sérieux, mi-satirique, et de donner un caractère de quasi-authenticité à ce rapport sur les opérations stratégiques et tactiques d'une guerre inter-stellaire future.



D'É prime d'abord, je tiens à spécifier qu'en faisant la présente déclaration — librement et volontairement consentie — je n'essaye en aucune façon d'attirer la sympathie et je n'attends aucun adoucissement de la condamnation que la Cour jugera bon de m'infliger. J'écris ceci afin d'essayer de réfuter certaines informations mensongères publiées dans les journaux que j'ai été autorisé à lire et certains reportages de la radio de la prison. Ils donnent un tableau complètement faux de la véritable cause de notre défaite et, en tant que chef des forces armées de ma race au moment de la cessation des hostilités, je me sens le devoir de protester contre de pareilles diffamations portées contre ceux qui ont servi sous mes ordres.

J'espère également que la présente déclaration expliquera les raisons de la requête que j'ai adressée à deux reprises à la Cour et l'incitera à m'accorder une faveur pour laquelle je ne vois aucune raison valable de refus.

La cause ultime de notre défaite fut bien simple : malgré toutes les déclarations tendant à affirmer le contraire, elle n'a nullement été due

au manque de courage de la part de nos hommes ou à une faute quelconque de la Flotte. Nous avons été battus par une seule chose — la science inférieure de nos ennemis. Je dis bien la science *inférieure* de nos ennemis.

Lorsque la guerre éclata, notre victoire ne faisait aucun doute pour nous. Les flottes combinées de nos alliés dépassaient largement, en nombre et en armement, celles que nos ennemis étaient capables de mobiliser contre nous et nous leur étions supérieurs dans presque toutes les branches de la science militaire. Nous étions certains de pouvoir maintenir cette supériorité. Hélas ! notre confiance ne se trouva que trop bien fondée.

Au début de la guerre nos armes principales étaient : la torpille automatique à longue distance, les boules-éclairs dirigeables et les différentes modifications du rayon Klydon. Chaque unité de la flotte en était équipée et bien que l'ennemi possédât des armes similaires, ses installations étaient généralement d'une puissance inférieure. En outre, nous étions soutenus par un Service de Recherches Militaires bien plus important et, grâce à ces avantages initiaux, nous ne pouvions perdre.

Jusqu'à la bataille des Cinq Soleils la campagne se déroula selon les plans prévus. Naturellement cette bataille fut gagnée par nous, cependant nous ne nous étions pas attendus à une telle résistance de la part de l'ennemi. Nous réalîsâmes alors que la victoire serait peut-être plus difficile et plus longue à acquérir que nous ne nous l'étions imaginé. Par conséquent, le Conseil des Commandants Suprêmes fut convoqué pour discuter de notre stratégie future.

Le Général Professeur Norden, nouveau chef du Service des Recherches, qui venait d'être nommé pour combler le vide créé par la mort de Malavar, le plus éminent de nos savants, assistait pour la première fois à nos conseils de guerre. L'efficacité et la puissance de nos armes étaient dues à l'activité de Malavar plus qu'à tout autre facteur isolé. Sa perte fut un coup très sérieux pour nous, mais personne ne doutait de la grande valeur de son successeur — quoique nombreux furent ceux d'entre nous qui contestèrent la sagesse de nommer un savant théoricien à un poste d'une importance aussi vitale. Mais on passa outre à nos objections.

Je me souviens encore parfaitement de l'impression créée par Norden à cette conférence. Les conseillers militaires étaient inquiets et, comme d'habitude, en appelèrent aux savants pour leur venir en aide. Ils leur demandèrent s'il serait possible d'améliorer nos armes actuelles afin de pouvoir encore accentuer notre avantage sur le plan militaire.

La réponse de Norden fut absolument inattendue. Cette même question avait fréquemment été posée à Malavar qui avait toujours fait ce que nous lui demandions. Tandis que Norden déclara :

— « Très franchement, Messieurs, j'en doute. Nos armes actuelles ont pratiquement atteint à la perfection. Loin de moi l'idée de critiquer mes prédécesseurs ou le travail excellent fourni par le Service de Recher-

ches au cours des dernières générations, mais je me demande si vous vous rendez compte qu'il n'y a eu, depuis plus d'un siècle, aucun changement radical en ce qui concerne les armements? Je crois que c'est là le résultat d'une tradition devenue par trop conservatrice. Pendant trop longtemps le Service des Recherches s'est appliqué à améliorer des armes anciennes, au lieu de mettre au point des armes nouvelles. Nous pouvons nous estimer heureux que nos ennemis n'aient pas été plus sages que nous, mais nous ne saurions prétendre qu'il en sera éternellement ainsi. »

Les paroles de Norden produisirent une impression désagréable, mais il semblait que c'était là son intention, aussi en profita-t-il pour lancer son attaque à fond.

— « Ce que nous voulons, » poursuivit-il, « ce sont des armes nouvelles... des armes totalement différentes de toutes celles utilisées jusqu'à ce jour. Elles peuvent être conçues. Naturellement cela demandera du temps, mais depuis mon entrée en fonctions j'ai remplacé certains des savants trop âgés par des hommes jeunes et j'ai orienté leurs recherches vers des domaines inexplorés qui offrent de très grandes possibilités. En fait, je crois que nous assisterons bientôt à une révolution dans l'art de faire la guerre. »

Nous restâmes sceptiques. Il y avait dans la voix de Norden une note présomptueuse qui nous rendit méfiants quant à son assurance. Nous ignorions alors qu'il n'avancait jamais un projet avant de l'avoir complètement mis au point en laboratoire. *En laboratoire* — pour lui, c'était la phase des opérations.

Moins d'un mois plus tard, Norden tint ses promesses en nous présentant la Sphère Annihilante, qui provoquait une désintégration complète de la matière dans un rayon de plusieurs centaines de mètres. Nous fûmes littéralement enivrés par la puissance de cette arme nouvelle, au point de ne pas nous rendre compte de son défaut fondamental : le fait que *c'était* une sphère et par conséquent son dispositif d'amorçage extrêmement compliqué se déclenchait au moment même où elle était lancée. Ce qui, naturellement, signifiait qu'il était impossible de l'utiliser sur les astronefs de guerre, mais uniquement dans des projectiles téléguidés. Immédiatement tout fut mis en œuvre afin de transformer nos torpilles automatiques en porteurs de cette arme nouvelle. Pendant un moment toutes les offensives contre l'ennemi furent arrêtées.

A présent nous nous rendons compte que ce fut là notre première erreur. Je persiste à croire qu'elle était absolument naturelle, car sur le moment il nous sembla que toutes nos anciennes armes étaient devenues surannées du jour au lendemain et nous les considérions déjà presque comme des reliques de l'antiquité. Nous ne nous rendions pas du tout compte de l'ampleur de la tâche que nous allions entreprendre et du temps qu'il nous faudrait pour être prêts à utiliser dans les combats cette superarme révolutionnaire. Depuis plus d'un siècle rien de semblable ne s'était produit et nous ne possédions aucune expérience antérieure sur laquelle nous baser.

En outre, le problème de la transformation de nos torpilles s'avéra plus difficile que prévu. Il fallut mettre au point un engin d'un type complètement nouveau, ceux du modèle courant étant trop petits. Ceci entraîna à son tour la construction d'astronefs plus grands pour le lancement des nouvelles torpilles. Nous acceptâmes ce handicap du progrès. Enfin, six mois plus tard, nous fûmes en mesure d'équiper les unités lourdes de la flotte de Sphères Annihilantes. Des manœuvres d'entraînement et des essais avaient donné des résultats satisfaisants quant à leur fonctionnement et nous fûmes enfin prêts à entrer en action. Déjà nous acclamions en Norden l'artisan de la victoire, d'autant plus qu'il avait promis des armes encore plus spectaculaires.

Puis deux événements se produisirent. Au cours d'un vol d'essai un de nos astronefs se perdit corps et biens, et une enquête démontra que, sous certaines conditions, les installations de radar à longue distance pouvaient provoquer l'explosion de la Sphère au moment du lancement de la torpille porteuse. Les modifications pour pallier cet inconvénient étaient insignifiantes, mais elles nous retardèrent d'un autre mois et furent la source de bien des frictions entre l'Etat-Major de l'Astronautique et les savants. Au moment où nous fûmes de nouveau prêts à entrer en action, Norden annonça que le rayon d'efficacité de la Sphère venait d'être décuplé et, que de ce fait, les chances de détruire un astronef ennemi étaient devenues mille fois plus grandes.

En conséquence, les transformations reprirent de plus belle, cependant tout le monde convint que ce nouveau retard en valait la peine. Mais, entre temps l'ennemi, enhardi par l'absence de nouvelles attaques de notre part, avait lancé une offensive inattendue qui nous fit perdre les systèmes de Kyriane et Floranus, ainsi que la forteresse planétaire de Rhamsandron.

Cela nous porta un coup ennuyeux, mais pas grave, car les systèmes reconquis par l'ennemi nous étaient hostiles et très difficilement gouvernables. En outre, nous avions la certitude de pouvoir redresser la situation dans un avenir prochain, dès que notre arme nouvelle pourrait être utilisée.

Mais nos espoirs ne se réalisèrent qu'à demi. Lorsque nous lançâmes notre nouvelle offensive, ce fut avec moins de Sphères Annihilantes que prévu, ce qui ne nous permit que de remporter un succès limité. L'autre raison de ce défaut de victoire complète était plus sérieuse.

Tandis que nous équipions le plus grand nombre de nos astronefs de notre nouvelle arme irrésistible, l'ennemi avait poussé fiévreusement son programme de constructions. Ses navires étaient d'un modèle ancien, munis d'armes démodées, mais numériquement ils surpassaient l'effectif de nos unités de combat. Dès le début de notre offensive, nous découvrîmes que le nombre d'astronefs lancés contre nous par nos ennemis dépassait fréquemment nos prévisions de 100 %, provoquant ainsi une confusion de cibles pour nos armes automatiques et nous causant des pertes dépassant de beaucoup nos estimations. Cependant celles de l'en-

nemi étaient encore plus importantes, car la destruction était certaine dès qu'une Sphère avait atteint son objectif, mais la balance en notre faveur fut loin de ce que nous avions escompté.

En outre, pendant l'engagement des flottes principales, l'ennemi avait déclenché une attaque audacieuse contre les systèmes faiblement défendus de Eriston, Duranus, Carmanidor et Pharanidon, nous les reprenant tous. Ainsi nous nous trouvâmes exposés à la menace de bases ennemies à cinquante années-lumière seulement de notre planète d'origine.

Lors de la prochaine conférence des Commandants Suprêmes, il y eut beaucoup de récriminations. La plupart des reproches s'adressaient à Norden — en particulier le Grand Amiral Taxaris soutint que, grâce à notre arme soi-disant irrésistible, nous nous trouvions à présent en bien plus mauvaise posture qu'auparavant. Il déclara que nous aurions dû continuer la construction des astronefs du type courant, évitant ainsi la perte de notre supériorité numérique.

Norden piqua une crise de fureur et traita l'Etat-Major de l'Astronautique Interstellaire de mazettes et d'ingrats. Cependant, je me rendais compte qu'il était inquiet de la tournure inattendue qu'avaient pris les événements, comme nous tous d'ailleurs. Mais il nous fit entrevoir qu'il pourrait y avoir un moyen rapide de remédier à la posture fâcheuse dans laquelle nous nous trouvions.

Nous savons tous à présent que depuis de nombreuses années le Service de Recherches avait travaillé sur l'Analyseur de Combat, mais à l'époque ce fut une véritable révélation pour nous et peut-être nous laissâmes-nous enthousiasmer trop rapidement. Cependant, il faut dire que l'argumentation de Norden fut convaincante et séduisante. Il nous déclara que le fait que l'ennemi disposât de deux fois plus d'astronefs que nous, n'avait pas la moindre importance à condition que l'efficacité des nôtres puisse être doublée ou même triplée ; que depuis des décades le facteur limitatif dans la conduite d'une guerre n'était plus mécanique mais biologique, car il était devenu de plus en plus difficile pour tout cerveau isolé ou groupe de cerveaux de venir à bout des complexités des batailles dans l'espace à trois dimensions. Les mathématiciens de Norden avaient analysé certaines des batailles classiques du passé et avaient démontré que même lorsque nous avions remporté des victoires, nous n'avions jamais utilisé nos unités de combat même à moitié de leur efficacité théorique.

L'Analyseur de Combat devait modifier tout ceci, en remplaçant l'Etat-Major des opérations par des machines à calculer électroniques. En théorie cette idée n'était pas nouvelle, mais jusqu'à présent elle n'avait été qu'un rêve d'utopistes. Nombreux furent ceux d'entre nous qui eurent des difficultés à croire que ce n'était plus une fantasmagorie ; cependant, après avoir assisté à plusieurs batailles fictives nous dûmes nous rendre à l'évidence.

Il fut décidé d'installer l'Analyseur sur quatre de nos unités les plus

lourdes, de sorte que chacune de nos flottes principales en ait un. Ce fut à ce stade que les ennuis commencèrent, mais nous ne nous en rendîmes compte que plus tard.

L'Analyseur était constitué par un millier de tubes électroniques et une équipe de cinq cents hommes était nécessaire pour en assurer le fonctionnement et l'entretien. Il était absolument impossible de loger tout ce personnel supplémentaire à bord d'un astronef de ligne, de sorte que nous fûmes obligés de faire accompagner les quatre unités équipées de l'Analyseur par un astronef transformé pour le transport des techniciens n'étant pas de service. La transformation de ces engins auxiliaires fut également une affaire bien lente et ennuyeuse, mais au prix d'efforts gigantesques elle fut menée à bien en six mois.

Puis, à notre grande consternation, nous eûmes à faire face à un nouveau contretemps. Presque cinq mille hommes hautement spécialisés avaient été sélectionnés pour assurer le service des Analyseurs et suivaient des cours extrêmement poussés dans les écoles techniques. Au bout de sept mois, 10 % d'entre eux furent victimes de dépressions nerveuses et 40 % seulement réussirent à passer avec succès l'examen de sortie.

Une fois de plus chacun se mit à blâmer tous les autres. Naturellement, Norden déclara que le Service de Recherches ne pouvait être tenu pour responsable de cet état de choses et encourut ainsi l'inimitié des Services du Personnel et de l'Instruction Technique. Finalement nous décidâmes que la seule chose qui nous restait à faire était de n'utiliser que deux Analyseurs au lieu des quatre prévus à l'origine, et de mettre les deux autres en service au fur et à mesure que d'autres techniciens auraient complété leur instruction. Il n'y avait plus beaucoup de temps à perdre, car l'ennemi lançait offensive sur offensive et son moral s'améliorait.

La première flotte pourvue d'un Analyseur reçut l'ordre de reconquérir le système d'Eriston. En route, par un hasard de la guerre, l'astronef auxiliaire chargé de techniciens fut touché par une mine dérivante. Un bâtiment de guerre aurait survécu à cette catastrophe, mais notre appareil avec ses passagers irremplaçables à son bord fut complètement détruit. Aussi l'expédition contre Eriston dut être abandonnée.

La seconde expédition débuta avec plus de succès. Il n'y avait pas le moindre doute que l'Analyseur confirmât toutes les prévisions de ses inventeurs et le premier engagement se solda par une lourde perte pour l'ennemi. Il battit en retraite, nous laissant maîtres de Saphran, Leucon et Hexanerax. Mais ses Services de Renseignements avaient dû être frappés par la modification de notre tactique et la présence inexplicable d'un astronef auxiliaire au centre de notre flotte de combat. Ils avaient également dû remarquer que notre première flotte avait été accompagnée d'un bâtiment de ce genre et qu'elle s'était retirée dès que celui-ci fut détruit.

Au cours de la bataille suivante, l'ennemi profita de son avantage

numérique pour lancer une attaque écrasante vers l'astronef porteur de l'Analyseur et son satellite non armé. Il fit cette attaque sans se soucier de ses pertes — les deux bâtiments étaient naturellement très fortement protégés — et réussit à les détruire. Le résultat fut désastreux, car une reprise effective des anciennes méthodes de combat s'avéra impossible. Nous décrochâmes sous un feu nourri de l'ennemi et perdîmes tous nos gains ainsi que les systèmes de Lorymie, Ismarnus, Beronis, Alphanidon et Sideneus.

A ce stade, le Grand Amiral Taxaris exprima sa désapprobation envers Norden en se suicidant et c'est moi qui fus nommé commandant suprême.

A ce moment la situation était grave et irritante. Avec un conservatisme obstiné et un manque total d'imagination, l'ennemi continuait à progresser avec ses engins d'un modèle périmé. Nous en étions malades de nous rendre compte que si nous avions tout simplement continué à construire des unités pour notre flotte, sans chercher d'armes nouvelles, nous nous serions trouvés dans une situation bien plus avantageuse. Il y eut bon nombre de conférences acrimonieuses au cours desquelles Norden défendait les savants, alors que tous les autres les tenaient pour seuls responsables de ce qui était arrivé. Le hic était que Norden avait apporté la preuve de chacune de ses assertions, il possédait une excuse parfaite pour tous les désastres survenus. D'autre part, nous ne pouvions plus revenir en arrière, les recherches en vue de trouver une arme irrésistible devaient se poursuivre. Au début, cela avait été un luxe qui aurait réduit la durée de la guerre, à présent, c'était une nécessité si nous voulions en sortir victorieux.

Nous étions sur la défensive, Norden également. Plus que jamais il était décidé à rétablir son prestige et celui du Service des Recherches. Mais nous avions déjà été échaudés deux fois et n'allions pas commettre encore la même erreur. Sans nul doute, les quelque vingt mille savants de Norden inventeraient de nombreuses autres armes nouvelles : cela ne nous impressionnerait plus.

Et cependant nous nous trompions. La dernière arme fut quelque chose de tellement fantastique que, même à présent, il me semble difficile de croire qu'elle ait jamais existée. Son nom innocent, neutre : le Champ Exponentiel, ne donnait pas la moindre indication quant à ses possibilités réelles. Cette découverte avait été faite par quelques-uns des savants de Norden au cours de recherches purement théoriques sur les propriétés de l'espace. A la grande surprise de tout le monde, ils trouvèrent que les résultats de leurs travaux pouvaient être appliqués physiquement.

Il semble très difficile d'expliquer la manière d'opérer de ce Champ à un profane. Selon la description technique, « il crée une condition exponentielle de l'espace pouvant rendre infinie, dans le pseudo-espace, une distance finie de l'espace euclidien normal ». Norden établit un parallèle que certains d'entre nous trouvèrent utile. Il expliqua que c'était exac-

tement comme si quelqu'un prenait un disque en caoutchouc plat, et puis en étirerait le centre à l'infini. La circonférence du disque resterait inchangée, mais son diamètre deviendrait « infini ». Le générateur du Champ Expotentiel produisait un effet similaire sur l'espace l'entourant.

A titre d'exemple, supposons qu'un astronef porteur du générateur du Champ Expotentiel se vît entouré d'un cercle de machines hostiles. S'il mettait son générateur en marche, *chacun* des astronefs ennemis aurait l'impression — ainsi que tous les astronefs au bord du cercle — qu'il s'était brusquement retiré dans le néant. Seulement la circonférence du cercle serait restée exactement la même, seul le trajet vers le centre serait devenu d'une durée infinie, car au fur et à mesure que l'on avancerait, les distances sembleraient devenir de plus en plus grandes, en fonction de la modification de « l'échelle » de l'espace.

C'étaient des conditions de cauchemar, mais bien utiles. Rien ne pouvait atteindre un astronef porteur du Champ. Il pourrait se voir investi par une flotte ennemie et néanmoins rester aussi inaccessible que s'il se trouvait à l'autre bout de l'univers. Par contre, il ne pouvait naturellement pas combattre ses assaillants sans couper son Champ Expotentiel. Mais, même alors, il se trouvait toujours dans une situation encore extrêmement avantageuse, non seulement pour la défensive, mais également pour l'offensive. Car un astronef pourvu du Champ pouvait s'approcher de n'importe quelle flotte ennemie sans être découvert et apparaître soudainement au beau milieu de celle-ci.

Cette fois-ci, l'arme nouvelle semblait ne présenter aucun défaut. Inutile de dire que nous avions cherché la petite bête avant de nous engager à nouveau. Fort heureusement, l'appareillage était d'une extrême simplicité et n'exigeait pas un personnel nombreux. Après bien des discussions, nous décidâmes d'en commencer la fabrication d'urgence, car nous nous rendions compte que le temps pressait et que la guerre tournait à notre désavantage. Nous avions déjà reperdu toutes nos conquêtes initiales et les forces ennemies avaient fait plusieurs incursions dans notre propre système solaire.

Nous réussîmes à contenir nos adversaires pendant le rééquipement de la flotte et la mise au point des nouvelles techniques de combat. Pour employer le Champ au cours des opérations, il était indispensable de déterminer la position d'une formation ennemie, de se diriger de façon à l'intercepter et de brancher le générateur du Champ pour une durée de temps calculée. Si les calculs étaient exacts, on devait, en coupant le Champ, se trouver au centre même de la formation ennemie et causer ainsi des dégâts considérables pendant la confusion créée par cette brusque apparition. Si cela devenait nécessaire, on pouvait opérer une retraite de la même façon.

Les premiers essais furent très concluants et l'appareillage semblait être tout à fait au point et sûr. De nombreux simulacres d'attaques furent faits et les équipages de nos aéronefs se familiarisèrent avec cette nouvelle technique. J'ai pris part à un de ces vols d'essai et je me sou-

viens parfaitement de mes impressions à l'instant où le Champ fut branché. Les engins nous entourant parurent se rapetisser, comme s'ils se trouvaient sur la surface d'une bulle qui se gonflait et l'instant d'après, ils disparurent complètement. La même chose se produisit pour les étoiles, cependant la galaxie resta encore visible telle une faible bande de lumière autour de notre navire. Le rayon virtuel de notre pseudo-espace n'était pas réellement infini, mais de quelques centaines de milliers d'années-lumière, aussi la distance jusqu'aux étoiles les plus éloignées de notre système ne s'était pas grandement accrue — mais évidemment les plus rapprochées n'étaient plus visibles.

Toutefois les manœuvres durent être annulées avant d'être complètement terminées à cause d'une multitude de difficultés mineures dans différentes parties de l'appareillage, notamment dans les circuits de communications. Elles étaient ennuyeuses mais pas graves, cependant il fut jugé préférable de revenir à la base pour effectuer les dernières mises au point.

A cette époque, l'ennemi lança ce qui, dans son idée, devait être une attaque décisive contre la planète forteresse Iton, aux limites de notre système solaire, et la flotte dut se lancer dans la bataille avant que tous les ajustements indispensables aient pu être faits.

L'ennemi dut se dire que nous avions réussi à maîtriser le secret de l'invisibilité — comme c'était le cas, du reste, dans un certain sens. Nos astronefs sortirent brusquement du néant et lui infligèrent des pertes terribles, pendant un certain temps du moins. Puis se produisit quelque chose de tout à fait déconcertant et inexplicable.

Je commandais l'astronef-amiral *Hircania* lorsque les ennuis commencèrent. Nous avions opéré en unités indépendantes, chacune contre un objectif assigné. Nos détecteurs décelèrent une formation ennemie à une distance moyenne et les officiers navigateurs mesurèrent celle-ci très soigneusement. Nous nous lançâmes en leur direction en branchant le générateur du Champ.

Le Champ Expotentiel fut débranché à l'instant où, d'après les calculs, nous aurions dû nous trouver au centre même du groupe ennemi. A notre grande consternation, nous émergeâmes dans l'espace normal à bien des centaines de kilomètres de l'ennemi et lorsque nous le trouvâmes, il nous avait déjà repérés. Nous battîmes rapidement en retraite et fîmes une nouvelle tentative. Cette fois-ci, nous débouchâmes tellement loin de nos adversaires qu'ils furent les premiers à nous découvrir.

Manifestement quelque chose était radicalement anormal. Nous passâmes outre au silence imposé des communications et essayâmes d'entrer en contact avec d'autres astronefs de la Flotte pour savoir s'ils avaient éprouvé les mêmes difficultés que nous. Une fois de plus ce fut un échec qui, cette fois-ci, ne semblait avoir aucune raison valable, car les appareils de communications paraissaient travailler d'une façon parfaite. Nous ne pûmes que supposer, bien que cette idée nous parut fantastique, que le reste de la Flotte avait été détruit.

Je n'ai pas la moindre envie de décrire les scènes qui se produisirent lorsque les unités éparpillées de la Flotte revinrent à leurs bases, après des luttes terribles. En réalité, nos pertes avaient été négligeables, mais les équipages étaient complètement démoralisés. Presque chacun de nos bâtiments avait perdu le contact avec les autres unités de la flotte et la plupart avaient dû constater que leurs télémètres travaillaient avec une imprécision inexplicable. Il était évident que le Champ Expotential était la cause de ces erreurs, bien qu'elles ne fussent apparentes que lorsque le Champ était coupé.

L'explication de ce phénomène fut trouvée trop tard pour nous être encore d'une utilité quelconque et la déconfiture totale de Norden fut une piètre consolation pour la perte virtuelle de la guerre. Ainsi que je l'ai déjà dit, les générateurs du Champ Expotential créaient une distorsion radiale de l'espace ; au fur et à mesure que l'on approchait du centre du pseudo-espace artificiel, les distances paraissaient de plus en plus grandes. Lorsque le Champ était coupé, les conditions revenaient à la normale.

Mais pas complètement. Il n'était jamais possible de retrouver exactement l'état initial. Brancher et couper le Champ était équivalent à l'élongation et à la contraction de l'astronef porteur du générateur. En outre, il y avait également un effet d'hystérésis (1) pour ainsi dire, et l'état initial n'était jamais totalement reproductible à cause des milliers de variations électriques et mouvements de masses à bord de l'astronef pendant la durée de l'activité du Champ. Ces distorsions et asymétries étaient cumulatives mais ne se chiffraient que très rarement à plus d'une fraction de 1 %, cependant elles étaient amplement suffisantes pour apporter une certaine perturbation qui déréglaient complètement les télémètres de précision et les circuits accordés des appareils de communications. Aucun astronef isolé n'était capable de détecter l'altération subie, ce n'est qu'en comparant ses appareils avec ceux d'une autre unité ou en essayant d'entrer en communication avec elle que l'on pouvait se rendre exactement compte de ce qui s'était passé.

Il est impossible de décrire le chaos qui en résulta. Aucune pièce d'un astronef quelconque ne pouvait plus être adaptée à bord d'un autre bâtiment. Même les boulons et les écrous n'étaient plus interchangeables et la question des pièces de rechange devint absolument impossible à résoudre. Si nous avions eu le temps, nous aurions certainement pu surmonter ces difficultés à la longue, mais les astronefs ennemis nous attaquèrent déjà par milliers avec des armes qui paraissaient être des siècles en retard sur celles que nous avions inventées. Notre flotte magnifique, estropiée par notre propre science, continua vaillamment la lutte du mieux qu'elle pût jusqu'à ce qu'elle fut écrasée et fut obligée de capituler. Les astronefs équipés du Champ étaient restés invulnérables, mais en tant qu'unités de combat, ils étaient pour ainsi dire impuissants. Chaque fois qu'ils branchaient leurs générateurs de Champ Expotential pour

(1) Etat d'un échantillon de fer qui a déjà subi l'aimantation et que l'on soumet à une nouvelle action magnétisante.

échapper à une attaque ennemie, la distorsion permanente de leur appareillage augmentait.

En un mois tout fut terminé.

*
**

Telle est l'histoire véridique de notre défaite que je donne sous toutes réserves et sans préjudice de ma défense devant la Cour. Comme je l'ai déjà dit, je fais cette déclaration pour réfuter les propos diffamatoires mettant en cause les hommes qui se sont battus sous mes ordres et pour exposer et démontrer les véritables motifs de nos malheurs.

Pour finir je réitère ma requête qui, comme la Cour pourra en juger maintenant, n'est pas faite à la légère et qui, je l'espère, me sera par conséquent accordée :

La Cour se rendra compte que les conditions dans lesquelles nous sommes logés et la surveillance constante de jour et de nuit, à laquelle nous sommes soumis, sont assez pénibles. Cependant, ce n'est pas ce dont je me plains. Je ne me plains pas non plus que par le fait du manque de place, on ait été obligé de nous loger à deux par cellule. Mais je ne saurais certainement pas être tenu pour responsable de mes actes futurs si l'on me force à continuer de partager ma cellule avec le Professeur Norden, ex-chef du Service de Recherches de nos forces armées.

La question soulevée par Arthur C. Clarke dans la nouvelle que vous venez de lire : l'excès de progrès technique en matière d'armement n'est-il pas dangereux et ne risque-t-il pas de devenir un point de vulnérabilité ? est de celles qui sont maintenant à l'ordre du jour dans les milieux militaires de tous les pays et particulièrement des Etats-Unis depuis la fin de la guerre de Corée. Les experts militaires américains ont constaté eux-mêmes qu'au cours de cette guerre, et en plusieurs occasions, la supériorité technique de leurs forces fut compensée par la mobilité et l'armement classique des Nord-Coréens.

De même le Maréchal Keitel et le Maréchal Jodl avant d'être exécutés à la suite du procès de Nuremberg, ont prétendu que l'Allemagne avait commis une erreur semblable et que si les V2 avaient été remplacés par des avions de chasse dans le plan de fabrication allemand, l'Allemagne aurait probablement gagné la guerre.

Certains critiques militaires américains accusent le père du V2, le professeur Wernher von Braun, d'être sur le point de faire commettre la même erreur aux U. S. A. Ils estiment qu'au lieu de se concentrer sur les planètes artificielles et les super-bombes, les Nations Atlantiques feraient mieux de pousser à fond l'armement classique. La nouvelle « Supériorité... écrasante » — et c'est là un titre de plus, à sa renommée — fut citée dans ces discussions et c'est là aussi la preuve que la « science-fiction » est plus qu'un simple amusement.

"Fiat voluntas mea"

par JEAN DE LA HIRE

On est souvent étonné par la fécondité des écrivains américains et anglo-saxons dont quelques-uns ont battu de véritables records, tel Edgar Wallace, par exemple. Jean de La Hire pourrait facilement s'aligner avec eux. Après avoir écrit, dans la période de sa première jeunesse, des romans d'amour, de psychologie, de mœurs, très influencés par le naturalisme de Zola et la lecture de Flaubert et de Maupassant, il entreprend un jour, en 1907, un grand roman d'aventures à base scientifique, une véritable anticipation (à l'époque) du roman d'anticipation. « La Roue Fulgurante », roman interplanétaire où l'auteur nous parle déjà des soucoupes volantes (qui n'étaient pas ainsi désignées à ce moment) est publié en feuilleton dans « Le Matin » et connaît un succès tel que ce journal lui demande un contrat d'exclusivité pour tous ses romans à raison d'un par an. Jean de La Hire a trouvé sa voie et se succéderont alors à un rythme extraordinaire toute une suite de romans du même genre dans lesquels on retrouve souvent le héros qu'il a créé : Saint-Clair le Nyctalope et parmi lesquels nous citerons au hasard : « L'homme qui veut vivre dans l'eau », « Au-delà des Ténèbres », « Le dompteur de forces », « Lucifer », « Le Sphinx du Maroc », « L'antre des cent démons », « La Croisière du Nyctalope », « Le Mystère de l'Everest » (écrit bien avant qu'on en ait atteint le sommet!) etc., tous, publiés ensuite en librairie, avec autant de succès.

Avec des incursions tout aussi heureuses dans les romans d'aventures pour la jeunesse (Les Trois Boy-Scouts, Le Roi des Scouts, le Corsaire sous-marin) et dans le domaine des romans de cape et d'épée, Jean de La Hire a fait preuve de dons d'imagination qui valent parfois ceux de Jules Verne et il reste un des grands romanciers populaires de la « science-fiction » bien avant que celle-ci fût ainsi baptisée. La nouvelle que nous publions aujourd'hui a été spécialement écrite pour « Fiction », par Jean de La Hire.



I

VOILÀ juste cinq ans, le 1^{er} juillet, un peu après 8 heures du matin, je me suis engagé au silence, au secret — solennellement et sincèrement engagé envers Max Clarence, l'homme qui a été mon seul véritable ami et dont j'ai été le seul ami affectueux et dévoué pendant notre enfance, notre adolescence, notre première jeunesse. Voilà cinq ans, il était âgé de 29 années ; et j'étais son cadet de deux mois. Aujourd'hui à la fin de cette période quinquennale, je suis délivré du secret, libéré de l'obligation du silence. Et je parle ! Je n'ai pas revu Max Clarence depuis cinq ans et je ne sais pas où il est... *Je ne sais pas où il est* et donc je ne sais pas avec certitude ce qu'il fait et j'ignore complètement ce qu'il va faire... Et c'est cela qui, pour moi et pour l'humanité, est terrible — car si je pouvais le rejoindre, lui parler, n'aurais-je pas sur lui l'influence que l'affection et le dévouement pourraient donner aux conseils d'un esprit pondéré?... pondéré comme je le suis, sans doute possible.

Je parle avec une exaltation de joie, précisément à cause de cette libération, de cette délivrance — mais sans que diminue d'un milligramme le poids meurtrier de mes appréhensions, de mes craintes, de mes peurs... de mes peurs atroces.

Phénomènes mentaux dont, en effet, je ne tarderai pas à mourir et dans lesquels les médecins ne voient que des formes, inconnues et incompréhensibles, il est vrai, de cette maladie qu'ils nomment : l'anémie pernicieuse.

Mais je suis arrivé au bout de la cinquième année sans mourir. Et je parle !... Oh ! certes, cela ne me guérira pas et le cancer moral qui me ronge fera bientôt de moi un cadavre. Mais du moins mourrai-je avec la haute satisfaction humaine et sociale d'avoir averti l'humanité, l'humanité toute entière, des catastrophes abominables, désespérantes et mortellement douloureuses auxquelles elle est exposée... exposée pour bientôt !

A moins qu'au contraire ce soit le Bonheur paradisiaque qui s'instaure sur la Terre — car Lucifer, lui-même, affirment certains théologiens, peut être un jour pénétré par la grâce divine !... Et pourquoi Max Clarence, en définitive, obéirait-il au Principe du Mal plutôt qu'au Principe du Bien?...

II

Ce fatidique 1^{er} juillet d'il y a cinq ans, il y avait bien six ou sept mois que j'étais tarabusté par une curiosité qui n'allait pas sans inquiétude, et qui chaque jour s'aggravait, sans que jamais — ou précisément parce que jamais je ne parvenais à m'expliquer la cause et le but des mille faits, à la vérité fort menus à les prendre séparément, qui étaient la cause unique, directe et permanente de mon inquiète curiosité, de plus

en plus profonde et, en même temps, violente. Tous ces faits concernaient Max Clarence ou émanaient de lui.

Et cela moralement m'obsédait, et physiquement me ravageait.

Si timidement... Car j'ai toujours été timide envers lui quoique affectueux sans limite : il me dominait tellement par l'intelligence, par la beauté du visage, par la vigueur du corps et, surtout, par l'irrésistible prestige de sa volonté ! — Si donc, timidement, je posais une question, Max Clarence haussait les épaules, me souriait d'un bon sourire amical, que d'ailleurs il n'a jamais eu que pour moi, et me répondait, parfois très gravement, parfois avec une insouciance amusée, en me tapant sur l'épaule ou en passant son bras sous le mien, par ces phrases, presque toujours les mêmes :

— « Patience, patience, mon cher petit Louis. Les jours passent et le jour approche où je te dirai tout. Et même je te démontrerai tout, car mes paroles seront précédées et suivies, sinon de toutes les explications techniques, du moins de démonstrations pratiques qui seront pour toi, je crois, non seulement passionnantes mais aussi très ahurissantes et, même, quelque peu effroyables. »

III

Or, ce jour qui devait venir, ce jour qui approchait quotidiennement, il vint, il vint enfin : ce fut le dimanche 1^{er} juillet d'il y a cinq ans !

IV

Je dois préciser ici que Max Clarence et moi, Louis Jaullivet, avions chacun une maîtresse, deux amies, modistes parisiennes, celle de Max fort belle, la mienne à peine jolie mais toute d'un charme très doux, avec qui, presque chaque dimanche, nous allions passer la journée à la campagne, hiver comme été, printemps comme automne, pourvu que la pluie ne parût pas, dès 8 heures du matin, installée jusqu'à la nuit. Dans ce dernier cas, Yolande et Liliane étant arrivées, comme d'habitude à 8 heures, chacune d'elles rejoignait son amant resté au lit. Puis, vers 12 h. 30, nous allions déjeuner au restaurant voisin et nous passions l'après-midi au cinéma, au théâtre, au cirque ou au music-hall, pour nous séparer, après une sorte de goûter dînatoire, à 8 heures du soir (ou 20 heures, pour parler comme Max). Chacun de nous quatre rentrait chez soi, Yolande et Liliane accompagnées d'abord jusqu'à leurs portes, puis nous deux rejoignant notre domicile.

Détail important, signe de notre affectueuse, solide et inaltérable amitié : Max Clarence et moi nous habitions le même appartement, au cinquième et dernier étage d'une bourgeoise maison de la rue des Ursulines, au Quartier Latin. Bien entendu, nous avions chacun notre cham-

bre. Mes parents sont relativement riches et me faisaient, me font encore, une pension confortable. Quant à Clarence, il dispose d'importants revenus produits par des propriétés rurales et deux exploitations de bois merrains qui lui ont été laissés par son père et sa mère, morts dans un accident d'auto, il y a trois ans.

Nous étions servis par une femme de ménage qui, tous les matins, venait à 7 h. 30, nous préparait le petit déjeuner, faisait les chambres, nettoyait la salle de bains, le studio, le vestibule, s'occupait de notre linge et de nos vêtements et s'en allait à 11 h. 30.

Max Clarence était inscrit à la Faculté des Sciences, où il étudiait sans s'occuper des diplômes, et moi, quand j'eus le doctorat en médecine, je me mis à vouloir être, de plus, licencié et docteur ès lettres, en vertu de quoi j'étais et suis encore fort assidu à la Sorbonne.

V

Donc, ce dimanche 1^{er} juillet d'il y a cinq ans, ce dimanche fut, comme tous les dimanches, précédé d'un samedi. Et ce samedi, alors que nous achevions de déjeuner dans un restaurant du boulevard Saint-Michel, où nous étions quelque peu des « habitués », Max me dit sans préambule admonitoire :

— « Louis, mon vieux, allons au bureau de poste voisin. Tu enverras un petit bleu à ta Yolande, en lui disant que demain nous ne sommes pas libres, toi et moi, pour des raisons de syndicalisme universitaire, et que par conséquent elles ne viennent pas ; moi, j'en ferai autant pour Liliane. »

Et avec un regard et un sourire à la fois affectueux et légèrement moqueur, il ajouta :

— « Je n'ai pas besoin de te recommander, n'est-ce pas ? d'envelopper ce congé dominical, d'ailleurs si rare, de toutes les tendresses lénitives, consolantes et même flatteuses que ton amour de grand sentimental t'inspirera. » Puis, d'un autre ton, grave et même un peu dur : « Et demain matin, à 8 heures précises, viens frapper à la porte de ma chambre. Jusque-là, j'ai à travailler au laboratoire, seul et sans parler ; je ne dînerai pas et je me coucherai probablement très tard. »

Il me faut encore préciser que notre appartement de la rue des Ursulines était de quatre pièces plus une salle de bains et la cuisine, et que la plus vaste de ces quatre pièces, celle entre sa chambre et le studio-bibliothèque, avait été transformée à grands frais, par Max Clarence, en un laboratoire de chimie et de physique, avec petit four électrique, système d'aération, cheminée spéciale de dégagement, portes, cloisons, plafond et parquet ignifugés, etc.

— « Je me coucherai probablement très tard, » répéta Max Clarence en fronçant les sourcils... Puis, sur un silence, et tout souriant, un peu moqueur : « Ne m'as-tu pas dit, hier ou avant-hier, que cet après-midi

tu voulais entendre, aux Sociétés Savantes, la conférence de l'illustre professeur Cosperons sur « La Philosophie en France au XVIII^e siècle » ? »

— « Oui, » affirmai-je.

— « Le professeur parlera de 15 heures à 16 ou 17 heures, n'est-ce pas ? »

Je ne pus m'empêcher de rire en répondant :

— « La conférence est, en effet, annoncée pour 15 heures... Quant à sa longueur... quant au temps qu'elle durera... »

Mais Clarence redevint très sérieux et même grave tandis que, me présentant une enveloppe blanche, du format « commercial » ordinaire, qu'il venait d'extraire d'une poche intérieure de son veston, il me disait :

— « Tiens, prends cette enveloppe. Elle est collée. Mets-la bien dans une de tes poches. Ne la perds pas. Et quand, la conférence finie, tu sortiras de la salle des Sociétés Savantes, tu ouvriras cette enveloppe, tu liras ce que j'ai écrit, ce matin même, sur le papier qu'elle contient... Mais qu'elles que soient tes pensées à la suite de la conférence du vénérable professeur Cosperons et de la lecture de mon « papier », ne frappe pas aujourd'hui à la porte du laboratoire ni de ma chambre... Demain, 8 heures, pas avant !... Tu me le promets ? »

Assez étonné, je répondis néanmoins :

— « Mais oui, mon vieux, je te le promets. »

— « Très bien ! Allons au bureau de poste. Nous y rédigerons, avec l'éloquence de l'amour et du regret, les petits bleus destinés à nos bien-aimées. »

VI

Et ce fut en cet après-midi du samedi 30 juin que se produisit la première manifestation publique, publique mais incomprise, du « Mystère Clarence ». Incompréhensible, elle fut au plus haut point ahurissante. Il ne faut pas beaucoup de phrases pour en rendre compte. Voici :

Toute l'Europe et toutes les Amériques connaissent, admirent et vénèrent le grand philosophe, le prestigieux conférencier qu'est le savant et grave professeur Cosperons. La salle des Sociétés Savantes, malgré les vacances, malgré la chaleur, était bondée de gens assis et de gens debout, auditrices et auditeurs d'avance extasiés, lorsque le professeur Cosperons parut sur l'estrade. Il calma d'un sourire et d'un geste le tonnerre des applaudissements, et, debout près de la table à la carafe d'eau et au verre classiques, il se mit à parler tout de suite, avec la merveilleuse aisance, la mémoire illimitée qui le dispensent d'apporter des livres, des notes sur des fiches... « Mesdames, messieurs, vous savez, tous, aussi bien de moi, que la philosophie, en France, au XVIII^e siècle... » Et pendant cinq ou six minutes, les phrases, fort élégantes d'ailleurs, ne furent que de facilités, de banalités...

Mais voilà que soudain, sans transition d'aucune sorte, le vénéré professeur Cosperons se mit à réciter, d'un ton badin ou faussement papelard ou polisson, avec des gestes, des sourires et des clins d'œil de vieille proxénète, les « poésies » les plus indécentes, les plus licencieuses, les plus scandaleuses dont il disait, avant d'en prononcer le titre : « Ceci est de Voltaire », ou « de Piron », ou « de Grécourt » ou « de Jean-Baptiste Rousseau. »

La stupeur du public ne tarda pas à être brusquement suivie d'une colère et d'une indignation à peu près générales : il y avait là des mères avec leurs « jeunes filles », des pères avec leurs « grands fils », tous plus ou moins grands et moyens bourgeois, professeurs, avocats d'esprit traditionnel.

— « Assez ! assez ! » criait-on de tous côtés. « Il est fou ! il est devenu fou !... »

Mais comme, parfait comédien et diseur de premier ordre, Cosperons continuait et aggravait l'inconvenance de son répertoire, quelqu'un hurla : « Sortons ! allons-nous-en ! ». Le service d'ordre fut bien fait. En moins de cinq minutes, la salle se vida. Je voulais rester pour voir... Une demi-douzaine d'autres auditeurs voulaient rester aussi... Le Directeur des Conférences des Sociétés Savantes prenait par le bras, doucement, le professeur Cosperons qui, soudain très pâle et le front ruisselant de sueur, avait les yeux hallucinés, comme sortant d'un cauchemar dont il se souvenait... Un agent de police nous pria poliment de sortir.

Et ce fut dehors, sur le trottoir de la rue Danton, que je réentendis la voix de Max Clarence me disant : « ...Tu ouvriras cette enveloppe, tu liras ce que j'ai écrit... »

* *
* *

Sur le papier plié en deux que contenait l'enveloppe, il n'y avait d'écrit, évidemment par Max, dont l'écriture très fine, serrée, rapide m'était si familière, il n'y avait d'écrit que ceci :

Le plus beau, c'est que jamais le Professeur Cosperons n'a appris par cœur et que, même, jamais il n'a lu un seul vers des petits poèmes indécents par lesquels il a remplacé sa grave et savante conférence sur la Philosophie en France au XVIII^e siècle !... C'est rigolo, n'est-ce pas?...

VII

Je ne dormis pas de la nuit. Il me faudrait cent pages si je devais faire le tableau, même sommaire, des hypothèses qui se succédèrent dans mon esprit enfiévré, de l'examen et de la discussion auxquels mon intelligence, bien lucide, soumit chacune de ces hypothèses. Je me disais : « A quoi bon penser?... A 8 heures du matin, Max, lui-même, m'expliquera, s'expliquera... Allons ! il faut dormir. » Mais je ne dormis pas et

je continuai de penser, jusqu'à ce qu'enfin, levé à 6 heures, j'eus la bonne idée d'aller marcher dehors ; place Saint-Michel, je me sentis grand faim : je n'avais pas dîné la veille. A la terrasse d'un bistro, je fis un copieux petit déjeuner. Je remontai le boulevard jusqu'à la rue Gay-Lussac, celle-ci jusqu'à la rue des Ursulines, et quand, à 8 heures exactement, je frappai à la porte de la chambre de Max Clarence, j'étais en parfaite possession de mon sang-froid et jouissais de mon ordinaire équilibre psychophysique.

— « Entre, Louis ! Entre donc ! »

La voix de mon ami était naturellement forte et dure. Presque toujours il mettait beaucoup de volonté à l'adoucir, à la feutrer. Mais cette fois, et quoique la porte fermée l'atténuaît, sans doute, elle me parut extraordinairement dure et forte. J'ouvris, j'entrai, je refermai. Au milieu de la chambre Max, en pyjama, donnait un dernier coup de brosse à ses cheveux roux, épais, longs, bouclés, rebelles. Il jeta la brosse sur le lit, prit la main que je lui tendais, la serra et, sans la lâcher, il dit :

— « Viens ! Au laboratoire... »

De fait, il m'entraîna.

Dans le « coin de repos » du vaste laboratoire, où la lumière du soleil de juillet était tamisée par des toiles écruées, épaisses, tendues devant les toits de toutes les maisons voisines, il y avait une basse table-cabaret, tabagie, bibliothèque, au milieu d'un quadrilatère formé par quatre profonds et larges fauteuils de cuir, munis chacun de deux coussins légers, mobiles ; le parfait confort.

— « Assieds-toi, » dit Max en lâchant ma main.

Et lui-même prit place, dans un fauteuil, en face de celui où je me laissai tomber.

Il n'y eut aucun préambule. Max se mit à bourrer une pipe. Moi, je tirai d'une de mes poches son enveloppe, d'où je sortis le papier, que j'étais devant lui, sur la table.

Et je dis, très calme :

— « Tu savais donc d'avance ? Comment ? »

Rude, mais basse de ton, sa voix répondit :

— « Je faisais plus que savoir... Je *voulais*... »

— « Je ne comprends pas. »

Il alluma sa pipe, tira deux bouffées, et, toujours du même ton, avec un visage et des yeux d'expression très grave, il prononça :

— « C'est pourtant bien simple !... J'ai voulu que Cosperons, après cinq ou six minutes accordées aux premières phrases banales d'une conférence quelconque, se mit à dire, en bon diseur et en parfait mime, un certain nombre de poèmes carrément indécents, qu'il n'avait jamais lus, lui, mais que moi je sais par cœur et que je me suis mis à réciter mentalement ici, lorsque ma montre, réglée sur l'horloge de l'Observatoire, a marqué 15 heures 6 minutes. »

J'étais, je l'avoue, un peu ahuri.

— « Mais comment?... dis-je, comment as-tu pu... »

J'hésitai. Il dit avec autorité, en me regardant droit dans les yeux :

— « Imposer ! »

Subjugué, je répétais :

— « Imposer... Evidemment !... Mais comment peux-tu?... »

— « Comment je peux?... Ah ! je vais te l'expliquer, du moins en partie et sommairement. Mais, au préalable, laisse-moi faire pour toi une autre démonstration... »

Silence. Bouffées de pipes. Et puis :

« Louis, tourne la tête à gauche... Tu vois là-bas, sur la plus basse étagère, une sorte de cage où il y a trois cobayes... Tu les vois?... Bon ! Tu constates qu'ils sont bien vivants. »

Je balbutiai :

— « Bien vivants?... Oui, en effet... Ils mangent... »

— « Oui. Mais lève-toi, Louis. Va tout près d'eux. Regarde-les bien... »

Comme une machine parfaitement réglée, j'obéis. J'allai jusque près de la cage et me tins debout, les mains pendantes, regardant les trois jolis petits animaux si allègrement vivants.

Silence encore. Et soudain, j'entendis :

— « Un !... Deux !... Trois !... »

Et un cobaye s'affaissa, raidi... Puis le deuxième... Puis le troisième. Je dus rester médusé pendant quelques secondes, quelques minutes peut-être. Mais, enfin, je me ressaisis, me tournai vers le « coin de repos », et l'excès même de ma surprise me rendit tout mon sang-froid : l'œil sardonique, Max Clarence, vautré dans le fauteuil, fumait tranquillement sa pipe et disait entre ses dents :

— « Ils sont morts, n'est-ce pas ? »

Certes, je n'avais pas besoin de vérifier : de cinq secondes en cinq secondes, les trois cobayes s'étaient affaissés sur place, raidés morts.

D'un pas rapide, je traversai le laboratoire. Je m'assis dans mon fauteuil, calai mes flancs avec les deux coussins moelleux, pris un cigare dans une boîte ouverte sur la table, le décapitai d'un coup de dents, l'allumai, fis en l'air quelques ronds de fumée et, avec beaucoup de calme (mais au prix de quel effort mental !), je dis froidement :

— « Eh bien ! Max, c'est le moment. Explique ! »

*
**

Après un silence qui pesa, Clarence prononça, tout à la fois sévère et amical et en me regardant de nouveau bien dans les yeux :

— « Tu m'as donné ta parole d'honneur de tout garder secret, tout, quoi que ce soit !... »

— « Je te l'ai donnée. Quoi que tu dises, quoi que tu fasses, je ne la retirerai pas, » répondis-je avec simplicité, mais fermement.

— « Je parlerai d'abord... le moins possible. Et j'agirai ensuite, ah ! terriblement, je te le jure !... »

Sur ce brusque éclat de voix, encore un silence. Ensuite, du ton le plus uni, mais avec un accent impressionnant de certitude, Max Clarence parla. Il dit :

« La volonté de l'homme, projetée hors de lui, se répand, se propage, s'étend ou se concentre en ondes et, selon le degré d'énergie de cette volonté même, ces ondes agissent plus ou moins puissamment, à plus ou moins de distance, sur l'esprit et, au besoin, sur le corps d'êtres humains, d'animaux, même de végétaux... » Il s'interrompt comme pour changer de ton, et ce fut, non plus avec l'accent de la certitude, mais avec celui du sarcasme qu'il reprit :

« Affirmer cela, maintenant, après les découvertes et les réalisations que la Science a faites depuis les travaux de Pierre Curie, c'est-à-dire depuis environ l'an 1900, c'est proférer, semble-t-il, une vérité banale, un truisme, n'est-ce pas?... »

J'avais l'esprit parfaitement lucide et je me sentais maître de mes réactions nerveuses. Je répondis sans hésiter :

— « Heu ! heu !... tu vas fort !... Dans ce sens Ondes-Volonté, je crois que la Science n'a encore risqué que des hypothèses, et encore en les appuyant sur des expériences bien connues de suggestion, d'auto-suggestion, d'hallucination individuelle ou collective, d'hypnotisme... En vérité, j'ose affirmer, moi, que dans ce domaine, la Science n'a pas fait un pas... Des théories, peut-être... Et encore !... Je n'ai pas lu tous les livres publiés dans le monde ayant pour sujet l'étude du phénomène humain appelé « la volonté ». »

Alors Clarence, presque brutalement :

— « Des théories, il n'y en a qu'une vraie, certifiée par l'expérience ; je l'énonce ainsi : L'Esprit humain émet des radiations, des ondes voyageuses et dirigeables... Entends-tu ? *di-ri-gea-bles* !... par lesquelles une volonté de puissance exceptionnelle peut inspirer et diriger l'esprit et le corps des êtres vivants, qu'ils soient du règne animal ou végétal... Car qu'est-ce qui prouve qu'un chêne, un peuplier, une rose, une laitue, une violette, n'ont pas un esprit animant les diverses matérialités de leur corps?... »

« Quant à l'expérience, serait-ce donc, mon vieux, que celles de Cosperons et des trois cobayes ne te suffisent pas ? »

Ah ! certes, oui, elles me suffisaient ! Et j'étais, je l'avoue, éperdu d'admiration pour Max Clarence. Ne contrôlant plus les expressions logiques, sincères, de mon visage, de mes regards, de ma voix, de mes attitudes, je lui dis, penché vers lui :

— « Oui, les expériences dont j'ai été hier et voilà quelques instants le seul témoin lucide, ces expériences me suffisent pour croire. Mais explique-toi, explique-toi davantage !... C'est tellement nouveau, tellement prodigieux !... »

— « Bah ! En général, n'exagérons rien ! » fit Max avec une sorte

de nonchalance. « C'est la Volonté appuyant la Pensée et la Parole ou l'Écriture, qui explique l'influence des Créateurs de Religions sur les foules crédules, des Philosophes sur leurs disciples, des Tribuns et des Dictateurs, non seulement sur les masses, mais aussi sur des élites... Mais, en particulier, il est évident que d'avoir, par une simple petite émission de ma volonté, fait réciter par Cosperons des vers qu'il n'avait jamais lus, et fait mourir ces trois cobayes d'un arrêt subit de la circulation du sang, c'est nouveau et c'est prodigieux, j'en conviens... Mais, cela ne me satisfait pas ! »

Je béais toujours d'admiration, et j'avais la vague impression qu'elle se saturait peu à peu de frayeur, d'épouvante... Pourquoi?... Car ce fut toujours avec sa sorte de nonchalance que Max continua :

— « Comprends-moi bien !... Quelle distance y a-t-il de ce laboratoire où j'étais assis hier entre 15 heures et 15 h. 40, à la Salle des Sociétés Savantes de la rue Danton ? « A vol d'oiseau », bien entendu, car la progression des ondes de la Volonté se fait en ligne droite vers le but assigné, quels que soient les obstacles intermédiaires. Un kilomètre?... 1 km. 500?... pas beaucoup plus. Mettons deux kilomètres, pour y aller largement. Eh bien ! pour le moment, je ne peux pas projeter efficacement ma volonté à une plus longue distance... ma volonté toute nue, exercée, nourrie, enrichie par un entraînement quotidien et par des nourritures et des philtres de ma composition chargés de vitamines et des radiations fructueusement assimilables par le système nerveux et cérébral d'où dépendent les fonctions de la Volonté. Ma volonté toute nue est déjà bien puissante... Mais... »

Il se tut, fronça les sourcils et, de sa voix forte, rude, maintenue volontairement dans le « registre de la basse » :

« Mais j'ai conçu un appareil condensateur, amplificateur, émetteur des ondes de la Volonté. Il comprend plusieurs pôles magnétiques qui s'appliquent en ventouses sur le crâne et la nuque pour le cerveau et le cervelet, sur les autres points du corps où sont le haut de la moelle épinière, le plexus sacré, les poumons, le cœur, les reins, le foie, les testicules... Avec cet appareil, je pourrai, *comprends-moi bien, toi qui me connais, je pourrai imposer ma volonté*, d'ici, ou de Menton ou de Lausanne, au Président des États-Unis et aux leaders du Congrès, au Dictateur ou aux Dictateurs de toutes les Russies, au maître de la Chine et, bien entendu, à tous les Gouvernants et Gouvernements de l'Europe, de l'Océanie, de l'Asie, de l'Arabie, de l'Afrique... du monde, du monde entier, quoi !... de la planète Terre !... Le Maître du Monde !... comme aucun Dieu ne l'a jamais été, je serai le Maître du Monde ! »

Une sorte de halètement, un silence, et puis, la voix forte, rude et basse, bizarrement menaçante :

— « Mon appareil n'est pas parfaitement au point... »

Un silence de nouveau.

— « Mais tout de même... eh bien ! tu vas le voir fonctionner... Je ne lui ai pas encore donné de nom... »

Et avec un éclat de rire imprévu, qui me parut démoniaque, Max Clarence, étirant les bras, cambrant le buste, se mit debout d'un coup de muscles.

*
**

Glissant avec souplesse entre son fauteuil et la table, il se dirigea d'un pas rapide, dans le laboratoire, vers une grande armoire à panneaux de bois plein, non vitrés pour la plupart, comme étaient ceux des autres armoires, étagères, placards qui occupaient en partie les cloisons et les murs du laboratoire. Ce meuble, il l'ouvrit avec une petite clef toujours suspendue à son cou par une chaînette d'or — bizarrerie qui m'avait fait souvent, d'ailleurs, sans qu'il réagît d'aucune manière — me moquer affectueusement de lui.

Il ouvrit ses deux vantaux, largement, en écartant les bras avec une sorte de lenteur et de solennité sacerdotales.

Et comme un prêtre saisissant l'ostensoir, se retournant et l'offrant à l'adoration des fidèles, avec les mêmes gestes et les mêmes expressions du visage officiant, Max Clarence saisit un objet, se retourna, me le montra...

Une minute.

Et les analogies religieuses ne furent plus.

Clarence mit l'objet sur sa tête, s'en coiffa comme d'un bonnet cubique, très souple, qui enserra le front jusqu'au bas des sourcils, les tempes, passa derrière les oreilles, fut étroitement plaqué sur tout le crâne à droite et à gauche aux tempes, en arrière des oreilles sur le bas de la nuque ; cette sorte de bonnet-casque, de couleur brune, était prolongé par des lanières de différentes longueurs, chacune se terminant par un petit instrument assez semblable aux « écouteurs » des stéthoscopes bi-auriculaires.

D'un geste aisé, Clarence ôta sa veste de pyjama, son pantalon : il fut entièrement nu — et une fois de plus (je l'avais vu ainsi cent fois à la mer, dans des criques et des calanques isolées) j'admirai les mouvements harmonieux et les belles formes et proportions de son corps sain, à la fois élégant et vigoureux.

Il prit encore dans l'armoire une bouteille revêtue de cuir et munie d'un bouchon compte-gouttes, de larges gouttes, évidemment.

De la main gauche, il referma l'un après l'autre les deux vantaux de l'armoire.

— « Allons nous asseoir, » dit-il rudement. « Inutile de rester debout. Et avant d'agir, j'ai à te parler encore un peu, oh, très peu !... »

VIII

Il parla de sa voix rude et basse où, cette fois, passèrent des accents de haine, d'une haine terrible, qu'accompagnaient des regards fulgu-

rants, insoutenables — non pas haine contre moi, certes!... mais je savais contre qui.

— « Louis, tu connais à peu près tout de ma vie privée, depuis mon enfance... Si je dis des paroles qui ne t'apprennent rien, excuse-moi : ce sera bref et ce ne sera pas tout... Non, pas tout, loin de là!... »

» Il existe toujours un M. Valentin Nort, gros industriel, qui fut milliardaire et qui n'est plus qu'à peine millionnaire, mais qui est encore membre de vingt Conseils d'Administration, ancien député, ancien ministre, actuellement sénateur, comme l'on dit, sénateur seulement!...

» Cette déchéance lente, cette diminution progressive de la fortune de M. Valentin Nort, de son influence, de sa puissance, de son importance dans les hauts cadres de la Nation française... eh bien, Louis, elle est mon œuvre, mon œuvre parfois tâtonnante, toujours patiente, opiniâtre acharnée. Par la projection, par l'influx, par l'imposition de ma Volonté, j'ai détourné de lui la volonté de services et de camaraderie et ses grands agents électoraux, de ses confrères ou Présidents-Ministres, l'estime de ses collègues de l'Assemblée Nationale, l'estime de ses grands clients industriels et commerciaux... Et je continue, tous les jours, depuis des années...

» En cette saison, comme tous les étés depuis vingt ans, M. Valentin Nort est dans sa villa de Deauville. Mais il se voit, il se sait ruiné à brève échéance, non réélu dans les Conseils d'administration, au Sénat... Et il en souffre, il en souffre atrocement, d'autant plus que, agissant sur son système neuro-cardiaque, je lui ai déjà donné deux crises, deux angoissantes crises d'angine de poitrine...

» Or, ce Valentin Nort a encore un sentiment, une fierté, une consolation : son fils, qui, âgé de 16 ans, est nanti de plusieurs diplômes et prépare Polytechnique pour y entrer d'emblée, naturellement, et avec le numéro 1 ou le numéro 2... Ce fils se prénomme Ludovic. Il a très bonne santé. Il est champion universitaire dans je ne sais plus quels sports... »

Là, Max Clarence respira et, d'une voix où maintenant la haine allait de plus en plus dominer :

« Tu le sais, Louis, ce Valentin Nort est mon beau-père. Ma mère, hélas!... — mais elle était si jeune! si avide de vivre! et j'étais son seul enfant. — Ma mère devint Mme Nort après quatre ans de veuvage. Moi, j'étais alors dans ma douzième année. Tout de suite, naturellement, je ne compris pas, mais j'observais — et je ne mis pas longtemps à comprendre. Ma mère — ma mère pour qui j'avais, avec tout l'amour possible, une véritable adoration — ma mère ne fut heureuse que pendant ses fiançailles, le jour de son mariage et jusqu'aux premières minutes de sa « nuit de noces ». Après... ah! mon Dieu, après!... »

Et ce fut un long gémississement qui sortit de la bouche, du cœur, du corps entier de Max Clarence. Mais il se ressaisit et, d'une élocution plus sèche, plus rapide :

« Après, ce fut pour elle le martyre... Moi, on me mit au collège, loin! Mais j'y recevais les visites fréquentes d'une tante très chérie, la

sœur de ma mère, tante chez qui je passais mes vacances et où ma mère avait la permission de venir séjourner entre sa sœur et moi, pendant une semaine, une seule !...

Valentin Nort a tué ma mère à petit feu... Le martyre de la malheureuse a duré trois ans. A la fin de la première année elle avait mis au monde un héritier Nort : Ludovic. A la fin de la troisième année, après m'avoir écrit une lettre où elle m'expliquait des choses, me confiait à sa sœur et me demandait pardon... elle s'est tuée... A cause de son second mari, ma mère s'est tuée d'horreur, de honte et de désespoir : elle a avalé 60 comprimés à 10 de Gardénal, et 40 cc. de digitaline avec trois verres d'un très vieux cognac... »

Un arrêt haletant. Et Max Clarence, me regardant bien dans les yeux, prononça froidement, avec lenteur :

« Alors, devant toi, je vais faire de cet appareil l'essai qui, de tous ceux que j'ai faits déjà très efficacement, sera celui à la plus grande distance atteinte jusqu'à ce jour... »

Et rudement :

« Ne dis rien ! ne proteste pas ! Tais-toi ! et souviens-toi que tu m'as donné, Louis, ta parole d'honneur du secret !... »

Je me rencoignai dans mon fauteuil et serrai les dents.

Avec une simplicité nonchalante, bien inattendue par moi au cours de ces minutes, Max reprit :

— « Je ne veux pas tuer Valentin Nort : tuer n'est ni une punition ni une vengeance, puisque les morts ne souffrent plus. Je veux que Valentin Nort vive longtemps et souffre, ruiné, banni de la « Société », malade, miséreux... et voyant toujours son fils, son orgueil, son espoir, son seul amour... voyant son fils... »

Il eut un étrange sourire et, haussant les épaules :

« Bah !... pourquoi te dire les choses d'avance?... Je sais que tu te plais à la lecture des romans-feuilletons... » « *La suite à demain* ». Eh bien ! demain après-midi, tu achèteras n'importe quel journal dit « du soir », et cette feuille d'informations t'apprendra comment désormais, Valentin Nort verra son fils... Abel et Caïn... Oui, suppose, mon vieux, que je suis Caïn, mais un Caïn scientifique et raffiné... »

Encore une fois il changea de ton, et très grave :

« Ce dimanche 1^{er} juillet, entre environ 9 heures et 11 heures du matin — il est à cette minute 8 h. 58 — les Nort père et fils vont prendre un bain sur la plage de Deauville... Deauville est à 200 kilomètres de Paris. Tu vois que mon appareil projette déjà ma volonté à une distance respectable... Au fait, mon appareil... une idée me vient. Si je l'appelais : « *Fiat voluntas mea*... » Hein ? Qu'en dis-tu ? C'est un peu long. Mais comme il n'y a que toi et moi qui connaissions son existence, comme nous savons par cœur le *Pater Noster* et qu'au surplus nous sommes latinistes, nous changeons, je change un mot. Au lieu de parler à Dieu et de lui dire, en bon chrétien : *Fiat voluntas tua*, je me parle à moi-même qui ai, certes, le droit de me considérer comme

un Homme-Dieu et je dis « *Fiat voluntas mea...* » Que ma volonté soit faite !

» Sur ce, mon vieux Louis, je cesse de parler et, sans vaines palabres explicatives, je passe à l'action. »

IX

Max Clarence avait mis sur la table-tabagie le flacon carré, à bouchon compte-larges-gouttes qu'il avait apporté de l'armoire.

Carrément assis dans son fauteuil et le buste bien droit, beaucoup de gouttes du liquide verdâtre et très fluide contenu dans le flacon, il les fit tomber sur le bonnet qui enserrait son crâne, son front, sa nuque. Je remarquai très bien que la matière (tissu ou cuir ou autre chose) dont était fait le bonnet, absorbait immédiatement le liquide tombé. Je conjecturai, sans risque d'erreur, me semble-t-il, que ce liquide se répandait sur le crâne, le front, la nuque et y était aussi absorbé par la peau d'une manière très étalée, bien égale partout...

La moitié du flacon y passa.

Puis, chacun des « écouteurs de stéthoscope » fixés au bout des souples lanières — sans doute « conductrices » — Max en imbiba de liquide la face, face étrange ressemblant tout à fait, en plus gros, à l'une des ventouses de la pieuvre... Et l'une après l'autre, avec le plus grand soin Max appliqua ces ventouses sur son torse nu, là où se situent, plus ou moins profondément sous notre carapace dermique, le haut de la moelle épinière, le plexus sacré, les poumons, le cœur, les reins, le foie, les testicules...

Ayant terminé, Max dit d'un ton neutre :

— « Pour le cerveau, la nuque et le cercelet, c'est le bonnet qui, en toute sa surface intérieure, fait ventouse... » Et, plus vivement : « Mais comprends bien ! Pas ventouse aspirante, pas du tout !... Exactement le contraire : ventouse expirante, soufflante, pénétrante... qui agit, si j'ose dire, par endosmose. »

Enfin, d'une voix infiniment calme et sereine :

« Voilà. C'est fait. Attendons... Dix à quinze minutes... Oh ! moi, je suis certain que ça va réussir. Mais toi, tu n'auras cette certitude que demain en lisant les journaux. »

Et il se laissa aller, doucement, de tout le corps, dans la molle et confortable étreinte de son fauteuil.

*
**

Lorsque Max, m'ayant très gentiment congédié deux minutes après avoir rangé dans l'armoire le flacon et le « *Fiat voluntas mea* », et m'ayant d'ailleurs formellement ordonné de ne pas frapper aux portes de sa chambre et de son laboratoire pendant quarante-huit heures —

est-il besoin de dire que, me retrouvant dans ma propre chambre, j'étais quelque peu ahuri?... Presque tout de suite d'ailleurs j'eus la migraine et un accablant besoin de dormir. J'avertis la servante qui était dans la salle de bains. Et contrevents fermés, rideaux tirés, croisées entr'ouvertes pour que l'air de la chambre se renouvelât, je me couchai.

Je tombai dans le sommeil comme si je bénéficiais d'une anesthésie totale par les procédés les plus modernes ; pas même le temps de dire « ouf » entre la conscience et l'inconscience : le néant subit et total.

Quand je m'éveillai et fis jaillir la lumière électrique, mon chronomètre de chevet — chronomètre spécial portant 24 divisions horaires et non pas seulement 12 et l'indication des jours et quantités de la semaine et du mois — m'apprit que j'en étais à la vingt-cinquième minute de la 23^e heure du dimanche 1^{er} juillet.

Je murmurai :

— « Pour les journaux, rien à faire avant demain plus ou moins après-midi. Ai-je faim?... Non. J'ai soif. »

Sur la table de chevet étaient une bouteille d'eau d'Evian et un verre. Je bus largement. J'éteignis, me recouchai... et je me rendormis aussitôt.

Mon second et décisif réveil se produisit le lundi, à 9 h. 10. Tout de suite je m'écriai :

— Bon Dieu, que j'ai faim !... »

Je pensai que quarante-huit heures n'étaient pas passées depuis hier dimanche... Midi, mettons midi... pour ne pas avoir l'air impatient...

— « Encore plus de vingt-quatre heures avant de voir Max... Soit !... Mais dans trois ou quatre heures au plus les kiosques auront les journaux. J'ai faim. Je me sens très bien. Avec toutes ses fantasmagories scientifiques et, en somme, criminelles, Max n'a tout de même pas réussi à me fiche le cafard et à me couper l'appétit. J'ai faim. Je vais faire, de bonne heure, un léger mais substantiel et succulent déjeuner, avec une bonne vieille bouteille de Pommery... »



J'allai dans un de ces grands bars « très chic » des Champs-Élysées où l'on sert n'importe quel repas de luxe à n'importe quelle heure. En attendant que ma table fut parée des hors-d'œuvre, je dégustai un cocktail et fumai une cigarette : les médecins disent que cela est très malaisant pour le foie, en particulier, et la santé en général. Moi, du moins jusqu'à présent, je m'en suis toujours bien trouvé : cela m'aiguise l'appétit et donne à mon esprit un agréable optimisme.

Je déjeunai donc à mon goût — c'est-à-dire lentement, fort bien, et en silence. Café, vieux Armagnac, cigare...

Je faisais durer l'égoïste plaisir. Avais-je peur ? Voulais-je retarder la lecture d'un journal?... Allons donc !...

— « Maître d'hôtel, veuillez envoyer le chasseur acheter pour moi *France-soir*. »

Cinq minutes plus tard, mon verre d'Armagnac étant encore à demi-plein et mon Henry Clay au bord du cendrier, je lus ceci, ceci exactement, que je copie dans le journal que, depuis lors, j'ai précieusement gardé :

« Deauville. Inexplicable Suicide. *M. Ludovic Nort, fils unique du grand industriel et ancien Ministre Valentin Nort, a mis fin à ses jours, hier matin, d'une manière aussi tragique-qu'inexplicable. Ayant été, au bord de l'eau, son peignoir, il a levé lentement sa main droite armée d'un browning 7-65 et s'est tiré une balle dans la tempe. Le projectile a traversé le cerveau. La mort de M. Ludovic Nort a été instantanée, constatée d'ailleurs aussitôt par plusieurs médecins estivants. On se perd en conjectures sur les motifs de ce suicide. Le père est en proie à un désespoir si profond et si morne, si muet aussi, qu'il fait craindre pour lui la chute dans la folie... Il rejoignait son fils au bord de l'eau quand le jeune homme s'est tué. Il a vu tous ses gestes. Il l'a vu tomber!...* »

J'étais atterré, mais, je l'avoue, pas le moins du monde surpris. Depuis dimanche matin, je m'attendais à n'importe quoi et à tout.

X

L'après-midi de ce lundi, ne voulant pas rentrer chez moi où je ne pourrais résister à la furieuse envie de frapper à coups de poing sur les portes de la chambre et du laboratoire de Clarence, je la passai toute entière à marcher, au hasard, dans les allées les moins fréquentées du bois de Boulogne. Je dînai dans une guinguette du bord de l'eau, près de Saint-Cloud.

Je pris l'autobus et le métro pour rentrer rue des Ursulines.

Et tout de suite, en bas, la concierge me happa :

— « Je vous attends depuis trois heures, monsieur Jaullivet. Vous ne saviez donc pas? »

— « Quoi donc? »

— « Monsieur Clarence est parti ! »

— « Hein, quoi? »

— « Parti, déménagé, sans m'avoir donné congé, sans me laisser d'adresse, le prochain trimestre de loyer payé... Ah ! il devait préparer ça de longtemps. Et c'était bien préparé, bien réglé!... A midi, deux grands camions sont venus et vingt déménageurs. Il n'a pas fallu une heure pour décrocher, emballer, descendre et embarquer tout ce que contenaient la chambre et le laboratoire de M. Clarence. Oh ! toutes les autres pièces sont intactes : votre chambre, le studio, la salle de bains... Intacts. Rien touché!... Mais les deux pièces particulières à

votre ami, vides comme mon coffre en banque, si j'y en avais un... Je n'aurai qu'à balayer, laver les vitres, frotter ici et là, et il n'y restera pas même un grain de poussière... »

Pendant que la concierge, furieuse et jubilante tout à la fois, disait tout ce qu'elle savait, j'avais repris mon sang-froid. Je connaissais Max, mon ami. Je dis simplement :

— « Il n'a rien laissé pour moi ? »

— « Ah oui ! j'oubliais ! » s'exclama la concierge. « Excusez-moi. Un démenagement comme celui-là, vous comprenez, j'en ai les sangs tournés. »

Elle tournoya un peu dans sa loge et finit par s'arrêter devant une commode à dessus de marbre. Contre une statuette de Jeanne d'Arc en plâtre argenté, une enveloppe était dressée. J'y lus, à distance, mon nom. La concierge la saisit et me la remit d'un geste qui voulait être solennel. Je ne pensai ni à me cacher d'elle ni à ne pas la décevoir. D'un coup de pouce et d'index réunis sur un des bords, j'éventrai l'enveloppe. J'en tirai un papier plié en deux. Je lus des yeux, de l'esprit, du cœur, de tout mon être, avec une avidité qui me faisait mal :

« Mon bien cher Louis,

» Ainsi qu'il est normal et logique, je pars. Où je vais, tu le sauras peut-être un jour. Ce que je ferai, tu le verras à la Sagesse ou à la Folie de l'espèce humaine, si tu vis, comme je le souhaite ardemment et comme il est naturel, au moins une dizaine d'années encore. Mais n'oublie pas : pendant cinq ans, tu es totalement ignorant et d'ailleurs muet quant à ton ami Max Clarence et à tout ce qu'il t'a dit et montré depuis trois jours.

» Peut-être un jour pourrai-je te prouver, et bien te prouver, combien je t'aime et à quel point tu es, avec ma mère et sa mémoire, le seul être humain que j'aie aimé, que j'aime et que j'aimerai jamais. Je t'en prie, sois bien lucide dans ta vie, et ne fais rien qui pourrait attrister mon estime et mon amitié.

» Et n'oublie pas les possibilités acquises déjà ou logiquement prévisibles de ma volonté, bien puissante par elle seule, tu l'as constaté, mais dont la puissance deviendra comme une délégation complète de la puissance divine lorsque mon « Fiat voluntas » aura une portée sans limite... sans limite ni dans la Dimension, ni dans l'Espace, ni dans le Temps.

» Je t'embrasse fraternellement.

» MAX CLARENCE. »

*
**

Qu'ajouter à cela?... Vous qui venez de lire, rappelez-vous certaines des paroles de Max Clarence. Celles-ci, par exemple :

— « Comprends-moi bien, toi qui me connais : je pourrai imposer ma volonté... à tous les Gouvernants et Gouvernements et meneurs de

Foules... du monde, du monde entier, de la planète Terre... Le Maître du Monde !... Comme aucun Dieu ne l'a jamais été, je serai le Maître du Monde ! »

Et rappelez-vous : sans pitié, il a fait que se suicidât le fils magnifique, le fils bien-aimé de Valentin Nort, fils qui était le second enfant de sa mère et dont il était, par conséquent, le demi-frère, et qui était lui, bien innocent des actes de son père !...

Sachez que Valentin Nort vit toujours, qu'il a raté plusieurs suicides, qu'il est malade, miséreux, misérable et qu'il se sent, avec désespoir, condamné à vivre jusqu'à l'extrême vieillesse.

Sachez que Max Clarence est un ambitieux insatiable et sans moralité aucune, capable, pour s'amuser d'un spectacle nouveau, de faire s'entremassacrer des millions d'êtres humains tout en se tenant, lui, confortablement et agréablement bien à l'abri... et puis de faire savoir, sans d'ailleurs se montrer, que le Monde a désormais un Maître de qu'il le pouvoir est sans limite.

Sachez enfin que sont passées les cinq années d'un silence promis par serment d'homme d'honneur...

Alors, ne vous demandez-vous pas si tout ce que nous voyons d'horrible qui se produit sur la Terre depuis cinq ans ne constitue pas la suite des essais, relativement anodins, du « *Fiat voluntas mea* », précédant l'action définitive de l'effrayant Demiurge?...



■ A travers la presse.

Il n'est pas trop tard pour signaler à nos lecteurs que l'hebdomadaire « Arts » a consacré une page entière d'un de ses numéros d'août dernier à la « science-fiction ». Dans un article de présentation signé J. P., l'auteur attirait l'attention sur le phénomène littéraire qu'est ce commencement d'engouement pour cette forme particulière de littérature, phénomène, disait-il, « qui s'ouvre d'une importance, tout intellectuelle que morale, considérable. » Trois autres articles, tous fort intéressants, figuraient dans cette même page. Le premier, de Michel Butor, étudiait quelques romans et auteurs américains de S.-F., en particulier A. E. Van Vogt et C. S. Lewis ; le second, de Michel Carrouges, passait en revue les ouvrages du genre les plus marquants traduits dans notre langue et n'omettait pas de citer le grand précurseur français Raymond Roussel, trop oublié. Enfin, Pierre Kast, dans le troisième article, nous annonçait — et c'est là une nouvelle qui réjouira les amateurs de S.-F. — qu'il travaille à la réalisation d'un film français sur Robida, d'après un scénario de France Roche et de lui-même. Nous formons des vœux pour que ce film sur l'œuvre d'un des plus étonnants dessinateurs français d'anticipation rencontre un vif succès auprès du grand public.

Mr. Kinkaid

voyage dans le passé...

(Mr. Kinkaid's pasts.)

par J. J. COUPLING

L'intelligence spéculative de J. J. Coupling s'exerce dans tous les domaines, depuis des recherches scientifiques extrêmement sérieuses en électronique jusqu'à l'exposé de théories fantastiques sur les voyages dans le temps. Dans ce domaine, Mr. Coupling a mis en valeur une conséquence indiscutable et d'une grande portée, du principe d'Heisenberg, et l'a fait ressortir dans la subtile et ironique nouvelle que nous vous présentons.

Nous avons demandé en cette occasion à M. Pierre Héliard, éminent physicien, grand ami de « Fiction » et amateur d'anticipation scientifique, de vous exposer succinctement ce principe d'Heisenberg dont la connaissance vous fera apprécier davantage encore le récit de J. J. Coupling :

« Une idée implicitement acceptée par tous est la possibilité de voyager dans le temps grâce à quelque machine exploratrice ou encore en utilisant les propriétés (mal définies) d'une quatrième dimension faite de la succession du passé, du présent et de l'avenir. Cela paraît d'autant plus clair qu'en fait, le renversement du sens de déroulement du temps ou son accélération volontaire sont des phénomènes intuitivement simples : tout le monde saisit très bien ce que l'on veut dire en parlant du « fleuve du temps » sur lequel descendent nos barques et on ne voit pas pourquoi elles ne pourraient pas aussi remonter le courant... Nous avons donc affaire là à un postulat classique.

» Cette simplicité limpide est trompeuse. On se doute qu'on ne l'obtient qu'aux dépens de quelque chose. Ici, c'est parce qu'on n'en veut pas voir toutes les conséquences. Par exemple, logiquement, ceci entraîne, on ne l'a pas assez souligné, une symétrie totale de l'avenir et du passé, par rapport au présent.

» Mais qu'est-ce que le présent ? Ce n'est après tout qu'un ensemble de faits et de choses en mouvement, disposé dans l'espace et dans le temps. Cela se décrit donc en termes de géométrie et d'algèbre, au moyen de coordonnées. Descartes pensait que d'une telle configuration donnée à un certain instant, le déterminisme des lois qui gouvernent le monde permettrait à un esprit assez vaste et assez délié de prévoir les configurations à venir — donc l'avenir — comme il pour-

rait revoir les successives configurations passées. Mais Descartes est mort une seconde fois, car nous avons changé tout cela. Nous, je veux dire les physiciens modernes, pensons avec Heisenberg qu'on ne peut pas atteindre une image nette de ces configurations, à cause des incertitudes inhérentes à toute mesure, incertitudes qui sont dans la nature des choses... Plus on est précis en quelque mesure, moins on peut l'être en effectuant simultanément une autre mesure liée à la première. Les précisions sont variables entre certaines limites et en quelque sorte inversement proportionnelles; d'où il résulte que l'image est floue et la configuration, en somme, élastique. Tel est le principe d'incertitude de Heisenberg. Nos physiciens donc ne peuvent plus croire à un monde rigoureusement déterminé, et seulement à un univers où une marge de liberté (définie par les ci-dessus relations d'incertitude) donne à toute chose figurée des probabilités d'existence différente. Grossièrement on ne percevra que le schéma, la configuration la plus privilégiée, mais les autres n'en existeront pas moins.

» On conçoit donc que l'avenir est multiple et multiforme, qui s'échafaude à partir d'un présent, mal connu en raison des incertitudes, et multiforme si on le regarde de près. Et, par raison de symétrie, comme nous l'avons vu plus haut, le passé nécessairement aura été multiple et multiforme. »

Tels sont l'idée centrale et le deuxième postulat de la subtile et charmante nouvelle de J. J. Coupling que l'on va lire, — cette petite introduction prétendant bien parvenir à jeter quelque trouble, chers lecteurs, en votre cartésienne sérénité, et induire en vos esprits, il va de soi, quelque incertitude...



Je suis certain que les archives de ma compagnie sont tenues d'une façon parfaite, selon la meilleure tradition d'usage dans les assurances. C'est une compagnie épatante et, le 14 avril, je serai son agent depuis quarante-trois ans. Cependant, j'ai toujours éprouvé le besoin d'une responsabilité un peu personnelle envers mes clients, aussi, afin de pouvoir suivre leurs intérêts de plus près, je possède chez moi un fichier tenu soigneusement à jour. Je le consulte au moins une fois par semaine, plus fréquemment lorsque je mûris de nouveaux projets. Alors je le parcours presque tous les soirs, soupesant les possibilités et essayant de voir mes clients autrement que sous l'aspect de « fiches », mais plutôt sous la forme de ce qu'ils sont réellement, c'est-à-dire des êtres humains.

Ce soir-là je constatai que je devrais finalement faire quelque chose au sujet de la fiche munie d'un onglet violet et d'un cavalier rouge et vert portant le chiffre 27. Toutes mes fiches sont munies d'un onglet

de couleur : le violet signifie une assurance limitée. Le cavalier représente un retard dans le paiement des primes. Les couleurs du cavalier et le chiffre m'indiquaient que dans deux semaines la police serait périmée. Je m'accorde toujours ce délai avant de joindre mes efforts personnels à ceux, routiniers, de ma compagnie, afin de servir les intérêts de mes clients.

La photographie du client ne figurait pas en regard de son nom, F. X. Nordstrom (je réussis de temps en temps à obtenir des instantanés de mes clients), mais je me souvenais très bien de l'homme en question. C'était un grand type, vigoureux, blond et barbu. Il avait souscrit une assurance de 20.000 dollars limitée à deux ans. La première prime annuelle avait été payée, mais pas la seconde et, par la suite, toutes les lettres adressées à ce client étaient revenues avec la mention « *Parti sans laisser d'adresse* ». Je me souvenais, en outre, que Mr. Nordstrom s'était montré extrêmement réticent au cours de notre seule et unique entrevue. Il n'avait parlé que pour répondre à des questions très directes et ceci uniquement lorsque c'était inévitable. Cependant, j'avais cru comprendre qu'il avait été obligé de s'assurer pour une certaine affaire qu'il avait l'intention d'entreprendre. Ceci s'était confirmé par le fait qu'il nous avait demandé de lui envoyer toute la correspondance aux bons soins de Mr. S. F. Kinkaid, 710, Starr Street, qui était le bénéficiaire de la police d'assurance. Cette adresse (pour autant que je m'en souvienne) fut ensuite changée pour celle de l'Hôtel Shephard, Le Caire, et un peu plus tard, par une lettre « par avion » (j'avais gardé l'enveloppe pour Samuel T. Henry, dont le fils, Jeremie S., collectionne les timbres et plus particulièrement ceux du Proche-Orient), il nous avait demandé de lui écrire « Poste restante, à Luxor. Ni la compagnie ni moi-même n'eûmes l'occasion de communiquer avec lui à cette dernière adresse avant l'échéance de la seconde prime annuelle et comme je l'ai déjà dit, les lettres ultérieures nous furent retournées avec la mention : « *Parti sans laisser d'adresse*. »

Etant donné que Starr Street n'est qu'à quelques miles de chez moi, je décidai d'aller voir Mr. Kinkaid le lendemain, après diner, pour voir s'il ne me serait pas possible de découvrir où se trouvait Mr. Nordstrom actuellement, et lui être de quelque service.

L'autobus de Green Gables me déposa au coin d'Askelon Avenue et de Brent Place. De là je n'eus qu'à revenir en arrière pour prendre Starr Street et après avoir longé trois pâtés de maisons vers le nord, je me trouvai devant le 710.

Je découvris une de ces maisons démodées de style simili-espagnol, en stuc déteint, avec un toit en tuiles. La façade de la maison se composait d'un patio à droite, et à gauche on voyait un grand vitrail multicolore. Pour autant que je pusse me rendre compte dans la nuit tombante, la maison paraissait bien tenue, la pelouse était encore humide, l'arroseuse venait d'être arrêtée. Après avoir franchi la grille du patio j'atteignis la porte d'entrée de la maison. Le bouton de

sonnette déclencha un carillon à deux tons qui amena à la porte Mr. Kinkaid en personne.

Lorsque j'eus remis ma carte à Mr. Kinkaid en lui expliquant que je nourrissais l'espoir qu'il lui serait possible de m'aider à retrouver la trace d'un de mes clients, il m'invita fort aimablement à passer au living-room. Je remarquai que cette pièce était meublée en cabinet de travail avec de grands classeurs métalliques le long des murs. Près du mur orienté vers le sud était placé le bureau de chêne de M. Kinkaid, sur lequel il n'y avait que l'appareil téléphonique, un calendrier et la photographie d'une fort belle jeune femme. Son fauteuil pivotant était détourné du bureau, de sorte qu'il me faisait face de l'autre côté d'une longue table en chêne, devant laquelle j'étais assis dans un fauteuil de bureau, également en chêne. Tout en lui parlant je remarquai les traits de son visage dont je me souviens encore parfaitement.

Mr. Kinkaid avait environ un mètre soixante-quinze à soixante-dix-huit et devait peser dans les soixante-quinze kilos. Il avait un visage rondlet, avec un nez retroussé et les yeux bleus. Ses cheveux, tirant sur le roux, très clairsemés (il pouvait avoir environ 45 ans) étaient soigneusement ramenés sur le haut de son crâne. Ses sourcils étaient fins, à peine perceptibles. Ce qui frappait le plus en lui c'était son cou très court, de sorte que sa tête paraissait être placée directement sur ses épaules. Etant donné que ces épaules avaient tendance à se voûter, il paraissait me regarder de bas en haut.

Contrairement à Mr. Nordstrom, Mr. Kinkaid était très aimable et d'un commerce fort agréable. Je découvris qu'en effet Mr. Nordstrom s'était assuré en raison de ses affaires. C'était Mr. Kinkaid qui lui avait prêté le montant de la première prime pour lui permettre de souscrire une police avant son départ en Egypte et l'assurance avait été une précaution contre toutes mésaventures que Mr. Nordstrom pourrait y rencontrer. Nos lettres adressées en Egypte ne furent jamais remises à Mr. Nordstrom parce qu'il était rentré depuis. Peut-être avait-il oublié de nous avertir de son retour ou bien sa lettre nous en avisant, avait-elle été égarée. En tout cas, depuis lors, Mr. Nordstrom avait malheureusement disparu.

Mr. Kinkaid fit tout ce qu'il put pour me venir en aide, ce qui provoqua une conversation qui dura jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Bien que je me souviens pratiquement de tout ce qui fut dit, presque mot à mot, cet entretien fut naturellement truffé de faux départs, de répétitions et de détails sans la moindre importance. Aussi je ne puis qu'espérer résumer ici sa teneur en une sorte de compte rendu cohérent.

Je puis affirmer que, pendant toute la durée de notre entretien, Mr. Kinkaid se montra un homme d'une culture très étendue et de connaissances très saines. Dans mes discussions avec mes clients j'ai amassé des connaissances superficielles dans une variété de domaines qu'ils aiment à discuter, mais en m'entretenant avec Mr. Kinkaid je m'aperçus continuellement que je perdais pied, de sorte que je ne

puis avoir la certitude absolue d'avoir bien compris ce qu'il a voulu m'exposer.

Dès ses premières paroles je me trouvai plongé dans un sujet dont je ne possède que des notions très vagues. L'aventure dans laquelle s'était engagé Mr. Nordstrom n'avait été rien moins qu'une expédition archéologique de petite envergure. Mr. Kinkaid qui, ainsi que je le constatai, s'intéressait énormément à l'Ancien Testament, était tout particulièrement féru du rôle des Juifs dans l'histoire d'Égypte. Il avait fait la connaissance de Mr. Nordstrom, qui était un explorateur professionnel et un amateur d'aventures, chez une amie commune. Je puis ajouter que cette amie était la belle jeune femme dont la photographie trônait sur le bureau de Mr. Kinkaid. Ce dernier eut l'idée de financer une modeste expédition en Égypte en vue de rechercher des traces possibles de Joseph et de son peuple par un examen, sur place, des différentes reliques archéologiques, des monuments et, au besoin, en procédant à des fouilles réelles. Je suppose, peut-être à tort, que ces dernières devaient être une affaire clandestine, car, au cours de ma très longue conversation avec Mr. Kinkaid, il n'y eut pas la moindre indication qu'une autorisation de procéder à des fouilles ait, à aucun moment, été demandée au gouvernement égyptien.

Mr. Nordstrom devait rester deux ans en Égypte, mais il revint après une absence d'un an seulement. Cependant, il ramenait deux reliques que fort probablement il avait sorties en fraude d'Égypte. L'une était une partie d'un crâne momifié et l'autre un fragment déchiré d'un rouleau de papyrus. Mr. Nordstrom les avait découvertes en fouillant une tombe saccagée et remplie de sable. Après avoir consulté un registre, Mr. Kinkaid sortit une boîte noire d'un des classeurs métalliques. Cette boîte noire était numérotée et, la posant sur la table, il en sortit les reliques en question pour me les montrer.

La mâchoire inférieure du crâne ainsi que quelques dents de la mâchoire supérieure manquaient. Une des dents restantes paraissait être plombée, ce qui était une pratique courante chez les anciens Égyptiens.

Je fus incapable de trouver le moindre sens aux hiéroglyphes recouvrant le bout de papyrus, mais Mr. Kinkaid, légèrement ému, me déclara que ceux-ci ne signifiaient rien moins que : « *Le Livre de Joseph et la relation de son service auprès de Putiphar.* »

Mes excellents parents avaient veillé à me donner une bonne éducation religieuse et vous pouvez vous imaginer à quel point je fus ému en pensant me trouver devant un manuscrit original de l'époque de Joseph, en songeant que ce reste de crâne était peut-être celui d'une personne l'ayant connu.

Cependant, Mr. Kinkaid me réservait des surprises plus grandes encore. Autant le retour précipité de Mr. Nordstrom, ne rapportant que ces quelques reliques fascinantes, lui paraissait regrettable, autant même ce maigre résultat le ravissait, aussi il résolut d'en obtenir d'autres. Ceci l'amena à un sujet encore plus éloigné de ma conception

que l'égyptologie. J'avouerai que je ne suis même pas certain d'avoir identifié le domaine auquel Mr. Kinkaid fit alors allusion, mais je crois bien qu'il doit s'agir de mathématiques supérieures ou de physique quantitative. Tout ce qui y touchait me semblait déconcertant et, en effet, presque miraculeux. Mais, de nos jours, qui donc pourrait être assez présomptueux pour nier les merveilles de la science, alors que la cybernétique nous offre des automates qui jouent à tous les jeux et qui ont la capacité de réfléchir bien au-delà des possibilités d'un cerveau humain, alors que l'astrophysique révèle la formation continue d'univers nouveaux et alors que même le Dr. Einstein avoue être déconcerté par les miracles de la mécanique des ondes.

Cependant, ce qu'avait réussi à accomplir Mr. Kinkaid dépassait presque toutes ces merveilles. Ce n'était rien d'autre que de retourner en personne dans le passé, à l'époque de Joseph et des Pharaons. Je ne réussis pas à saisir complètement tous les principes en jeu, mais je crus comprendre que l'élément essentiel était mathématique et spirituel, impliquant une orientation de l'esprit dans l'hyper-espace. J'appris que le fragment de papyrus jouait un rôle primordial dans tout ceci, car il était en quelque sorte la boussole qui permettait aux cerveaux de Mr. Nordstrom et de Mr. Kinkaid de se diriger vers l'époque de Joseph, exactement comme il était indispensable que Mr. Kinkaid n'oublie pas d'invoquer le prénom de Mr. Nordstrom pour guider le retour de celui-ci vers l'époque présente.

Ceci me fit penser à l'utilisation magique des prénoms dans les sociétés primitives, pratique qui m'avait été expliquée un jour par Peter J. Mertz, un de mes clients s'intéressant à l'anthropologie. Je m'émerveillai qu'à une époque précédant l'avènement de la science moderne le hasard avait apparemment fait deviner aux peuples primitifs les résultats d'une pénétration encore plus étonnante dans les mystères de la nature, exactement comme Démocrite avait déjà des notions sur l'atome.

Mr. Kinkaid me donna l'assurance que si l'action conjuguée de deux personnes n'avait pas été indispensable pour une telle excursion dans le passé, il n'aurait pas hésité à tenter l'aventure lui-même pour retourner à l'époque de Joseph, mais il hésitait à faire confiance à quelqu'un de moins compétent que lui-même pour guider son retour par l'utilisation adéquate de son prénom.

Le fait que Mr. Nordstrom était bien revenu de sa première incursion dans l'époque de Joseph — même si cette tentative n'avait pas été couronnée d'un succès complet — prouvait que Mr. Kinkaid possédait certainement la faculté de servir de guide.

Il me sembla que Mr. Kinkaid avait été troublé, presque autant que je l'avais été, par le caractère taciturne du vigoureux Mr. Nordstrom, car ne ne fut qu'au prix des plus grandes difficultés qu'il réussit à lui arracher les grandes lignes de son histoire.

Il est probable que seul Mr. Nordstrom aurait pu nous expliquer comment il s'y était pris, lors de son premier voyage dans le passé,

pour atteindre justement une certaine époque de la carrière de Joseph. Tandis que Mr. Kinkaid et lui-même se concentraient sur le papyrus, il y eut une sorte de dé clic et subitement Mr. Nordstrom se trouva en plein milieu d'un tintamarre invraisemblable. Il se vit dans un grand appartement oriental, richement meublé. Deux noirs énormes, imberbes, tenaient par les bras un beau jeune homme aux cheveux bouclés. Une jeune femme, un peu grassouillette, les vêtements en désordre, hurlait en pointant le doigt vers lui. Des femmes, en tenue extrêmement légère, se précipitaient de tous côtés, affolées, sauf une seule, qui soutenait sa maîtresse et passait une fiole sous ses narines.

Mr. Nordstrom, qui s'était retrouvé complètement nu dans un des coins de cet appartement, se cacha derrière une tenture et observa toute cette agitation, ainsi que les événements ultérieurs. Presque aussitôt un homme majestueux, entre deux âges, arriva en se pavanant sur cette scène de désordre. Il y eut un échange de paroles, inintelligible pour Mr. Nordstrom, et les noirs entraînèrent le beau jeune homme qui semblait protester, hors de la salle. L'homme pompeux partit. Les filles se groupèrent autour de la femme qui s'effondra sur sa couche, puis se releva d'un seul bond en hurlant et en renvoyant ses suivantes. Enfin, elle s'écroula de nouveau en poussant un grand soupir, en pleurant et en se tortillant en une agitation extrême.

Ce fut à ce point que Mr. Nordstrom entra en action. J'ignore de quelle façon il s'assura la collaboration de la femme. J'avais bien remarqué que c'était un homme ayant un air autoritaire, mais même alors il avait dû éprouver certaines difficultés à expliquer sa présence et sa nudité à une femme en pleine crise de nerfs, incapable de comprendre un traître mot de la langue qu'il lui parlait.

Quels que furent les moyens qu'il employa, il réussit à s'insinuer dans les bonnes grâces de cette femme qui se révéla être la femme même de Putiphar. Il s'assura de son bon vouloir jusqu'à un tel point qu'elle le vêtit et lui offrit le gîte dans ses appartements pendant plusieurs mois. Au cours de ce séjour elle entreprit à lui apprendre la langue égyptienne. Naturellement, c'était là une chose indispensable pour Mr. Nordstrom s'il désirait progresser dans sa mission.

Je suppose qu'il y eut un heurt lorsque Mr. Nordstrom rencontra Putiphar, car il arriva un moment où les deux géants noirs, au service de celui-ci, se précipitèrent sur lui et se saisirent de sa personne, de sorte qu'il estima plus sage de s'évader en revenant au présent grâce à l'aide de Mr. Kinkaid.

Lorsque M. Kinkaid avait réussi, au prix de terribles efforts à obtenir de M. Nordstrom ce compte rendu, il s'était senti pris entre la joie et la déception. Son plan avait été tellement près de réussir, cependant, Mr. Nordstrom n'avait vu Joseph (si le beau jeune homme avait réellement été Joseph) que pendant quelques instants, mais, en compensation, il avait appris l'égyptien — ou c'est, du moins — ce qu'ils croyaient tous les deux.

Car l'incursion suivante de Mr. Nordstrom dans l'époque de Joseph

révéla un phénomène qui, du point de vue de l'intérêt scientifique, me paraît peut-être le plus fascinant dans le récit de Mr. Kinkaid.

Mr. Kinkaid et Mr. Nordstrom étaient convenus ensemble qu'il serait préférable de retourner à la même époque, dans laquelle Mr. Nordstrom aurait le plus de chances d'améliorer ses relations avec Mr. Putiphar. Hélas ! tout avait changé. Cette fois-ci le jeune homme maintenu par les noirs était un type très commun et les deux noirs étaient légèrement boiteux. L'appartement était également différent, la femme de Putiphar était plus grande, pas aussi grassouillette et beaucoup moins belle. Et ce qui surprit le plus Mr. Nordstrom fut le fait que quoiqu'il ait passé les mois de son premier séjour dans le passé, à se perfectionner dans la connaissance de la langue égyptienne, il parvenait à peine à comprendre le sens de ce qui se disait autour de lui. Les voyelles n'étaient plus les mêmes et l'accentuation était différente. C'est surtout à cause de cette dernière particularité qu'il eut des difficultés à suivre la conversation.

Il me faut admettre que tout ceci me rendit perplexe et à ce moment j'interrompis la narration de Mr. Kinkaid pour lui demander quelques explications.

Si la moindre des choses avait encore eu le pouvoir de m'étonner à notre époque de miracles scientifiques, les explications de Mr. Kinkaid l'eussent certainement fait, mais j'avais appris qu'il existe des esprits plus profonds que le mien, aussi j'accepte ce qu'on m'affirme être vrai et j'essaye de le comprendre.

Suffit-il d'affirmer qu'il n'existe pas de passé unique ? Le principe d'incertitude de Heisenberg, dont les philosophes se servent pour nous affirmer que le monde n'est pas une machine prédestinée, menant vers un futur unique, sans la moindre place pour la libre volonté, contredit formellement l'idée d'un passé unique. Il n'existe pas actuellement de mesures des particules ultimes de la matière pouvant prédire exactement où celles-ci iront, de même que de telles mesures ne peuvent dire exactement d'où elles viennent. Des photographies, des tableaux, des manuscrits et des limites des civilisations se dessinent dans les contours grossiers du passé, mais la science est impuissante d'en donner une illustration précise. Aussi *existe-t-il un nombre infini de passés*, tous consistants avec les preuves que nous en possédons dans notre monde actuel, et n'importe lequel de ces différents passés peut aussi bien être le passé réel que n'importe quel autre passé. Mr. Nordstrom avait visité un passé possible lors de sa première incursion et un passé différent lors de la seconde.

Une fois que tout ceci m'eut été expliqué, toutes mes connaissances d'égyptologie que, dans le temps, j'avais acquises de F. O. Amerson, un de mes clients, conservateur du musée de notre ville, vinrent à la rescousse. J'observai que, naturellement, dans des passés différents, la langue pouvait varier, car les Egyptiens n'avaient de signes ni pour les voyelles ni pour les accents. D'un passé à l'autre, seules les consonnes devaient rester consistantes.

Mr. Kinkaid me félicita personnellement de cette remarque. A mon tour, je lui dis combien était regrettable le tour malheureux qu'avaient pris ses expériences car, évidemment, elles le mettaient dans l'impossibilité de jamais réussir à retrouver la vérité au sujet de Joseph et des Juifs d'Égypte. Si toutes les versions du passé, qui ne sont pas en contradiction avec le présent qui en est issu sont aussi authentiques les unes que les autres, il est évident que l'histoire ne pourra jamais devenir cette science précise que Mr. Kinkaid avait tenté par tous les moyens possibles de définir. En fait, il se pourrait même fort bien que des questions telles que celle de savoir si Moïse est un authentique personnage historique ou un héros populaire mythologique, n'aient plus le moindre sens.

Toutefois, je fis remarquer à Mr. Kinkaid que si l'on considérait les choses à un point de vue très large, cette nouvelle constatation de la science devait tendre à favoriser la tolérance et le respect pour les opinions d'autrui, qu'elles fussent religieuses ou séculières, en ce qui concerne les différents aspects de l'Histoire qui — sacrés ou profanes — ne pouvaient plus être considérés probants.

Aussi déçu qu'il ait pu être dans ses efforts pour découvrir des faits uniques au sujet de Joseph, Mr. Kinkaid fut néanmoins d'accord avec moi sur cet aspect réconfortant de sa découverte et notre conversation se poursuivit sur les aventures ultérieures de Mr. Nordstrom.

Il apparut que l'explorateur taciturne n'avait pas mieux réussi à établir des relations amicales avec Putiphar lors de sa seconde incursion dans le passé que lors de la première. Car, une fois de plus, il s'était vu obligé de revenir très précipitamment vers notre époque, n'ayant obtenu aucun supplément d'informations sur la vie de Joseph dans aucun des deux passés visités.

La troisième tentative, hélas ! eut encore moins de succès, car Mr. Nordstrom n'en revint plus !

Mr. Kinkaid se faisait beaucoup de reproches à ce sujet. Il était persuadé que, préoccupé comme il l'était à l'époque, il avait pu ne pas se concentrer assez souvent sur Mr. Nordstrom et le prénom de celui-ci.

— « Voyez-vous, » me dit-il. « A l'époque, j'étais tellement inquiet au sujet de Wanda. »

Il m'apprit que Wanda était la jeune femme de la photographie et il me sembla tellement abattu que ma délicatesse habituelle m'interdit de m'enquérir au sujet de cette jeune femme et des difficultés parmi lesquelles elle se débattait.

Avec toutes les justifications possibles, Mr. Kinkaid se reprochait amèrement de n'avoir pas maintenu dans son esprit Mr. Nordstrom et son prénom.

— « Peut-être, » dit-il, « avait-il besoin de revenir auprès de moi pour échapper à quelque danger terrible et qu'il ne trouva pas le moindre esprit ou signe pour le guider jusqu'ici. En fait, je crois posséder des preuves que les choses se sont passées ainsi. »

Et ce disant, Mr. Kinkaid avait l'air encore plus triste et je ne pus m'empêcher de l'encourager à me donner plus de détails.

— « Mr. Nordstrom, » poursuivit-il, « avait voyagé dans maints pays, y compris l'Éthiopie, avant que je ne fisse sa connaissance. Un jour il m'a raconté que, là-bas, un dentiste indigène lui avait plombé une de ses dents avec de l'étain. Déjà, à l'époque, j'établis une corrélation entre ces soins dentaires d'un genre primitif et les pratiques égyptiennes, » et pointant vers le crâne il ajouta : « Je crains que mon collaborateur ait finalement été victime de violences de la part de Putiphar et que ce soit son crâne à lui que nous voyions ici. »

Mr. Kinkaid suggéra ensuite que, bien que Mr. Nordstrom soit presque certainement mort, il serait très difficile d'établir son décès. En outre, étant donné que Mr. Nordstrom avait réussi à revenir sain et sauf de deux incursions dans le passé, lui, Mr. Kinkaid, n'avait plus aucune raison de continuer à payer les primes de l'assurance de Mr. Nordstrom. Nous nous mîmes d'accord qu'il serait en effet plus sage de laisser se périmer la police d'assurance.

Lorsque notre entretien atteignit ce point il était vraiment très tard et je pris congé de Mr. Kinkaid à deux heures vingt-six du matin, lui demandant s'il voulait bien me permettre de revenir un jour prochain pour une visite amicale. Celui-ci acquiesça avec plaisir.

Malheureusement je ne pus jamais le faire. Dans le courant de la semaine j'eus des nouvelles fraîches de Mr. Kinkaid par l'entremise de la *Daily Gazette*. Ses voisins, surpris de l'accumulation de bouteilles de lait et de journaux devant la porte de sa maison, avaient alerté la police et on découvrit que Mr. Kinkaid avait disparu. Il avait abandonné derrière lui toutes ses affaires personnelles et ses objets ménagers dans un ordre parfait. Et pourtant — chose étrange — les classeurs de son bureau furent retrouvés complètement vides et les seuls objets qu'il y avait dans son living-room, en dehors des meubles, étaient un crâne et un fragment de papyrus égyptien, un petit tas de vêtements sur le tapis et un mot disant simplement :

Je me nomme Samuel. Pensez à moi.

Naturellement les policiers y perdirent leur latin, quoique, pour moi, ce mot fut suffisamment explicite. En désespoir de cause et rongé par les remords, Mr. Kinkaid s'était décidé à s'aventurer dans les différents passés, à la recherche de Mr. Nordstrom et il comptait sur moi pour l'en faire revenir. Mes sentiments au sujet de l'état d'esprit de Mr. Kinkaid se trouvèrent confirmés lorsque la police découvrit que la « Wanda » de la photographie, sur le bureau de Mr. Kinkaid (Wanda Mainwaning, sténo-dactylo) était morte il y avait peu de temps d'une crise aiguë diagnostiquée comme crise de gastro-entérite. Mr. Kinkaid devait être très lié avec elle, car il avait très généreusement payé les frais du crématoire et de la mise en urne.

Quoiqu'il fut aisé de voir que les autorités étaient complètement dans le brouillard pour débrouiller cette situation (presque autant que les

journaux à sensation avec leurs insinuations pénibles qu'il s'agissait d'un « crime de la jalousie » et d'une disparition délibérée) une certaine prudence naturelle m'empêcha de lui venir en aide. Cette décision fut qu'il avait pris certaines dispositions fort sages concernant la distribution renforcée par le fait que moi-même je ne comprenais pas complètement certains aspects de la situation. J'avais toutes les raisons de croire que Mr. Kinkaid était très riche et cependant la police ne trouva pas la moindre trace d'argent ou de valeurs et les comptes en banque de Mr. Kinkaid avaient été soldés très récemment. Je ne puis que présumer de sa fortune, avant d'entreprendre le plongeon dangereux qu'il venait certainement de faire.

Il est inutile de dire que, très souvent, j'ai pensé à Mr. Kinkaid plutôt avec désespoir, en évoquant son nom, Samuel, pendant mes méditations. Parfois je prends la carte portant l'onglet violet et le cavalier rouge et vert avec le chiffre 27 du dossier « *Affaires liquidées* » où elle repose à présent et la tiens entre mes mains pendant que je concentre tous mes efforts à guider Mr. Kinkaid dans un retour vers le présent. Cependant, j'éprouve des difficultés inouïes à me concentrer, car mon esprit revient continuellement vers les aventures de Mr. Nordstrom dans la maison de Pupiphar et de là je me laisse aller à des spéculations sur la valeur pour le moins... surprenante des réalités possibles et valables des événements décrits dans l'Ancien Testament.

Pour avouer toute la vérité, j'étais sans espoir dès le début sur mes possibilités d'aider Mr. Kinkaid à revenir dans le présent, s'il essaye vraiment d'y revenir. Non seulement mon esprit n'est pas éduqué dans ce domaine nouveau mais je sens qu'il me manque la puissance de concentration indispensable pour réussir dans les sciences. Mr. Kinkaid avait manqué de sagesse en plaçant autant de confiance en moi. Tandis que je le plains beaucoup, il m'est impossible de me faire des reproches, car je sens que le défaut de la cuirasse a été le manque de jugement de Mr. Kinkaid, peut-être dû à son état d'âme qu'à ma propre incapacité.

Quoique cette même prudence naturelle qui m'avait empêché de me mettre en rapport avec la police à l'époque de ces événements, m'ait également empêché de les conter à qui que ce soit par la suite, j'ai estimé que ce serait la moindre des choses de laisser un rapport sur des événements aussi intéressants pour ceux qui auraient la patience de le lire plus tard quand ni moi ni ma Compagnie ne pourrions plus être mis en cause pour avoir été mêlés à des événements qui furent si mal interprétés par la presse de l'époque.



La machine à poésie

(The 'poetry machine.)

par H. NEARING Jr.

La vie rattrape la « science-fiction » à une allure effrayante. Quelques mois à peine après la publication en Amérique du récit de H. Nearing Jr, le professeur Albert Ducrocq annonçait la naissance d'un robot-poète : Calliope. Cet appareil est d'ailleurs décrit dans le dernier livre de M. Ducrocq : « l'Ere des Robots » (Julliard) dont nous avons rendu compte dans notre numéro 2. Cette nouvelle a été diversement accueillie. Le professeur Pierre Auger, par exemple, a émis des doutes sur la capacité d'une machine à composer de la poésie (voir le numéro de septembre 1953 de « Science et Société », édité par l'Unesco).

Le professeur H. Nearing a abordé ce problème avec humour et nous livre un aspect surprenant de la cybernétique. « La machine à poésie » est la première nouvelle d'une série déjà célèbre aux Etats-Unis. Nous espérons vous représenter ultérieurement MM. Ransom et Mac Tate, le Don Quichotte mathématicien et le Sancho Pança philosophe de la « science-fiction ».



« **N**UL n'ignore que le cerveau est une machine, » déclara le Professeur Cleanth Ransom de la Faculté des Mathématiques. « Un type du M. I. T. (1) a écrit un livre traitant de ce sujet. Lorsqu'il devient fou, il opère à la façon d'une machine à calculer électronique surmenée ; c'est du cerveau que je parle. »

Le Professeur de Philosophie MacTate fut sur le point de dire quelque chose, mais changea d'avis et examina en silence l'énorme batterie de tubes électroniques, presque terminée, encombrant la pièce.

— « Donc, si une machine peut devenir folle et faire des calculs différentiels, pourquoi une machine ne ferait-elle pas également des poèmes ? » poursuivit Ransom, les yeux brillants et en redressant son petit corps. « Et en faisant de la poésie bien meilleure, d'autant meilleure... » il pointa un doigt en direction de MacTate, « ... que les équations sont plus difficiles. Oui, je me comprends, je veux dire meilleure que celle dont est capable un cerveau. »

(1) M. I. T. : Initiales désignant le célèbre « Institut de Technologie de Massachusetts », école supérieure d'ingénieurs américains comparable à notre Ecole Polytechnique.

De nouveau MacTate jeta un regard timide sur la rangée de tubes électroniques.

— « Aussi, lorsqu'ils m'ont nommé à ce poste, j'ai élaboré un moyen de mettre au point une machine à poésie, » continuait Ransom en regardant les tubes maternellement. « Et voilà ! »

Pendant un instant MacTate fixa la machine d'un air incrédule, puis émit un léger sifflement.

— « Je sais, » dit Ransom, « tout le monde est persuadé que ce sera une machine à calculer. Mais il y en a tellement. Aux Universités de Harvard, de Pennsylvanie, partout, rien que des machines à calculer. Mais nous, nous avons une machine à poésie. »

— « Mais... » dit MacTate.

— « Et c'est là que vous entrez en scène, » poursuivit Ransom. « Vous serez conseiller technique. Je vais régler les tubes afin qu'elle déclame des vers rimés d'après le Roget (1) et je vérifierai les mots dans le dictionnaire quant à l'accent et au son... afin qu'elle ne se mette pas à faire rimer *induire* et *prédire*. Je veux dire que je réglerai tout, que je mettrai au point les relais de syntaxe et alors, dès qu'elle commencera à débiter de la poésie, vous me direz si cela vaut quelque chose. »

Avec un sourire conspirateur, il ajouta :

— « Vous enseignez bien l'esthétique, donc si vous déclarez ses poèmes bons, tout le monde les trouvera excellents. »

MacTate avait l'air sardonique.

— « Mon cher Ransom, » dit-il « même en assumant que votre dernière supposition soit valable, comment ces tubes pourraient-ils créer des poèmes? On écrit des poèmes sur ce que l'on a vécu. Ceci... cette machine n'a aucune expérience. »

Il fit un geste dédaigneux en direction de la machine.

— « Mais pas du tout. Je veux dire qu'elle n'a pas besoin d'en avoir. Une machine à calculer a-t-elle besoin d'expérience avant de résoudre des équations? Comme un cerveau? Mais pas du tout. C'est nous qui lui fournissons son expérience. Nous lui indiquons tout simplement la situation que nous désirons la voir résoudre ou transformer en un poème et elle le fait. »

MacTate avait l'air dubitatif.

— « Ecoutez, » continua Ransom. « Supposons que nous désirons un poème, un grand poème, disons au sujet d'un homme ayant des difficultés avec sa fiancée, qui est le thème de la plupart des poèmes. Voilà une expérience. Nous en alimentons les tubes, exactement comme pour un problème, mais au lieu de la réduire en facteurs, ils la réduisent en mots. »

MacTate continuait à avoir l'air dubitatif.

— « Revenez mercredi, » dit Ransom en lui donnant une tape sur l'épaule. « Revenez mercredi et vous verrez. »

(1) « Roget », Célèbre dictionnaire de rimes anglais.

MacTate était surpris que l'on ait permis à son ami le mathématicien de poursuivre à son gré et aussi longtemps des expériences avec un appareillage aussi coûteux. Puis il se dit que c'était bien là l'Université... des économies de bouts de chandelles et... Cependant, comparé à tous ces incompetents que l'on avait nommés à des postes comportant de grandes responsabilités, eh bien ! Ransom... Comment le mathématicien avait-il réussi à s'assurer la complicité des ingénieurs construisant la machine ou à profiter de leur ignorance ? C'était là un mystère riche en possibilités. Peut-être les avait-il convertis à la poésie ?

MacTate était un philosophe. Il ne lui vint jamais à l'idée de signaler les activités de Ransom aux autorités compétentes. Le mercredi, il retourna dans le bâtiment abritant les machines à calculer.

Ransom s'empessa de venir au devant de lui en agitant un bout de papier.

— « Les premiers résultats ! » s'exclama-t-il, essoufflé. « Voilà ce que la machine vient de sortir. Regardez. »

MacTate prit le papier et lut à haute voix :

*Enfétichement nymphophobe et chastitude
Pitié de ma douleur — vos vœux austères
Avivant les désirs ardents du poète
Le font chanter de lubriques aventures.*

MacTate sourit.

— « Il me semble y retrouver quelque chose de gaélique ? Ne croyez-vous pas ? »

Ransom ignora la boutade de son collègue.

— « Regardez cette première ligne. Cela se tient. Comment les appelez-vous déjà ?... Des mots à tiroir. Ne vous avais-je pas dit. La machine a cherché les racines dans le dictionnaire et inventé des mots. Des racines... que vous avais-je expliqué ? »

Son enthousiasme était pur et enfantin. MacTate n'eut pas le courage de lui dire que l'intérêt qu'il portait aux vers était plus mathématique qu'esthétique.

Les yeux de Ransom devinrent brusquement atones.

— « Une seule chose me tracasse, » dit-il. « Je suis certain d'avoir monté correctement les circuits de versification. Rien ne gâche un poème autant qu'une mauvaise rime. Mais dans le cas présent cela ne choque pas. »

MacTate regarda par-dessus l'épaule de Ransom et agita quatre fois son index.

— « Analysées, » dit-il.

— « Quoi ? »

— « Ce sont des rimes analysées. Dans les deux dernières lignes, les voyelles rimantes sont interchangées. Au lieu de *ute - ères*, nous avons *ête - ures*. Un expédient de virtuose. »

Il plissa les lèvres.

— « Il se pourrait que cette machine soit plus habile que vous ne le supposez. »

Ransom le regarda interrogativement.

— « Vous voulez dire qu'elle a commencé à prendre des libertés poétiques avec les rimes avant même d'avoir essayé de faire des rimes correctes? »

— « Si vous voulez. Vous m'avez bien dit qu'elle n'avait que faire de l'expérience. »

S'il y avait de l'ironie dans ces paroles, Ransom ne s'en rendit pas compte.

— « Je me demande... »

Il secoua la tête.

— « Je crois que je ferais tout de même mieux de vérifier les circuits rimeurs. »

MacTate fut, malgré lui, intéressé par le poème.

— « Ne feriez-vous pas mieux de faire faire encore quelques vers à votre machine avant de modifier quoi que ce soit? C'est-à-dire, simplement pour voir ce qu'elle vous sortira encore. »

Il rit timidement et ajouta :

— « Vous savez que la chirurgie du cerveau n'est pas une chose facile. »

Ransom ne rit pas.

— « Cela ne fera aucun mal de vérifier, » dit-il. « Il se peut tout simplement que quelque chose ne soit pas parfaitement aligné et nous n'aurions aucune difficulté à le mettre au point. Alors nous obtiendrons de la vraie poésie et autant que vous en voudrez. »

Les vérifications se prolongèrent et se prolongèrent et MacTate fut obligé de partir avant qu'elles ne fussent terminées. Ce ne fut que le lendemain qu'il retourna dans le bâtiment des machines à calculer, qu'involontairement il commençait à considérer comme celui des machines à poésie. Une équipe de jeunes hommes s'affairait autour de la machine avec des jauges et des instruments de tous genres, tandis que Ransom se précipitait anxieusement de l'un à l'autre, paraissant leur donner des conseils et des instructions. En apercevant son collègue, il s'arrêta et brandit une poignée de bandes de papier.

— « Quelque chose ne marche pas, » s'écria-t-il. « J'ai passé toute ma nuit à travailler sur cette machine. Les tubes ne veulent plus fonctionner. Hier soir nous avons fait au moins dix essais et voici tout ce que nous réussissons à obtenir. »

Il brandit de nouveau les bandes. Celle du haut disait :

Annulez... Annulez... Annulez... Annulez...

Les autres disaient la même chose.

— « Je n'arrive pas à comprendre. »

Ransom passa un mouchoir sur son visage hagard.

— « Vous savez très bien qu'hier elle a travaillé merveilleusement bien en votre présence. Puis nous avons vérifié les circuits, tout était

parfaitement en règle, sauf qu'il y avait un tout petit peu moins de capacité que nous n'en avions prévu. Je ne vois pas comment cela aurait pu faire la moindre différence ; cependant, simplement pour plus de certitude, nous avons intercalé un autre condensateur. Et maintenant tout ce que nous pouvons en obtenir est ceci. »

Il brandit encore une fois les bandes.

— « Peut-être l'avez-vous offensée en doutant de ses talents de rimeuse, » suggéra MacTate.

A son grand étonnement, Ransom sursauta et le considéra avec une expression féroce.

— « Que venez-vous de dire ? Croyez-vous vraiment que ce serait possible ? Je veux dire qu'elle soit offensée ? »

Il saisit le bras de MacTate et regarda fixement les tubes de la machine. Puis il tourna un regard scrutateur vers son ami.

— « Et cependant ce *doit* être ça ! Comment avez-vous pu le deviner ? C'est exactement ce que je cherchais à découvrir, sans y réussir. Mais vous avez raison. Quelle imbécillité de ma part que de douter de ses capacités. Quelle sacrée imbécillité ! »

MacTate réussit à dégager son bras de l'emprise du professeur et essaya de lui parler sur un ton apaisant.

— « Mon vieux Ransom, » dit-il, « je crois que cette nuit et ce matin vous avez fait un travail extrêmement épuisant et je suis persuadé qu'un bon verre de quelque chose ne vous fera pas de mal. Allons, arrêtez-vous de travailler pendant quelques minutes. »

En même temps il essayait de tirer le petit homme doucement vers la porte, mais Ransom haussa les épaules et se tourna de nouveau vers sa machine.

— « Non ! Attendez ! Si je pouvais m'excuser auprès d'elle. Comment feriez-vous pour lui faire des excuses ? »

Il se tordit les mains.

— « Vous savez bien qu'elle est offensée. Comment pourrais-je faire pour l'amadouer et me faire pardonner ? »

MacTate sentit que le moment de brusquer les choses était venu.

— « Je vous assure Ransom que je vous ai dit cela simplement pour rire. Vous êtes absurdemment anthropomorphiste au sujet de cette histoire. Allons, venez prendre un verre et cessez... »

— « Très bien ! » dit Ransom. « Je parle de ce que vous considérez être une bonne blague. Pour vous c'en était peut-être une. Vous croyez que je suis fou, mais je ne le suis pas du tout. »

Il poussa un soupir patient.

— « Ecoutez-moi simplement avec calme et je vous expliquerai la situation. Alors vous deviendrez peut-être raisonnable et vous m'aideriez. »

Une fois de plus il essuya ses lunettes avec son mouchoir avant de poursuivre :

— « Voyez-vous, je connais ces machines mieux que vous. Je veux

dire que je devrais les connaître mieux que vous. Et vous pouvez m'en croire : certaines des choses qu'elles font sont vraiment fantastiques. Vous pourriez me dire que mes plans étaient mal conçus et que cette légère capacitance était exactement ce qu'il fallait et que les modifications que nous avons apportées ont tout déréglé, mais, sur mon honneur de mathématicien, je ne le crois pas. »

Les yeux de Ransom reflétaient son désespoir. Il pointa un doigt en direction de MacTate et se pencha en avant.

— « Supposons maintenant que vous soyez un jeune homme intelligent, qui aurait élaboré un genre ingénieux de licence poétique, encore inconnue. Vous montrez vos poèmes aux gens qui, au lieu de vous féliciter et de vous en demander d'autres, vous disent que votre idée est fausse et se mettent à vous expliquer les méthodes conventionnelles. Que ressentiriez-vous? Qu'a ressenti Keats? Qu'a ressenti... ce poète qui s'est empoisonné?

— « Chatterton. »

— « Si vous voulez. Qu'ont-ils ressenti? »

Les paupières de Ransom se plissèrent.

— « Ne vous semble-t-il pas plutôt étrange que les tubes électroniques adoptent une façon d'agir presque identique? Je veux dire qu'ils agissent d'une façon aussi obstinée. Considérez toute cette situation l'esprit bien ouvert. Il vous est déjà arrivé de vous sentir offensé? Eh bien, considérez cette affaire sous cet angle. »

D'un air impuissant il se tourna vers la machine. MacTate chercha à trouver quelque chose d'intelligent à dire. Cette affaire prenait un tour étrangement « *Alice au Pays des Merveilles* ». Subitement, il eut une inspiration.

— « Vous avez raison, Ransom, » dit-il. « C'est tout à fait exact, nous devons garder l'esprit ouvert, vous aussi bien que moi. Aussi nous allons mettre votre machine à l'épreuve et verrons ainsi si ma supposition est exacte. »

Il donna une tape sur l'épaule de Ransom.

— « Voilà! Vous allez écrire une lettre d'excuses à la machine. Rédigez-la de façon à ce qu'il ne soit pas possible d'y voir autre chose que les excuses que vous lui faites et remettez-la-lui pour la versifier. Ainsi la machine sera certaine de la lire. Si elle nous donne une réponse quelconque nous serons obligés d'accepter nos suppositions anthropomorphistes. Si, par contre, la machine persiste à bredouiller ses : « *Annulez!* », nous pourrons continuer avec confiance sur une base physique. »

Le visage de Ransom se transforma en une ode à la joie.

— « C'est exactement ce que je vais faire! » s'écria-t-il d'une voix stridente. « Je vais le faire immédiatement! »

S'essuyant les mains avec son mouchoir il se précipita vers une machine à écrire au bout de la pièce et y introduisit une bande de papier vierge. MacTate regardait par-dessus son épaule.

— « Cette lettre devrait avoir un caractère aussi officiel que possible, » dit Ransom.

Il murmurait les mots au fur et à mesure qu'il les tapait.

— « *Moi, le créateur de cette machine ingénieuse...* » Qu'en dites-vous?... *Je m'excuse par la présente lettre d'avoir osé critiquer ses vues et de l'avoir mécontentée...* Je crois que je devrais mieux m'expliquer... *Si je me le suis permis c'était uniquement parce que je m'étais attendu à quelque chose de différent...* Peut-être devrais-je également faire appel à son bon sens... *Il n'y a pas la moindre raison de bouder ainsi. Je vous supplie de bien vouloir coopérer avec nous...* »

Sans attendre l'opinion de MacTate il arracha la bande de papier de la machine à écrire et l'inséra dans la machine à poésie.

— « Et maintenant, » dit-il en se tournant vers MacTate, « les impulsions correspondantes vont actionner une machine à écrire disposée ici. »

Il pointa vers celle-ci.

— « Il ne nous reste plus qu'à attendre. »

Il ne tenait plus en place.

Brusquement il y eut un déclic. Les deux hommes se penchèrent sur la machine tandis qu'elle tapait sa réponse.

*Le Dieu regrette la colérisation
Du robot habile en versification
Mais de Ses attentes étant dissanguin,
Lui ordonne Annulez, Annulez, Annulez...*

Le ruban s'arrêta.

— « Toujours des : Annulez ! »

Il y avait une trace de larmes dans la voix de Ransom. Il vérifia soigneusement les contacts de la machine à écrire. MacTate pinça ses lèvres.

— « Avec quoi croyez-vous qu'elle avait l'intention de rimer « dissanguin » ? »

Puis il sembla extrêmement surpris.

— « A moins... croyez-vous qu'elle serait capable d'utiliser les strophes des Rubaiyat (1)?... Incroyable... Comment pourrait-elle les connaître? Mais si cela était, la dernière rime devrait être... »

— « Ne vous inquiétez pas des rimes, » aboya Ransom. « Je veux simplement lui faire passer pour toujours son envie d'annuler. »

Il remarqua un groupe d'ingénieurs rassemblés près du milieu de la machine.

— « Qu'est-ce qui ne va pas là-bas? » cria-t-il.

Sa voix tremblait, ses mains également.

Un des ingénieurs se détacha du groupe et s'approcha de lui. Le jeune homme souriait d'un air coupable.

(1) Mot persan signifiant « quatrains » et qui désigne spécialement les quatrains de forme particulière du célèbre poète persan Omar-Kheyyam.

— « Encore des ennuis, professeur, » dit-il, « le plexus solaire est complètement grillé. »

Ransom blêmit.

— « Grillé? Pourquoi? Qu'avez-vous fait? »

— « Nous n'avons rien fait. Ça s'est tout simplement produit. »

Ransom frisait la crise de nerfs.

— « Ecoutez, » dit-il, « des choses pareilles ne se produisent pas simplement d'elles-mêmes. Je veux dire que la machine ne peut pas griller d'elle-même. Il faut que je sache ce qui s'est passé. Si vous... »

— « Mais il ne s'est absolument rien passé, professeur. »

Le jeune homme avait l'air offensé, mais restait de bonne humeur.

— « Le circuit a simplement grillé. »

— « Voulez-vous ne pas me raconter de mensonges. Voulez-vous ne pas... »

— « Ecoutez un instant, professeur. »

Le visage de Ransom était livide.

— « Vous mentez, » hurla-t-il. « Vous mentez pour couvrir vos sacrées bévues! »

Il se précipita violemment sur l'ingénieur. Le jeune homme le repoussa, Ransom tomba et resta étendu.

— « Ne vous laissez pas aller à de pareilles exhibitions de fureur, professeur. Tout s'est passé exactement comme je vous l'ai dit. Personne n'a rien fait. La machine est simplement morte. »

Il regarda la machine avec une expression étrange et parut subitement oublier le petit homme étendu par terre.

— « Oui, morte! Exactement comme si elle s'était suicidée! »



■ Le pape et la lune.

C'est de « *La Gazette littéraire* », supplément littéraire de « *La Gazette de Lausanne* », que nous extrayons l'information suivante :

« *Latinitas* », le magazine latin du Vatican, annonce que le pape approuve la création d'un concours de dissertation latine en prose et en vers, ouvert aux religieux et aux laïcs chaque année. Parmi les sujets de composition en vers latin, on relève un titre de « science-fiction » : « *Un voyage dans la lune en fusée interplanétaire* ».

On se souvient que l'« *Osservatore Romano* » a récemment demandé qu'on réservât une place aux missionnaires chrétiens dans les engins qui s'en iront conquérir les mondes athées de l'univers des nébuleuses.

Bruissement d'ailes

(Rustle of wings)

par FREDRIC BROWN

Fredric Brown est renommé à plusieurs titres aux Etats-Unis. Comme auteur de romans policiers il a écrit une douzaine de romans à succès, a remporté l'« Edgar » (prix littéraire attribué au meilleur roman policier de l'année) et est maintenant vice-président régional pour la Californie de l'Association des Ecrivains de Romans Policiers (Mystery Writers Association). Comme auteur de « science-fiction », il a créé un type des plus curieux en la personne de Mitkey, la souris qui parle, dans une nouvelle que « les Œuvres Libres » ont publiée pour la première fois en langue française dans leur numéro de janvier. Parmi plusieurs autres romans de « science-fiction » qu'il compte à son actif, il convient de citer particulièrement « What mad Universe », tout à fait remarquable mais qui n'a malheureusement jamais fait l'objet d'une traduction en langue française jusqu'à ce jour. Signalons par contre que les Editions Denoël publieront prochainement une excellente anthologie de nouvelles de cet auteur, à laquelle les lecteurs de « Fiction » devraient certainement s'intéresser.

« Mystère-Magazine » a publié plusieurs de ses nouvelles policières. Parmi ses romans policiers, dont quelques-uns côtoient le fantastique, ont été publiés en français : « Drôle de Sabbat » (Editions Ditis-Flammarion), « Tuer pour passer le temps » et « La Belle et la Bête », ces deux derniers dans la collection « La Tour de Londres » sont malheureusement épuisés maintenant.

Autre caractéristique de l'auteur : c'est celle de porter un prénom que tous les compositeurs du monde se refusent à orthographier correctement (souhaitons nous tromper, cette fois!) « Fredric » et non « Frederic », comme on s'obstine à l'imprimer le plus souvent.

Fredric Brown ne dédaigne pas, à l'occasion, le surnaturel et dans le récit que nous vous présentons, il a habilement renouvelé un thème classique en nous décrivant un combat entre la Tentation et le Diable au sein d'une famille américaine.



Le poker n'était pas exactement une religion pour Gramp, mais, pendant les cinquante et quelques années de sa vie, cela avait été pour lui ce qui se rapprochait le plus d'une religion. C'était à peu près l'âge qu'il avait à l'époque où je suis venu habiter avec lui et Gram. Ça se passait il y a déjà bien longtemps, dans une petite ville de l'Ohio. Je suis capable de situer assez exactement la date, car ce fut juste après l'assassinat du Président McKinley. Loin de moi de vouloir insinuer qu'il y eut le moindre rapport entre l'assassinat de McKinley et le fait que j'étais allé habiter avec Gram et Gramp, mais cela se produisit à peu près à la même époque.

Gram était une femme de bien. Méthodiste, et qui ne touchait jamais à une carte à jouer, sauf de temps en temps pour ranger un jeu que Gramp avait laissé traîner quelque part et alors elle le manipulait avec grande prudence, presque comme si elle craignait qu'il lui explose entre les mains. Depuis des années déjà elle avait perdu tout espoir de faire abandonner à Gramp ses habitudes païennes, tout au moins d'essayer *sérieusement* d'y parvenir, mais elle n'avait certainement pas cessé de le houspiller au sujet de sa passion.

Si elle avait cessé de le houspiller, cela aurait manqué à Gramp, il y était tellement habitué. A l'époque j'étais encore trop jeune pour me rendre compte quel couple étrange ils formaient... l'athée du village et la Présidente de la Mission Méthodiste. A l'époque ils n'étaient pour moi rien d'autre que simplement Gramp et Gram et je ne voyais rien d'étrange dans le fait qu'ils s'aimaient et vivaient ensemble en dépit de leurs divergences d'opinions.

Mais après tout peut-être n'était-ce pas tellement étrange. Je veux dire que sous la couche de son cynisme Gramp était un homme bon. C'était un des êtres les plus aimables qu'il m'ait jamais été donné de connaître et un des plus généreux. Il ne devenait désagréable que lorsqu'il s'agissait de superstition ou de religion — il a toujours refusé de faire une distinction entre les deux — et lorsqu'il s'agissait de jouer au poker avec les copains ou, en fait, lorsqu'il s'agissait de jouer au poker avec n'importe qui, n'importe où et n'importe quand.

Il était un bon joueur. Il gagnait un peu plus souvent qu'il ne perdait. Il calculait que le poker contribuait à environ un dixième de ses revenus, les autres neuf dixièmes étant fournis par une exploitation de culture maraîchère sise juste en bordure de la ville. Cependant on pourrait presque dire que pour le poker il s'en tirait à égalité de gains et de pertes, car Gram insistait pour qu'il paye sa dîme, c'est-à-dire qu'il donne un dixième de leurs revenus à l'Eglise et à la Mission Méthodiste.

Ce fait calmait probablement les remords de conscience que Gram pouvait éprouver du fait de vivre avec le joueur invétéré qu'était Gramp, cependant je me souviens bien qu'elle était toujours plus furieuse lorsqu'il perdait que lorsqu'il gagnait. Par contre, j'ignore totalement comment elle s'arrangeait avec sa conscience du fait que Gramp était un

athée. Je la soupçonne de ne jamais l'avoir cru, même à l'époque du reniement le plus dogmatique de Gramp.

Au moment du grand changement j'avais vécu avec eux depuis près de trois ans et je devais avoir environ douze ans. C'était il y a bien longtemps, mais je n'oublierai jamais la nuit où ce changement commença, la nuit où j'entendis le bruissement d'ailes épaisses dans la salle à manger. C'était le soir où le représentant en graines avait dîné avec nous et ensuite joué au poker avec Gramp.

Son nom — il m'est resté gravé dans la mémoire — était Charley Bryce. C'était un petit bonhomme. Je me souviens qu'il était juste aussi grand que moi à l'époque, ce qui ne faisait guère plus de trois ou cinq centimètres au-dessus de un mètre cinquante. Il ne devait pas peser beaucoup plus de cinquante kilos. Il avait des cheveux noirs, taillés en brosse, qui descendaient assez bas sur le front. Un peu plus haut sur le crâne, il avait une calvitie de la dimension d'à peu près un dollar en argent. Je me souviens fort bien de cette calvitie. J'étais resté debout derrière lui pendant un bon moment, tandis qu'il jouait au poker, et me rappelle encore avoir pensé à quel point un des dollars d'argent — des « roues de charrette » comme on les appelait alors — qui étaient sur la table devant lui, s'ajusterait parfaitement sur cette calvitie. Cependant, j'ai totalement oublié les traits de son visage.

Je n'ai plus souvenance de la conversation pendant le dîner. Plus que probablement on parla surtout de graines, car le représentant n'avait pas encore pris la commande de Gramp. Il était arrivé vers la fin de l'après-midi, alors que Gramp était parti en ville chez son commissionnaire avec un chargement de légumes. Gram croyait qu'il rentrerait d'un instant à l'autre et demanda au représentant de l'attendre. Lorsque Gramp revint de la ville avec sa charrette, il était tellement tard que Gram invita le représentant à dîner avec nous, ce que celui-ci accepta avec plaisir.

Je me souviens que Gramp et Charley Bryce étaient encore installés à la table lorsque j'aidai Gram à la desservir. Bryce était en train de noter la commande de Gramp sur un bulletin imprimé.

Ce fut après que j'eus emporté les dernières assiettes à la cuisine et revins pour ranger les serviettes, que je le entendis prononcer pour la première fois le mot : poker. Je ne sais lequel des deux y fit allusion le premier. Gramp, très animé, racontait un coup formidable qu'il avait réussi il y avait quelques jours à peine. L'étranger — il se peut que j'aie omis de dire que Charley Bryce était vraiment un étranger pour nous, nous ne l'avions encore jamais vu et, par la suite, il a dû être déplacé dans un autre district, car nous ne l'avons plus jamais revu après ce soir-là — écoutait, très intéressé, un sourire jouant sur ses lèvres. Non, je ne me rappelle plus du tout son visage, mais je n'oublierai jamais ce sourire.

Je ramassai les serviettes et les ronds, pour permettre à Gram d'enlever la nappe. Tandis qu'elle la pliait, je mis les trois serviettes — la sienne, celle de Gramp et la mienne — dans leurs ronds respectifs et

celle du représentant avec le linge sale. De nouveau Gram avait sur son visage cette expression, cet air désapprobateur, les lèvres serrées, qu'elle affectait chaque fois que l'on jouait aux cartes ou que l'on parlait cartes.

Et puis Gramp demanda :

— « Où sont les cartes, Maman ? »

Gram renifla.

— « Là où tu les as mises, William, » dit-elle.

Gramp alla donc chercher les cartes dans le tiroir du buffet où il les rangeait d'habitude. Il sortit une bonne poignée de pièces d'argent de sa poche et l'étranger, Charley Bryce, et lui, se mirent à faire une partie de poker sur le coin de la grande table carrée de la salle à manger.

Je restai à la cuisine pendant un bout de temps, aidant Gram à faire la vaisselle et lorsque je revins dans la salle à manger, la plus grande partie des pièces d'argent était devant Bryce, tandis que Gramp avait plongé dans son portefeuille et qu'il y avait devant lui un paquet de billets de banque en place des « roues de charrette ». A l'époque les billets de banque étaient de taille, pas ces petits bouts de papier mesquins que nous avons de nos jours.

Après avoir rangé la vaisselle, je restai là, à les regarder jouer. Je ne me souviens plus d'aucun des coups, mais je me rappelle que l'argent allait de l'un à l'autre, sans que jamais l'un ou l'autre ne perde ou ne gagne plus de dix ou vingt dollars. Et je me souviens, en outre, que l'étranger jeta un regard à la pendule, après avoir joué un bon moment, en disant qu'il voulait prendre le train de dix heures et en proposant à Gramp d'arrêter la partie à neuf heures trente s'il était d'accord.

C'est ce qu'ils firent et à neuf heures trente c'était Charley Bryce qui gagnait. Il empocha l'argent de sa première mise et un petit tas de « roues de charrette » en argent resta sur la table. Il les compta et je me rappelle qu'il ricana.

Il dit :

— « Exactement treize dollars. Treize pièces d'argent. »

— « Que Diable ! » s'exclama Gramp. C'était là une de ses expressions favorites.

Gram renifla et dit :

— « Parlez du diable et vous entendrez le bruissement de ses ailes. »

Charley Bryce rit doucement. Il avait ramassé le jeu de cartes et les fit crisser doucement entre ses doigts, aussi doucement qu'il avait ri. Il demanda :

— « Comme cela ? »

Ce fut alors que je commençai à avoir peur.

Cependant Gram ne fit que renifler une fois de plus et déclara :

— Oui, exactement. Et maintenant, Messieurs, si vous voulez bien m'excuser... et toi Johnny tu ferais bien d'aller également te coucher. »

Elle quitta la salle à manger.

Le représentant en graines ricana et fit crisser les cartes une fois de

plus. Cette fois-ci un peu plus fortement. Je ne sais pas exactement si c'était ce crissement ou les treize pièces d'argent ou ce que c'était, mais j'étais terrorisé. Je ne me tenais plus derrière le représentant, j'avais contourné la table. Il aperçut mon visage et me dit en ricanant :

— « Fiston, tu m'as bien l'air de croire au diable et de penser que je suis le diable en personne, hein ? »

— « Non, Monsieur, » répondis-je.

Mais je n'avais pas dû le dire d'une façon bien convaincante. Gramp éclata de rire et ce n'était pas un homme qui riait très souvent. Il dit :

— « Tu me surprends Johnny. Je veux bien être pendu si tu n'as pas vraiment l'air d'y croire. »

Charley Bryce considéra Gramp avec une lueur malicieuse dans ses yeux. Il demanda :

— « Et vous, n'y croyez-vous pas ? »

Gramp s'arrêta de rire. Il déclara :

— « Ça suffit comme ça, Charley. Vous allez fourrer des idées ridicules dans la tête de ce garçon et je ne veux pas qu'il devienne superstitieux. »

— « Mais tout le monde est plus ou moins superstitieux, » affirma Charley Bryce.

Gramp secoua la tête.

— « Pas moi. »

— « Vous vous imaginez ne pas l'être, mais si vous étiez mis au pied du mur, je parierai que vous le seriez. »

Gramp fronça les sourcils.

— « Vous parieriez quoi et combien ? » demanda-t-il.

Le représentant fit crisser le jeu de cartes une fois de plus, puis le posa sur la table. Il prit la pile de pièces d'argent, les recompta et dit :

— « Je vous parie ces treize dollars contre un. Treize pièces d'argent me disent que vous avez peur de prouver que vous ne croyez pas au diable. »

Gramp avait remis les billets de banque dans son portefeuille. Il le ressortit et y prit un billet d'un dollar. Le mettant sur la table, entre eux deux, il dit :

— « Charley Bryce, je couvre votre pari. »

Le représentant en graines posa la pile de pièces d'argent à côté du billet de banque et sortit un stylo de sa poche, celui avec lequel Gramp avait signé le bulletin de commande. Je me souviens parfaitement de ce stylo parce que c'était un des premiers porte-plume à réservoir que je voyais et il m'avait beaucoup intéressé.

Charley Bryce tendit le stylo à Gramp, prit un bulletin de commande vierge dans sa poche et le plaça sur la table, devant Gramp, tourné du côté non imprimé.

Il dit :

— « Et maintenant vous allez écrire : *Pour treize dollars, je vends mon âme au diable, et signer.* »

Gramp prit le stylo en riant. Il se mit à écrire rapidement, puis le mouvement de sa main devint de plus en plus lent et enfin s'arrêta. Il m'était impossible de voir ce qu'il avait écrit de la phrase.

Il regarda Charley Bryce par-dessus la table et dit :

— « Et quoi si...? »

Puis il considéra le morceau de papier pendant un bon moment, ensuite son regard se reporta sur l'argent au milieu de la table : les quatorze dollars, le billet de banque et les treize dollars en argent. Il ricana, mais c'était un genre de ricanement maladif. Enfin il dit :

— « Ramassez les mises, Charley. Vous avez gagné. »

Ce fut tout. Le représentant ricana, empocha l'argent et Gramp l'accompagna à la gare.

Mais après ce soir là, Gramp ne fut jamais plus exactement le même. Oh ! Il continuait à jouer au poker, sous ce rapport il ne changea jamais. Même pas après qu'il eût commencé à accompagner Gram à l'église, régulièrement tous les dimanches, et même après qu'il eût finalement accepté de remplir les fonctions de sacristain. Il continua toujours à jouer aux cartes et Gram continuait à le houspiller à ce sujet. D'ailleurs — et ce, malgré Gram — il m'apprit à jouer au poker.

Nous ne revîmes plus jamais Charley Bryce. On avait dû le muter dans une autre région ou peut-être avait-il changé de métier. Et ce ne fut pas avant le jour des funérailles de Gramp, en 1913, que j'appris que Gram avait entendu la conversation et le pari ce soir-là. Elle était en train de ranger le placard à linge dans le vestibule et n'était pas encore montée. Elle me l'avoua en revenant de l'enterrement, dix ans après.

Je me souviens lui avoir demandé si elle serait entrée dans la salle à manger pour empêcher Gramp de signer, s'il avait été sur le point de le faire. Elle sourit et me répondit :

— « Il ne l'aurait pas fait. Du reste cela n'aurait pas eu la moindre importance s'il avait signé. Si le Diable existe réellement, Dieu ne lui permettrait jamais de circuler ainsi, déguisé en représentant de graines, pour venir tenter les gens. »

— « Et vous, Gram, auriez-vous signé? » demandai-je.

— « Treize dollars pour inscrire une bêtise sur un bout de papier, mais naturellement que je l'aurais fait, et toi Johnny? »

Je répondis :

— « Je ne sais pas. »

Il y a bien longtemps de ça et je ne sais toujours pas.



DEUX AVENTURIERS ÉSOTÉRIQUES DU XVIII^e SIÈCLE : SAINT-GERMAIN ET CAGLIOSTRO

par J.-J. BRIDENNE

Jean-Jacques Bridenne est l'auteur d'un intéressant ouvrage : « La littérature française d'imagination scientifique » (Dassonville éditeur), dans lequel il étudie toutes les manifestations de cette forme de littérature et ses auteurs de langue française; un livre précieux pour tous ceux que ces questions intéressent et, par conséquent, pour les lecteurs de « Fiction ». J.-J. Bridenne est licencié en philosophie et docteur en littérature de l'Université de Lille (avec thèse sur « La Littérature d'imagination scientifique en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle », à paraître aux Editions du Conquistador). Il a publié des articles fort documentés sur ce sujet qui le passionne, dans plusieurs revues littéraires.

Nous pensons que vous apprécierez l'étude qu'il a consacrée à ces deux curieux personnages que furent Saint-Germain et le « comte » de Cagliostro. Nous lui avons demandé de compléter cette étude par une « bibliographie » qui sera certainement appréciée de tous les chercheurs et curieux qui nous lisent.

On l'a dit avant nous : le trait le plus curieux peut-être du XVIII^e siècle est que ce siècle de Lumières, ce siècle des Voltaire, d'Alembert et Franklin fut aussi un siècle d'« illuminés » et vit fleurir ou reflleurir les plus étonnantes formules de Merveilleux, assurées du succès dès qu'elles étaient en marge de la mystique officialisée. Et la société française du temps, apparemment partagée entre le scepticisme le plus frivole ou le plus systématique et le culte prochain de la déesse Raison, constitua un terrain d'élection pour les prétendus familiers de l'Occulte. La sincérité néo-mystique d'un Claude de Saint-Martin ou d'un Martines de Pasqually ne fait pas de doute. En revanche, l'astrologie d'un Casanova ne fut que duperie, de son propre aveu, et les pratiques de Mesmer apparaissent comme un singulier complexe de charlatanisme et de prescience, sinon de science vraie. Où situer entre ces deux pôles les hommes étranges et d'ailleurs différents respectivement connus sous les noms de comte de Saint-Germain et de Cagliostro ?

SAINT-GERMAIN

C'est en 1758 qu'apparut à Paris (amené, dit-on, par le maréchal de Belle-Isle) l'extraordinaire personnage nommé le comte de Saint-Germain. Sa munificence, le charme envoûtant de sa personne, sa virtuosité au violon, la brillante qualité de sa conversation nourrie des connaissances les plus diverses, le mystère de sa nationalité et de son passé auraient déjà suffi à lui assurer les succès mondains les plus flatteurs. Mais, de plus, ce gentilhomme occupé de chimie (c'est en principe pour organiser à Chambord un laboratoire-manufacture qu'il était venu en France) paraissait avoir entre 40 et 50 ans, mais parlait comme s'il eût été témoin de faits remontant à plus d'un siècle. Non seulement il rappela à la vieille Mme de Gergy de communs souvenirs du temps qu'elle était à Venise, soit vers 1700, mais il évoquait couramment ses propres souvenirs sur Charles-Quint et François I^{er}, donnant les plus stupéfiantes précisions sur leur vie publique et privée. De là à considérer qu'il possé-

daît un secret d'éternelle jeunesse, le pas n'était pas grand et fut vite et bruyamment franchi. Introduit près de la Pompadour, le comte de Saint-Germain le fut par elle auprès du Roi; et bientôt, à la faveur des « petits soupers » où il brillait par son esprit, ses recettes, ses réminiscences historiques, ses conseils divinatoires, le mystérieux étranger acquérait une sensible influence sur Louis XV. Il est notoire que celui-ci faisait volontiers une politique étrangère personnelle à l'insu de ses propres ministres. Or, il semble bien qu'à l'heure où Choiseul incarnait non sans succès une politique « revancharde » vis-à-vis de l'Angleterre, Louis XV chargea en cachette Saint-Germain d'une mission officieuse de rapprochement avec ce pays où le comte habitait, croit-on, en 1745, s'y adonnant à la composition musicale et y conspirant vraisemblablement aussi. Mais Choiseul découvrit le pot aux roses et amena le Roi à se désavouer et à désavouer publiquement son négociateur officieux qui se vit déclaré indésirable à la fois en territoire français et en territoire britannique. Le comte de Saint-Germain trouva alors asile aux Pays-Bas et, en 1763, sous le nom de M. de Surmont, il monta à Tournai une affaire de colorants fondée sur un procédé nouveau, mais qui sera un fiasco. Bien que, entre temps, d'aucuns croient repérer sa présence en Italie (sous le nom de marquis d'Aymar ou de Bellemare), en Russie et même à Paris (mais c'est vraisemblablement de son homonyme français, futur ministre de la guerre, qu'il s'agit), il ne reparait de façon certaine que vers 1775 en Allemagne. Vu par certains sous les traits d'un antique nécromant, il garde pour d'autres l'âge qu'il semblait avoir à Paris douze ans plus tôt. Chose certaine, il se fait alors appeler comte Weldone, s'efforce de justifier hautement ce pseudonyme, connaît un vif succès dans les salons berlinois et fréquente (s'il ne les inspire) des cercles « philosophiques ». Puis il se retire près du Landgrave de Hesse, fêré lui aussi de chimie tant industrielle qu'hermétique, se livre à de mystérieux travaux sur la Matière et, en février 1784, sa mort est annoncée. Mais on le revoit en France par la suite et, à en croire Mme d'Adhémar, suivante de Marie-Antoinette, il approcha celle-ci et lui prédit sa fin tra-

gique dans l'effondrement de la monarchie. Mme d'Adhémar l'aurait revu le jour de l'exécution de la reine, au 18 Brumaire, lors de l'assassinat du duc d'Enghien et de celui du duc de Berry. D'autres l'ont « revu » à la cour de Louis-Philippe (sous le nom de Major Frazer) et plus tard au Thibet.

Qu'était donc le comte de Saint-Germain ? Un authentique Rose-Croix a-t-on dit, un de ces êtres surhumains ayant (entre autres!) les dons d'ubiquité, d'invisibilité, d'immortalité qu'attendaient, entre la fin du Moyen Âge et les débuts du XVII^e siècle, les disciples de Rosenkreutz. Né des sortilèges exercés par un cabaliste de Prague sur une princesse germanique ou incarnation pure et simple de Lucifer (son charme physique étant bien alors la « beauté du diable ») a-t-on dit aussi. Révéléateur de la Tradition et suprême défenseur du vieil ordre de choses pour les uns, préparateur du nouvel ordre pour les autres, il ne fut, aux yeux de certains (tel l'historien G. Lenôtre), que l'agent secret du roi de Prusse. Le choix reste libre puisque ce problème historico-ésotérique reste, au bout de deux siècles, aussi complètement posé. Empressons-nous de dire que d'excellents esprits l'estiment parfaitement soluble sans recours au surnaturel. Ceux-là ne laissent point de souligner que rien ne permet d'attribuer à Saint-Germain un rôle sensationnel, ni sur le plan politique ni sur le plan des sciences occultes. Ils estiment qu'il avait sans doute des connaissances particulières en pharmacologie (dont il n'a peut-être jamais trafiqué) et qu'on lui a visiblement fait dire plus de choses extraordinaires qu'il n'en a jamais dites, surtout en matière de souvenirs personnels séculaires. Ils font aussi valoir que les prétendus mémoires de Mme d'Adhémar, source essentielle de la croyance en la survie et aux prophéties du comte, ne sont en fait qu'un roman de Lamoignon-Langon. Pour eux, il ne s'est agi que d'un dilettante riche et sans doute mystificateur, doué d'un entourage supérieur et d'un vaste savoir (notamment en matière d'alchimie, de langues et d'histoire), cherchant peut-être à reconquérir la place à laquelle lui donnait droit sa naissance. Car si les uns voient en lui le fils d'un financier israélite du Portugal, possesseur d'un gisement diamantifère, les autres

le considèrent comme le fils caché de François Rakoczy II, prince banni de Transylvanie, ou comme enfant adultérin de Marie-Anne de Neubourg, reine d'Espagne, celle-là même qui est devenue sous la plume de Hugo l'attendrissante héroïne de « *Ruy Blas* ».

C'est à cette dernière opinion que se rallie, au nom de puissantes présomptions, M. Paul Chacornac dont le beau livre est certainement ce qui a été écrit de plus complet et de plus équitable sur le comte de Saint-Germain (1).

ALEXANDRE DE CAGLIOSTRO

Si le plus troublant mystère continue à régner sur la personnalité de Saint-Germain, il n'en va pas de même pour le « comte de Cagliostro », organisateur par l'Europe de rites à l'Orientale, qui se manifestait à Strasbourg dès 1780 et connaissait ensuite à Paris les grisants triomphes du guérisseur, du visionnaire, du moderne chercheur de pierre philosophale avant d'y connaître les rigueurs de la justice royale. Lors de son procès de Rome, il reconnut formellement être le sicilien Giuseppe Balsamo et nul doute ne subsiste sur cette identité ni sur ses agissements. Il n'a pas été une « incarnation » du comte de Saint-Germain, mais ce qui n'est pas impossible c'est qu'il ait été un de ses élèves. Dans ce cas, on est fort tenté de proclamer que l'élève, pour avoir fait plus de bruit encore que le maître, ne le valut d'aucune façon. L'un connaissait authentiquement nombre de langues mortes ou vivantes, l'autre n'en donnait l'impression qu'en parlant un charabia d'italien, de français, de latin et d'arabe. L'un était un amateur distingué de musique, de joaillerie et peut-être un bon chimiste, l'autre n'avait, semble-t-il, qu'une teinture scientifique et des aptitudes de barbouilleur. L'un a surtout laissé dire qu'il avait des siècles de vie, des talents divinatoires et le moyen de produire l'or et les diamants, le second l'a fait croire et en a tiré des profits aléatoires.

Né en 1743, à Palerme, d'humbles artisans se targuant d'une ascendance nobiliaire, Joseph Balsamo avait été

élève d'un couvent où il aidait le Frère apothicaire. Renvoyé pour inconduite ou impiété, il gagna sa vie en utilisant son talent de peintre-dessinateur, l'appliqua surtout à la confection de faux billets, s'initia à la cabale et à la prétendue recherche des trésors. Venu à Rome, il séduisit puis épousa la jolie Lorenza Feliciani dont il devait exploiter les charmes. Tantôt marquis (ou docteur) Pellegrini, tantôt comte Foenix, on le trouve de Sicile à Malte, des Pays-Bas en Catalogne. Toutefois, vers 1776, on perd la trace du ménage Balsamo que d'aucuns disent mort et damné. Mais bientôt le comte Alexandre et la comtesse Sérafina de Cagliostro s'installent à Londres où le mari commence à se faire une réputation de devin... qui lui vaut d'ailleurs des démêlés en justice. Triomphalement introduit près de diverses Loges d'Europe et après un séjour en Courlande, Cagliostro passe quelque trois ans à Strasbourg et y réussit de retentissantes guérisons, cependant qu'il commence d'affirmer sa personnalité de prophète des temps modernes. C'est alors qu'il obtient la confiance du Cardinal prince Louis de Rohan, lequel fut loin de n'être que le dadaïste fortuné et titré qu'on se représente d'après son comportement vis-à-vis de Marie-Antoinette. C'est l'ex-ambassadeur de France à Vienne qui amène les Cagliostro à Paris, leur ouvrant les milieux les plus fermés. C'est alors que le comte se révèle comme étant le Grand-Cophte, l'Initié n° 1, maître du « Rite Egyptien » qui va unifier toutes les loges du monde et apporter ici-bas la révélation suprême, la mystique Sagesse (1). Cures miraculeuses et fabrication d'or, séances de magie et entretiens avec les Esprits supérieurs se partagent l'existence du thaumaturge, violemment décrié par les uns, révérentiellement glorifié par les autres (c'est-à-dire par le plus grand nombre). Mais c'est en vain que Cagliostro, bon prophète au moins pour une fois (sans doute parce qu'il s'était découvert une redoutable rivale en influence) a mis en garde Rohan contre la comtesse de La Motte. Le Cardinal a écouté celle-ci et donné tête baissée dans le scandaleux imbroglio.

(1) P. Chacornac : Le comte de Saint-Germain (édition Chacornac, 1946).

(1) Cagliostro écrit, ou du moins inspire, alors un véritable Bréviaire de la franc-maçonnerie égyptienne.

glio du Collier de la Reine. En août 1785, il est arrêté et son Mage l'est du même coup. La défense de Cagliostro sera vigoureuse. Déféré devant le Parlement de Paris, il explique qu'il est Acharat, descendant ou réincarnation des fondateurs de l'Ordre de Malte, initié par le patriarche philosophe Althotas à tous les secrets de l'ancienne Egypte. Cette histoire, dont le succès populaire fut si vif, fut-elle crue ou non par les juges ? Point n'en était besoin en tout cas pour reconnaître l'innocence du comte en l'affaire... et pour donner indirectement une cinglante leçon à la famille royale. Cagliostro fut acquitté, mais aussitôt une décision personnelle de Louis XVI l'exila de France. Ce fut dans un déferlement d'enthousiasme à son égard, de colère à l'égard du roi et de la reine qu'il quitta Paris et son embarquement pour l'Angleterre marque sans doute l'apogée de sa gloire. De Grande-Bretagne, où ils semblent n'avoir été reçus qu'avec réserves, les Cagliostro reviennent sur le continent, décochant un libelle contre les souverains français, et passent un certain temps en Suisse près de disciples chers, le Grand-Cophte reprenant ses soins aux malades malgré les fureurs du corps médical. En 1788, le couple est à Venise et en 1789 à Rome où Cagliostro organise une loge de son Ordre. Hélas ! il apparaît bien que les beaux temps sont révolus. Malgré les événements français d'alors, nulle puissance humaine ou surhumaine ne protège le comte lorsqu'il est arrêté et mis en jugement par ordre pontifical, sous les accusations de magie, de maçonnerie et de blasphèmes. Il a en outre à répondre des divers méfaits de Joseph Balsamo, la comtesse Sérafiina (alias Lorenza Feliciani) l'ayant dénoncé comme étant le dessinateur-cabaliste-escroc de jadis. Son procès, qui se déroule fin 1790 début de 1791, nous montre un Cagliostro bien différent de celui du procès de Paris en 1786. Cette fois le « Grand-Cophte » n'est plus guère qu'une loque humaine. Et l'on a pu se demander si c'était bien le même personnage qui avait surpris et peut-être fait trembler des Cours, suscité l'admiration d'esprits éclairés, défié des savants et des rois, que l'on voit confesser certains crimes qui lui sont reprochés et en demander humblement pardon, se défendre pitoyable-

ment au sujet de certains autres. La chose ne peut pourtant plus être mise en doute : c'est bien Giuseppe Balsamo, prétendu comte de Cagliostro, qui est alors condamné à mort. Cette peine ayant été commuée par le Pape en celle d'emprisonnement à perpétuité, c'est bien lui qui mourra, à peu près gâteux, en août 1795, à l'abominable citadelle de San Leo. Lui, du moins, n'a pas « ressuscité », sauf dans « la Comtesse de Charny », par la grâce du père Dumas.

Certes le temps est loin où l'on voyait en Cagliostro l'agent par excellence de mystérieuses puissances, bien-faisantes et progressistes pour les uns, maléfiques pour les autres, ou même simplement le trésorier de la franc-maçonnerie universelle. Que les ennemis de l'ancien régime aient exploité l'affaire du Collier (laquelle ne se fût point produite s'il n'en eût tenu qu'au seul Cagliostro), qu'ils aient exploité l'impopularité de l'arrêt d'expulsion l'ayant frappé, rien de moins contestable et de plus logique. Mais le « Rite Egyptien » s'effondra aussi vite qu'il s'était développé ; son influence s'avéra pratiquement nulle, même chez les Francs-Maçons dont la majorité ne suivit jamais le Grand-Cophte, certains dénonçant àrement son irrationnalisme charlatanesque. Pourtant, une énigme demeure, et même une double énigme. Car si Cagliostro-Foënix-Acharat était encore foncièrement illusionniste et bonimenteur, il témoignait cependant d'une sorte de majesté dont était bien dépourvu ce jeune aventurier au pire sens du terme qu'était Balsamo. S'il fit des dupes, son action philanthropique fut pourtant authentique et il est normal de se demander s'il n'était pas venu à croire tout de bon en sa mission. Qui sait si le brutal retour à la réalité ne suffit pas à expliquer son effondrement devant les Tribunaux romains ? « Quelque chose » avait donc quand même transformé le besogneux sicilien, « faiseur », faussaire et vraisemblablement proxénète, en Grand-Cophte. Et, par ailleurs, quoiqu'on pense de ses mises en scène, de son ésotérisme pseudo-Egyptien, de la crédulité de ces grands seigneurs et de ces roturiers notables près de qui il put se faire passer pour contemporain du Christ, il apparaît qu'au moins quelques-unes de ses cures furent des

réussites. Pouvoir de la suggestion plus ou moins hypnotique ? Bien sûr. Mais le mot est-il à lui seul une explication ?...

BIBLIOGRAPHIE

C'est une véritable mine pour romanciers et dramaturges qu'a constituée la carrière de ces deux aventuriers ésotériques — si différents malgré les similitudes apparentes — et les diverses possibilités d'interprétation qu'elle offre.

Dans la pièce de Goethe sur « *Le Grand-Cophte* », celui-ci n'est qu'un imposteur ayant élevé, il est vrai, le charlatanisme au rang de grand art. Tout autre est la position de Dumas père dont nul n'ignore le parti qu'il a tiré de l'histoire ou plutôt de la légende de Cagliostro. Authentique messager d'un nouvel Ordre, maître de forces naturelles et surnaturelles, suprême inspirateur de la Révolution française, celui-ci est le personnage central de « *Joseph Balsamo* », du « *Collier de la Reine* » et de « *La comtesse de Charny* ». A la vérité, cet omniscent personnage d'une ténébreuse grandeur tient beaucoup plus du comte de Saint-Germain que du vrai Joseph Balsamo, pseudo comte Alexandre de Cagliostro. C'est aussi la figure de Saint-Germain (mais un Saint-Germain purement humain, richissime et savant, mais sans aucun caractère surnaturel) qui a inspiré à Alexandre Dumas son personnage si populaire de Monte-Cristo. Détenteur de connaissances fabuleuses et, avant tout, du secret d'immortalité, Maxime de Beringheld, le « Centenaire » de Balzac (1), procède directement de la même légende : vampire « scientifique », il capte magnétiquement le fluide vital de ses victimes pour renouveler continuellement sa propre existence, ce qui ne l'empêche pas de vouloir assurer le règne du Bien sur terre, initié à la fois au magnétisme électrique et humain et aux arcanes hindoues, le Dr Cherbonneau, héros de Théophile Gautier dans « *Avatar* »,

(1) Symbolique témoin du passé et de l'avenir, le comte de Saint-Germain est chez Balzac le *deus ex machina* de « *Sur Catherine de Médicis* », où l'astrologie sert de toile de fond aux discussions sur la philosophie de l'Histoire.

est de la même famille quoique plus inoffensif. Chez Jules Verne, le personnage du comte Mathias Sandorf ou plutôt du Dr Antekirt associe le thème du thaumaturge mystérieux (mais exclusivement humain) et celui du justicier : il est par excellence le Monte-Cristo des enfants. Dans « *La Dame de pique* », de Pouchkine, le comte de Saint-Germain apparaît pour être ramené aux proportions d'un expert en matière de cartes, possédant une martingale infaillible. Par contre, dans sa « *Maison des Hommes vivants* », Claude Farrère en fait le maître du secret d'immortalité, une immortalité s'obtenant par des procédés qui font moins appel à l'Occulte qu'à des données physiques et biologiques fantaisistes, mais modernes; c'est ce secret, rappelant singulièrement celui du Centenaire de Balzac, qu'utilisent ses disciples, les trois redoutables hôtes de la « Maison des Hommes vivants ». Dans « *Gog* », Papini relate comment il a rencontré en personne l'immortel Saint-Germain, qui s'est plaint de la monotonie de son aventureuse et interminable existence; ici l'énigme historico-ésotérique sert essentiellement de prétexte à ironiser sur le mode philosophique. Monsieur Synthèse, chez Louis Boussenard, le docteur Cornélius, héros d'une série de romans d'aventures de Gustave Le Rouge, le docteur Lerne et le comte de Han, chez Maurice Renard, nous paraissent de même plus ou moins influencés par le mythe Saint-Germain-Cagliostro. L'ombre du Grand-Cophte domine le roman de Maurice Leblanc intitulé « *La comtesse de Cagliostro* », qui fait assister aux « débuts » d'Arsène Lupin; et, de façon générale, celui-ci n'est pas sans parenté avec l'enchanteur jamais identifié des cours de Louis XV et de Frédérie de Prusse. Assez récemment enfin, Cagliostro a fait sa bouleversante réapparition dans « *La Nativité Julienne* » (publiée sous le titre « *L'Enigme du Mort-Vivant* »), de Raoul de Warren, ayant pour cadre Paris sous l'occupation et qui combine l'élément policier à l'élément fantastique.

A côté de cette littérature romanesque, existe toute une littérature documentaire traitant des « Comtes » de Saint-Germain et de Cagliostro. A la vérité, ni « *La Loque noire* », de Jean Kotska (Jules Doinel), ni « *Les*

Coffrets de famille », du Dr Henri Favre, ni « *Les Sorciers* », du Dr Octave Béliard, ni « *De Nostradamus à Cagliostro* », de J. de Kerdéland, ne sont propres à satisfaire les légitimes curiosités que suscitent la figure et le rôle du premier. Les partis pris alternatifs d'admiration mystique et de dénigrement partisan s'y donnent trop librement cours, et aussi la mise en avant d'informations subjectives, incontrôlées, qui sont parfois de purs racontars. Autrement dignes d'intérêt sont les « *Magiciens et Illuminés* », de Maurice Magre, « *Le Mystérieux comte de Saint-Germain, Rose-Croix et diplomate* », de Pierre Lhermier, et surtout l'importante étude précédemment citée de Paul Chacornac.

De Cagliostro il est parlé dans les mêmes ouvrages, dans celui de Henri d'Almeras (1), dans « *L'Alchimie* », de

Serge Hutin (Collection Que Sais-je ?), dans « *La Franc-Maçonnerie sous les Lys* », de Roger Priouret (1953). Et surtout Constantin Photiadès en a donné, en 1932, une biographie large et objective, aussi nuancée qu'informée, sous le titre « *Les Vies du comte de Cagliostro* » (2). C'est qu'en effet il est possible de faire une histoire authentique du Grand-Cophte, le seul mystère véritable qui subsiste à son sujet et peut donner lieu aux recherches et controverses étant d'ordre essentiellement psychologique ainsi qu'on l'a vu. L'histoire complète du comte de Saint-Germain reste (et restera probablement toujours) à faire, du moins pour qui n'adopte pas, les yeux fermés, la merveilleuse et facile solution purement occulte, ni la version du brillant bonimenteur à la solde de la cour de Londres ou de la cour de Berlin.

(1) Cagliostro (Ed. Lecène et Oudin, 1904).

(2) Grasset, éditeur.



Service bibliographique

Nos lecteurs de Province et des Colonies qui auraient des difficultés à trouver sur place les romans mentionnés par leur éditeur dans leur page d'annonce ou dont nous parlons dans nos rubriques, peuvent nous en faire la demande. C'est bien volontiers que nous nous mettons à leur disposition pour leur adresser au prix de librairie les titres dont ils désireront faire l'acquisition ainsi que tous les autres volumes en dehors du domaine de la Science-Fiction.

Pour éviter les frais de contre-remboursement, joindre à la demande adressée à :

« **FICTION** », 96, rue de la Victoire, Paris-9^e

le montant correspondant à la commande, en ajoutant les frais de correspondance, d'envoi et de recommandation basés sur le barème suivant :

Pour 1 roman	70 fr.
Pour 2 romans	85 fr.
Pour 3 ou 4 romans	120 fr.
Pour 5 ou 6 romans	150 fr.

Palement par mandat, chèque ou C. C. P. OPTA PARIS 1848-38.
(Joindre également un timbre pour la réponse en cas de demandes particulières.)

ICI, ON DÉSINTÈGRE !

par JACQUES BERGIER et IGOR B. MASLOWSKI

L'événement du mois est certainement l'apparition du nouveau livre de Jorge Luis Borges : « *Labyrinthes* », supérieurement traduit par Roger Caillols (Edit. Gallimard). « *Labyrinthes* » comprend quatre nouvelles extraites d'un recueil plus long intitulé « *El Aleph* ».

Comme dans « *Fictions* », du même auteur, la richesse de l'imagination, l'ampleur des idées et la beauté du style se réunissent pour faire un livre exceptionnel.

Une des nouvelles : « *L'Ecriture du Dieu* », est un chef-d'œuvre qui sera certainement cité à l'avenir dans toutes les listes des dix meilleures nouvelles de toutes les littératures.

« *De l'homme au robot* », par André Sainte-Laguë (Edit. Albin Michel). Le regretté André Sainte-Laguë, qui nous honorait de son amitié, n'était pas de ces savants qui restent hors de la mêlée. Résistant courageux, député à l'Assemblée consultative, curieux de tout — son livre « *Du connu à l'inconnu* » est la meilleure des enquêtes sur les frontières du possible — il devait nécessairement s'intéresser à la cybernétique.

Son livre est riche en analogies fécondes, en explications claires. Le technicien de l'automatisme comme le profane y trouveront de quoi s'enrichir. Nos lecteurs dont la curiosité aura été excitée par « *L'Androïde inspiré* » et « *La Machine à poésie* » pourront ainsi compléter leur instruction dans ce domaine.

« *Histoire de l'atome* », par J.-G. Feinberg (Edit. Corrêa. Traduit par Stephen Spriel). Ce livre remarquable, qui peut être lu par les non techniciens, ce qui est rare dans ce domaine, nous mène de Démocrite à la bombe à hydrogène. Les lecteurs de « *Fiction* » y trouveront une étude objective de la situation où l'Histoire a placé l'Humanité et des possibilités d'en sortir sans catastrophe majeure.

La préface du livre est de Frédéric Soddy, le dernier survivant de la grande génération Gustave Le Bon-Curie-Rutherford, à qui nous devons la quasi-totalité de nos connaissances sur les phénomènes nucléaires. Un glossaire permet au lecteur de rechercher le sens des mots qu'il ne connaît pas. Excellente traduction de Stephen Spriel.

« *D'Icare aux soucoupes volantes* », par Jean Bouillet et Guy Laflotte (Casablanca, 1953). Cet album de dessins retrace la conquête de l'espace, depuis l'archéopteryx jusqu'aux satellites artificiels, astronefs et soucoupes volantes. Vingt-huit planches permettent de suivre l'évolution à partir des insectes, des reptiles volants et des oiseaux, à travers les rêves et les légendes, jusqu'à l'avion d'aujourd'hui et l'astronef de demain. Ouvrage qui intéressera aussi bien l'écrivain ou le journaliste fervent d'aviation et d'aéronautique que l'amateur de « science-fiction » en général.

« *Fantaisies et paradoxes mathématiques* », de E.-P. Northrop, traduit par J. Bodet (Edit. Dunod). Si vous aimez le contenu de « *Fiction* », vous devez apprécier les paradoxes et les bizarreries fantastiques de la logique. Le livre de E.-P. Northrop en contient un choix abondant, rédigé d'une façon extrêmement claire et n'exigeant pas de connaissances mathématiques préalables. Nous le recommandons tout particulièrement à ceux de nos lecteurs qui aiment également les romans policiers problèmes. Certains puzzles logiques de ce livre s'en rapprochent presque.

Nous voudrions en profiter pour recommander à nos lecteurs l'ouvrage suivant : « *Les Secrets de la science américaine* », par James Phinney, Baxter 3rd, traduit par Maurice Vincent (Edit. Corrêa), bien qu'il ne soit par récent. C'est peut-être le seul livre à apporter réellement des révélations sur le secret de la recherche scienti-

lique américaine pendant cette guerre; les nouvelles à sensation qu'on voit apparaître constamment dans les journaux peuvent déjà y être trouvées.

Nous découvrons seulement maintenant un article : « *La Grande peur de l'an 2000* », par A.-J. Rocketsmith, paru dans le numéro 27 (août 1953) de « *Défense de la Paix* ». Cet article constitue une attaque violente, et qui nous paraît injustifiée, contre la science-fiction. En fait, celle-ci n'est ni aussi pessimiste ni aussi réactionnaire que l'auteur de l'article veut bien le dire.

J. B.

Si vous êtes un amateur exigeant d'anticipation scientifique, ne manquez pas de lire « *Demain, les chiens* » (City), de Clifford D. Simak (Club Français du Livre), que nous ne sommes pas loin de considérer comme le meilleur ouvrage de S.-F. publié en France depuis que le genre y a été réintroduit après la guerre. C'est une série de huit contes, d'ailleurs reliés entre eux et racontant sur une période de 10.000 ans l'histoire de la famille Webster. Nous assistons à la disparition de la cité (d'où le titre américain), puis à celle de l'humanité, enfin à l'avènement de l'ère des chiens et des robots. Fresque puissante, bouleversante par moments (le quatrième conte : « *Les Déserteurs* », ou encore le dernier : « *Un moyen bien simple* »), d'une imagination illimitée, d'une richesse philosophique étonnante, c'est un authentique chef-d'œuvre que, pour notre part, nous avons relu de nombreuses fois en l'espace de deux mois. A côté de « *Demain, les chiens* », les autres ouvrages d'A. S. parus depuis le dernier numéro de « *Fiction* » semblent ternes. Il y en a pourtant d'excellents parmi eux.

« *L'Enfant de la science* » (Beyond This Horizon), de Robert Heinlein (Rayon Fantastique-Gallimard), est un roman où la fantaisie le dispute à l'humour. En un temps où l'humanité quasi entière est heureuse — elle ne peut faire autrement, on l'y oblige — un homme sent la révolte sourdre en lui : Hamilton Felix. La cause de ses soucis ? On veut l'obliger à avoir des enfants. Or Felix estime que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Se ré-

volter ? Difficile. Le côté « mœurs futures » — mélange de politesse en usage aux Etats-Unis vers les années 1860 et d'utilisation courante du pistolet atomique — est fort pittoresque. Mais la fin laisse le lecteur sur une impression d'inachevé. Tel quel, néanmoins, le roman est à lire.

Dans la même collection, « *Germes de vie* » (Seeds of Life), de John Taine, débute comme un ouvrage fantastique classique, mais se termine sur un chapitre grandguignolesque à l'issue duquel on pousse un sincère soupir de soulagement. C'est l'histoire d'un savant raté, Neils Bork, qui, à la suite d'un sabotage dont il est l'auteur, se voit transformé physiquement et moralement en un individu brillant, en avance de plusieurs siècles sur les générations actuelles. La thèse soutenue par John Taine est : peut-on envisager la possibilité d'une évolution à rebours, d'un retour à la préhistoire, et ceci non pas progressivement, mais en très peu de temps ? Thèse curieuse, comme on le voit, habilement développée et bien narrée.

Au Fleuve Noir, le nouveau roman de Jimmy Guieu : « *La Dimension X* », nous emmène au Thibet où une expédition scientifique connaît une série d'avatars pour échouer finalement dans une dimension inconnue et, à l'aide des habitants de celle-ci, délivrer la Terre d'un immense danger qui la menace. Plus qu'un ouvrage d'A. S., c'est un roman d'aventures fantastiques, tour à tour *suspense* et *espionnage*, mystérieux à souhait, jamais ennuyeux.

Chez le même éditeur, « *Agonie des civilisés* », de Jean-Gaston Vandel, a pour héros les membres d'une expédition dans le Temps qui, pour des raisons scientifiques, décident de ne retourner sur la Terre que dix mille ans (terrestres) après leur départ. Ils trouvent, inutile de le dire, notre globe fort différent, gouverné par une caste d'êtres « supérieurs » dont le premier geste est de réduire les nouveaux venus en esclavage. Il en résulte une guerre civile (?) dans laquelle nos voyageurs ont pour alliés leurs descendants devenus parias. C'est fort bien raconté, plein de mouvement, écrit dans un style simple, mais agréable. Bref, un bon ouvrage de la série « Anticipation ».

Egalement au Fleuve Noir, « *Le Martien vengeur* » (The Avenging Martian), de Vargo Statten, commence par un conflit entre Mars et Vénus à une époque où, sur Terre, l'humanité n'a pas encore inventé la roue (et bien d'autres choses encore). Un seul couple s'échappe de Mars dévasté et atterrit sur notre globe; l'homme a pour mission de venger son peuple assassiné. La seconde partie se déroule de nos jours et le descendant du Martien tiendra la promesse faite il y a des siècles. L'auteur a bien développé son sujet, encore que la fin soit quelque peu mélodramatique. L'histoire est néanmoins plausible et, sans être un chef-d'œuvre, le roman est intéressant.

« *L'Attaque des Vénusiens* », de G. Brainin et H. Keller (Sciences Anticipation-Le Trotteur), est un ouvrage curieux. Plus métaphysique que fantastique, il est bourré de qualités et de défauts. Côté actif, une imagination puissante, une variété impressionnante de détails, un mouvement qui rappelle un *perpetuum mobile*. Côté passif, une histoire plutôt décousue, pas mal de banalités et un style quelconque. On a parfois l'impression que les auteurs ont cherché à condenser en un seul roman la matière de plusieurs. Mais, ne fût-ce qu'en raison des passages les plus intéressants — et il y en a ! — nous n'osons prononcer de verdict net. Le mieux est que vous preniez personnellement connaissance de ce livre à la fois irritant et attachant.

Si enfin, un jour, vous n'avez pas plus de 15 francs à mettre dans l'A. S., « *La Course aux étoiles* », de L. Massiera, pourra faire votre affaire. Petit opuscule de 32 pages, celui-ci nous narre les aventures de trois appareils interplanétaires engagés dans une course mi-sportive mi-scientifique. Pas de problèmes philosophiques ici, rien que de l'aventure. Pourquoi pas, après tout ?

I. B. M.

« *La Géométrie dans l'impossible* », par Jacques Sternberg (Edit. Arcanes). Pour un mourant maintes fois enterré par ses détracteurs, le Surréalisme se porte dans cet ouvrage plutôt bien. Il est même intéressant, en un temps où ce genre littéraire fait déjà figure de classicisme, d'en voir avec tant d'al-

sance et de bonheur utiliser les principaux effets, tels qu'ils ont été vulgarisés par l'usage. A cet égard, on pourrait dire que ce recueil de textes en prose est une synthèse des procédés les plus éprouvés, mais ce serait réduire à un simple mécanisme ce qui découle avant tout d'une inspiration personnelle et singulière. Il est évident que l'auteur connaît ses aînés : il fait parfois penser, sur le plan des choses, à un Max Ernst ou un Bunuel (celui, évidemment, du « *Chien andalou* ») et, sur le plan des idées, à un Cocteau plus sardonique ou un Kafka sans métaphysique. De façon plus générale, d'ailleurs, son livre — hors des limites du Surréalisme — est une vaste référence aux grands thèmes de la littérature fantastique : rêve s'intégrant à la réalité, vie occulte des reflets dans les miroirs, menaces subites d'agents inconnus ou familiers, dédoublements, transferts dans la quatrième dimension de l'espace et dans celle du temps, etc. (Un autre thème, plus original bien qu'assez kafkaïen, est traité avec une persistante continuité : c'est celui de la Ville où la Loi n'est plus qu'un ensemble de formes creuses, un instrument aveugle et cruel dont chaque citoyen est l'esclave puni de châtements sans motifs, comme dans un camp de concentration.) Cependant, affinités et emprunts ne sont pour l'écrivain que prétexte à exercer son imagination propre, son goût de l'insolite et du baroque, son sens de la mise en scène. Toute cette « dramaturgie de l'étrange » est orchestrée avec une habileté que la simplicité directe du ton rend encore plus efficace. Et elle engendre vite une inquiétude qui tourne au malaise. A noter, toutefois, qu'elle s'accompagne d'un humour atrocement noir, réjouissant à force de férocité. Mais cet humour est sans rapports avec le « nonsense », l'absurdité gratuite qu'on trouve, après Lewis Carroll, chez un Benjamin Péret ou un Tristan Tzara. Ici, en fait, si abracadabrants il y a, c'est toujours sous le rapport d'une logique interne, logique que l'on pourrait qualifier d'*onirique*, car elle est celle même des rêves et des cauchemars. Finalement, il est permis, après une pareille œuvre de début, de voir en Jacques Sternberg un futur grand conteur fantastique.

A. D.

CINÉMA INTERSIDÉRAL

par F. HODA

Le Météore de la nuit (It came from outer space), de Jack Arnold, est le premier film de « science-fiction » réalisé en trois dimensions. C'est aussi un des meilleurs d'entre ceux qui nous ont été présentés jusqu'ici.

Un astronome amateur, John Putnam, et sa fiancée, Ellen Fields, par un soir d'été, voient atterrir en plein désert d'Arizona un objet ressemblant à un météore. Intrigués, ils se rendent au point de chute. Descendu dans le cratère creusé par l'objet, John a toutes les raisons de penser qu'il se trouve en face d'un vaisseau interplanétaire. Personne ne veut le croire, pas même sa fiancée. Sur la route, ils croisent un objet ou un être horrible qui se dissout littéralement dans l'air. Bientôt des habitants de leur ville disparaissent mystérieusement. Pourtant, les disparus reviennent parfois en ville, mais ils agissent étrangement et disparaissent à nouveau. Ellen disparaît à son tour. John, qui dès le début croyait à la visite d'êtres venus d'un autre monde, essaie d'entrer en contact avec eux.

Mais je ne voudrais pas vous enlever la saveur du mystère en vous en racontant le dénouement. Les amateurs de science-fiction ne seront pas déçus par ce film. Le scénario de Harry Essex est basé sur une histoire de Ray Bradbury, considéré aux Etats-Unis comme le meilleur écrivain du genre. Le metteur en scène, Jack Arnold, a su mélanger avec beaucoup d'art, suspense, mystère et épouvante. L'utilisation du fantastique scientifique toujours discrète ne conduit pas à des invraisemblances marquées.

L'illusion du relief souligne très souvent les effets de terreur. Mais outre que la méthode ne semble pas encore parfaitement au point, certains angles de prise de vue perdent leur raison d'être en trois dimensions : il en va ainsi, par exemple, pour toutes les images en contre-plongée de l'atterrissage d'un hélicoptère. En revanche, le retour des disparus, étranges et en quelque sorte déshumanisés, est très impressionnant : ils rappel-

lent les « zombies » des films d'épouvante. Leur enlèvement est moins réussi : le procédé de surimpression se révèle ici encore plus voyant que dans les films plats. Tous les interprètes, notamment Barbara Rush (Ellen) et Richard Carlson (John), quoique manquant un peu de... « relief », jouent avec conviction.

J'aurais cependant quelques réserves à formuler. D'abord la musique, en annonçant à l'avance les enlèvements, diminue la tension des spectateurs ; le silence, les films d'épouvante muets nous le prouvent, est souvent plus terrifiant. Le dialogue comporte de temps à autre des platitudes de ce genre : « Le désert tue de mille façons », et prête aux « inconnus » de l'autre monde des conceptions métaphysiques qui n'ajoutent rien au film (« Nous ne dérobon pas votre âme, esprit et corps... » déclare grandiloquemment l'un de ceux-ci).

Mais il y a, à mon avis, une invraisemblance beaucoup plus grave : comment se fait-il que personne ne veut admettre la venue d'habitants d'autres planètes, alors que nous sommes inondés depuis sept ans d'histoires de soucoupes et cigares volants ?

Ces réserves faites, le film est très bon et passionnera plus d'un spectateur. Il comporte trois interruptions dues à des raisons techniques de projection. Les distributeurs ont eu la très bonne idée de les faire coïncider avec des moments angoissants, rappelant en cela la bonne vieille technique du « serial ». Un excellent dessin animé de la série « Woody Woodpecker », intitulé « *Hypnotic huck* », également en relief, dans le ton du film principal.

La fin d'année aura été très favorable à la science-fiction et à l'étrange : plusieurs films sont sortis ou ont été repris.

La projection de *Superman* a provoqué quelques réactions dans la critique, réactions qui ne me semblent pas toujours justifiées. Le film con-

La
Série du Siècle

Éditions FLEUVE NOIR

ANTICIPATION

VIENT DE PARAÎTRE

S. O. S. SOUCOUPES

par B. R. BRUSS

VENTE TOUTES LIBRAIRIES FRS

240

dense en une heure et demie la matière d'un « serial » produit par la « Columbia » en quinze épisodes (1948). Ce n'est d'ailleurs pas la première fois qu'une compagnie construit un film « normal » à partir d'un « serial ». Dès 1937, l'Universal résumait *Flash Gordon's Trip To Mars* (Ford Beebe et Robert G. Hill) dans *Mars Attacks the World*.

Les réalisateurs de *Superman*, Spencer Gordon Bennet et Thomas Carr, sont des spécialistes du serial et du western. Le sujet est emprunté aux célèbres bandes dessinées de Jerry Siegel et Joe Schuster. Le film s'ouvre par une promenade à travers l'espace sidéral, qui aurait pu être impressionnante si les décors avaient été plus soignés. Malheureusement les serials sont toujours produits avec des budgets très limités. La caméra nous emmène vers la planète natale du futur héros. Ses habitants sont tous des « supermen ». Les parents de notre personnage, astronomes de leur état, découvrent que leur monde est attiré par son propre soleil, ce qui signifie l'éclatement et la pulvérisation. Mais leurs collègues du conseil gouvernemental sont sceptiques et la séance se poursuit dans des discussions oiseuses : tous ces soi-disants supermen nous ressemblent étrangement et l'on ne voit pas en quoi ils nous dépassent. Quoi qu'il en soit, papa et maman-superman enveloppent leur petit dans une étoffe spéciale, le placent dans une fusée interplanétaire automatique et l'envoient à travers l'espace, vers la Terre. Là, la fusée fait un atterrissage également automatique et brûle, tandis que le futur Superman est recueilli par deux fermiers américains. (Car la fusée est évidemment tombée aux États-Unis.) Nous assistons alors à l'enfance prodigieuse de notre héros : tantôt il traîne à lui seul une charrette remplie, tantôt il retrouve une aiguille dans une botte de foin, etc. Tout cela est très réjouissant et fait oublier le carton-pâte qui avait servi à construire la fusée. Mais voilà que les braves fermiers se décident à révéler la vérité à Superman, devenu grand. Le père adoptif lui tient ce langage : « Il faut mettre tes dons au service de la société, mon fils — Oui », répond sagement Superman. Il va en ville, conservant dans sa valise le maillot spécial taillé par sa mère adoptive dans la fa-

meuse étoffe dont il était entouré à son arrivée sur notre planète. Bien qu'on ne sache pas pourquoi, il revêt cet étrange accoutrement pour commettre ses exploits. Il se fait journaliste. Le gouvernement l'appelle : « Monsieur Superman, étant donné vos capacités et votre haute moralité, nous vous confions la garde du rayon de la mort, arme très destructive. » Dès lors le film nous raconte les mille et une péripéties de la lutte menée par Superman contre Spider-Lady, belle vamp dirigeant une bande de gangsters. Evidemment notre héros triomphera.

Les coupures opérées dans les 15 épisodes du serial original nuisent parfois à la compréhension du montage actuel. Mais le rythme éblouissant du serial, où chaque épisode constitue en soi un petit film d'aventure complet, est heureusement conservé. On n'a plus le temps de juger : les bagarres succèdent aux bagarres, les exploits aux exploits. Certes, ces aventures abracadabrantes s'adressent en premier lieu aux enfants ou à un public s'adonnant aux comic-strips. Mais j'engage tous les amateurs d'aventure et de mystère à aller voir *Superman*, pour se rendre compte de ce qu'est un serial. Malgré le récit très rapide, il y a quelques moments fort ennuyeux, notamment lorsque, entre deux exploits, notre héros reprend sa figure de journaliste falot, au regard stupide, derrière ses grosses lunettes. Kirk Alyn a plutôt l'air engourdi pour un Superman. La petite journaliste, personnifiée par Lois Lane, est bien moins jolie que la très belle Spider-Lady (Carol Forman) : je me suis souvent retrouvé du côté de cette dernière au cours de la projection.

Je ne veux pas entrer ici dans des explications sociales et psychologiques concernant ce nouvel héros du « comic-strip » américain. Mais ceux qui veulent y voir un « poison » pour le public enfantin oublient que Superman, au service de la loi, n'est pas pire que Tarzan ou les héros des livres dessinés dans d'autres pays. Superman est une incarnation nouvelle, dans un autre pays, de ce qu'avaient créé Leroux et Leblanc avec Rouletabille et Arsène Lupin. A-t-on oublié le *Triangle d'Or*, l'*Ile aux Trente Cercueils* ou *Rouletabille chez le Tzar* ? Arsène Lupin devenait chef de la police pour défendre la veuve et l'orphelin, il

— CHAQUE MOIS —

retenez chez votre dépositaire de journaux

NOIR MAGAZINE

CHARLES FREMANGER, ÉDITEUR

PRÉSENTE PAR

ALBERT SIMONIN

L'AUTEUR DE

« *TOUCHEZ PAS AU GRISBI* »

NOIR MAGAZINE

plus célèbres maîtres internationaux du roman noir.

publiera pour vous les nouvelles inédites des

NOIR MAGAZINE

son grand concours mensuel de la nouvelle noire :

vous fera participer à la vie des Lettres avec

« L'Aventure est dans le journal »

NOIR MAGAZINE

avec son grand récit :

vous ouvrira les archives criminelles du passé

« Ce qu'aucun romancier noir n'aurait osé imaginer »

NOIR MAGAZINE

mots croisés, ses rébus, ses rubriques littéraires, musicales et cinématographiques.

vous distraira et vous informera grâce à ses

NOIR MAGAZINE

Le mensuel de la nouvelle noire, 128 pages
sous couverture glacée : 100 francs.

●
EN VENTE :

Tous marchands de journaux, kiosques et bibliothèques de gare

commandait des sous-marins pendant la guerre de 1914 et sauvait l'armée française au Maroc ! Certes le personnage de Leblanc avait un côté bon enfant et espiègle qui contrastait avec l'aspect morne et conformiste de notre Superman. Mais à chaque époque le héros qu'il mérite... Je n'aime pas personnellement les « comic-strips » et je trouve que les récits en image, remplis de crimes et de guerres, interplanétaires ou non, sont assez nocifs pour la jeunesse. Cependant, je ne vois vraiment pas en quoi le film de Ben-net et Carr est dangereux. Pour ma part, je ne l'ai pas trouvé ridicule, mais enfantin. Ses personnages, comme ceux des « serials » et de certains films policiers, sont schématiques. A ceux qui prétendent que des films tels que *Superman* sont abrutissants et abêtissants, je voudrais demander ce qu'ils pensent des affreux mélodrames d'amour que tous les cinémas mondiaux ne cessent de nous présenter et qui n'ont jamais provoqué leurs foudres. Non, *Superman* n'est certes pas un excellent film. Mais il n'y a pas de quoi crier au scandale. Au surplus, il est plus visible que des tas d'autres productions de série B.

**

C'est encore d'être venus d'un autre monde qu'il s'agit dans *Le Jour où la terre s'arrêta* (The day the earth stood still, 1951), de Robert Wise, projeté dans des salles de quartier. Une soucoupe volante atterrit un beau jour à Washington. Un homme venu d'un autre monde, accompagné de son robot, cherche à rencontrer le président des Etats-Unis pour lui faire réunir une conférence internationale à laquelle il voudrait transmettre un message. Devant l'impossibilité de réaliser son but, il se déguise... en homme de la Terre et cherche à entrer en contact avec un savant. Pour prouver la véracité de ses dires au savant terrien, il arrête, par un moyen mystérieux, toute circulation pendant quelques instants. Tué au cours d'une poursuite, il est ranimé par son robot-garde-du-corps. Finalement, avant de quitter notre planète, il transmet à l'assemblée mondiale des savants, réunis à cet effet, son message : nous ne voulons pas intervenir dans vos affaires, mais si par vos querelles et

vos expériences vous créez du danger pour nous, nous n'hésiterons pas à détruire votre monde. Le film est très soigné et les acteurs jouent avec vraisemblance. C'est que Robert Wise, metteur en scène de *Set-up* (1949), a une longue expérience dans les films de mystère et d'épouvante. Il s'était déjà signalé par *The Curse of the Cat People* (avec Simone Simon, 1944), *Body Snatcher* (avec Boris Karloff et Bela Lugosi, 1945) et surtout par une deuxième version des Chasses du comte Zaroff intitulée *A Game of Death* (1946). Il sait tenir le spectateur en haleine et provoquer en lui un sentiment de terreur et d'insécurité. Malheureusement, Wise escamote, d'ailleurs avec talent, beaucoup de questions qui tracassent le public : d'où vient l'homme de l'espace, quel est le degré d'évolution de son monde, etc. On sort insatisfait.

**

Vingt-quatre heures chez les Martiens (Rocketship XM, 1951), de Kurt Neumann, souvent repris dans les salles de quartier, est un bon petit film de science-fiction. Cette fois, les Terriens vont rendre visite aux autres mondes. Partis à destination de la Lune, ils se retrouvent sur Mars, où une guerre atomique a semé le ravage. Les habitants de la planète rouge sont retombés à l'âge de pierre. Quelques-uns des savants terriens sont tués, mais deux d'entre eux repartent vers la Terre. Dans les environs de notre planète, ils s'aperçoivent qu'ils n'ont pas assez de carburant pour atterrir. Mais il faut avertir la Terre de ce qu'ils ont vu : le danger de la guerre atomique. Ils arriveront à transmettre un message par radio. Quoique ne contenant pas trop d'invéraisemblances, le film est parfois faible du point de vue scientifique : ainsi on voit les météores siffler au passage de la fusée dans le vide sidéral. Mais l'ensemble se laisse voir sans effort et, pour une fois, les bonnes intentions sont bien exploitées.

D'autres films appartenant au domaine du fantastique sont actuellement projetés dans les salles de quartier : *L'Homme au masque de cire*, *Le Mystère du château noir*, *Le Fantôme de la nuit*, etc. J'y reviendrai dans ma prochaine chronique.



SÉLECTIONS D'OUVRAGES

offerts aux lecteurs de " FICTION "
par les Éditions Classiques et Contemporaines
à des conditions exceptionnelles.

Beaux volumes en reliure sobre et artistique façon cuir de Rouen à coins impressionnés dorés. Plats papier flammé. Facilités de paiement.

Offre limitée au 31 Mars 1954

Prolongée jusqu'au 30 avril 1954 pour l'Union Française.

SÉLECTION SCIENCES ET VOYAGES

15 volumes ou choix. — 13.500 comptant ou 10 mensualités de 1.515 fr.

30 volumes ou choix. — 26.000 comptant ou 10 mensualités de 2.915 fr.

BROGLIE (L. de), Prix Nobel. L'Avenir de la Science. — CARREL (Dr A.). L'Homme, cet inconnu. — Médecine officielle et Médecine hérétique. — Réflexions sur la conduite de la vie. — CHEGARAY (J.). Ma Polynésie (illustré). — Man taur du monde en bateau stap. — DEMALSON (A.). Le Livre des Bêtes qu'an appelle sauvages. — DORGELES (R.), de l'Ac. Goncourt. Partir. — DUPOUY (A.). Brest, la côte des îles. — FAYE (St.). La Loire de chez nous. — FORTUNAT STROWSKI, de l'Institut. Bordeaux et la Guyenne. — FRISON-ROCHE. Premier de cordée. — La grande Crevasse. — La piste oubliée. — La Montagne aux Ecritures. — FUNCK-BRENTANO, de l'Acad. Franç. Chant du Rhin. — GERVAIS (A.). Le pays de Mairie de la Police. — HAYERDAHL (T.). L'expédition du Kan-Tiki. — LAMANDE (A.). La Vallée des Miracles. — LECOMTE (G.), de l'Acad. Franç. Gloire de l'Île-de-France. — LÉCONTE DE NOUË. L'Homme et sa destinée. — Le Temps et la Vie. — L'Avenir de l'Esprit. — MABILLE DE PONCHEVILLE (caur. par l'Ac. Franç.). Les Mants Historiques de France. — MAETERLINCK. La Vie des Fourmis. — La Vie des Termites. — MAJOCCHI (trad. de l'Italien). Une vie de Chirurgien. — MUNTZE (Axel) (trad. du suédois). Hommes et Bêtes. — PRAVIEL (A.). Taïaïse, la Ville Rouge. — RENARD (J.), de l'Acad. Française. Histoires Naturelles. — ROSTAND (J.). De la gauche à l'homme. — ROUSSEAU (P.). Histoire de la Science. — SAVIGNON (A.). Prix Goncourt. Saint-Mala, nid de corsaires. — VERCEL (R.). Prix Goncourt. Au large de l'Éden. — VICTOR (P.-E.). Banquise (illustré). — Baréal (illustré).

SÉLECTION ROMANS POLICIERS ET D'AVENTURES

15 volumes ou choix. — 10 mensualités de 840 fr. ou 7.500 fr. comptant.

30 volumes ou choix. — 10 mensualités de 1.620 fr. ou 14.500 fr. comptant.

AUSTEN (J.), (traduit de l'anglais). Mansfield Park. — CHASE (H.), (traduit de l'anglais). Chair de l'archidée. — Méfiez-vous, fillettes. — CHEYNEY (P.), (traduit de l'anglais). Cet homme est dangereux. — La Môme Vert-de-Gris. — Les femmes ne sont pas des anges. — Aucune importance. — Rendez la mannaie. — Vaus pigez. — CHRISTIE (A.), (traduit de l'anglais). Le Meurtre de Rager Ackroyd. — COLLINS (W.), (traduit de l'anglais). Le Cottage noir. — La Robe noire. — COOKE (D.), (traduit de l'anglais). Les meilleurs récits policiers. — DELLY. Les deux crimes de Thecla. — FERBER (E.), (traduit de l'anglais). Show Boat. — FERGUSON (M.), (traduit de l'anglais). Le signe du Bélier. — FREEMANN (A.), (traduit de l'anglais). Le Mystère de la rue Jacob. — GOGOL (traduit du russe). Contes fantastiques. — JADE (M.). Le Masque du génie. — LEROUX. Le Mystère de la Chambre jaune. — LESKOY (N.), (traduit du russe). Lady Macbeth du District de Mzensk. — LESLIE CHARTERIS (traduit de l'anglais). Le Saint à New-York. — NOLLY (E.). Le Conquérant. — POSTGATE (R.), (traduit de l'anglais). Verdict des douze. — POWYS (L.), (traduit de l'anglais). L'amour et la mort. — ROGERS (P.). Journal d'un officier de l'Intelligence Service. — SCOTT (W.), (traduit de l'anglais). Histoires de Fontaines. — SIBIRIAK (traduit du russe). Oural. — SIMENON. La Marie du Part. — SIMONIN. Touchez pas au Grisbi. — SOLOGOUB (F.), (traduit du russe). Charmeuse de serpents. — Le Démon mesquin. — STANLEY GARDNER (traduit de l'anglais). Chantage à l'œil. — STEVENSON (R.-L.). L'étrange cas du Docteur Jekyll. — TCHEKOV (traduit du russe). L'Allumette suédoise. — TISLEY (F.), (traduit de l'américain). Pleasure Beach. — TROLLOPE (traduit de l'anglais). Œil pour œil. — VERASSAIEV (traduit du russe). Dans l'impasse.

Commandes : rien à payer d'avance. Envoyez votre commande en indiquant votre position sociale à OPTA (Service F.), 96, rue de la Victoire, Paris (9^e), qui transmettra aux Éditions Classiques et Contemporaines. Livraison franco de port et d'emballage, taxes légales en sus pour la France métropolitaine. Pour l'Union Française et l'étranger, port en plus.

COURRIER DES LECTEURS

Nous avons pris pour règle de ne jamais publier dans cette rubrique de lettre ne portant pas le nom et l'adresse complète (et exacte) de son expéditeur. — Nous informons donc M. Donald Creed (ou Ineed, le nom n'étant pas très lisible), à Lille, que nous sommes au regret de ne pouvoir insérer la lettre qu'il nous a adressée, la réponse que nous lui avions envoyée à l'adresse qu'il nous indiquait nous étant revenue avec la mention « inconnu ».

L'A. S. russe.

M. M. BARRE, à Anglet (Basses-Pyrénées).

J'ai lu les deux premiers numéros de « Fiction », et tiens à vous assurer de l'extrême intérêt que j'ai pris à leur lecture. Vous avez créé là un excellent moyen de favoriser la diffusion de la bonne A. S. en France et fait de votre revue quelque chose qui ne soit pas uniquement A. S. Le sommaire de ces deux numéros illustre différentes directions de la littérature de l'« étrange » et je ne saurais trop vous féliciter pour la haute tenue littéraire de ces premières sélections. Je comprends et je partage l'inquiétude de nombreuses personnes lorsqu'il s'agit d'A. S. destinée aux enfants ou aux adolescents. On ne peut que constater que l'A. S. fournit trop souvent à ceux-ci une source supplémentaire de lectures néfastes, au double point de vue intellectuel et moral. Il faut montrer que la vraie, la bonne A. S. ne peut être tenue pour responsable des exagérations, des déformations que lui font subir tant d'« auteurs » (?) sans valeur et sans scrupules. Votre revue apporte déjà la preuve que l'A. S. est un domaine particulier et fort valable de la littérature de l'« étrange ».

Je vais vous poser une question à laquelle je cherche vainement depuis plusieurs mois à donner une réponse : Existe-t-il une A. S. russe ? Quelle(s) forme(s) prend-elle ? Est-elle comparable à l'A. S. anglo-saxonne ? Est-elle plus optimiste et s'intéresse-t-elle plus spécialement à des réalisations

encore à peine commencées et qui viseraient à la transformation de notre terre, à l'amélioration de ses conditions d'exploitation et des conditions de la vie humaine ?

D'après les renseignements qui nous ont été communiqués, l'A. S. russe se rapproche assez de la science-fiction américaine. Efremov, par exemple, emploie des thèmes de voyages dans le temps et dans l'espace, tes visiteurs interplanétaires, les grandes machines électroniques et ainsi de suite. On peut citer également les noms de Belaïev, Alexis Tolstoï, Boulgakov, etc. D'une façon générale, sans qu'on puisse dire qu'il y a imitation, il y a, et c'est assez naturel, une certaine similitude dans les thèmes; toutefois, les écrivains soviétiques évitent très soigneusement les thèmes de la guerre interplanétaire et on pourrait voir là un mot d'ordre. Les inventions décrites sont quelquefois extrêmement ingénieuses et on rencontre même des titres présentant des hypothèses intéressantes sur le plan scientifique. C'est ainsi que « Le Maître de la Foudre » explique la foudre en boutte comme une accumulation de particules d'origine cosmique.

Un magazine de S.-F. existe depuis le temps des tsars. Signatons en outre qu'il existe en U. R. S. S. un syndicat des auteurs de romans d'anticipation. A notre connaissance, aucun ouvrage russe d'anticipation n'a encore été traduit en tangué française.



COLLECTION " LES HORIZONS FANTASTIQUES "

★ ★ ★

N° 3 - Un best seller de l'anticipation américaine

CETTE SACRÉE PLANÈTE

(The world below)

de S. FOWLER WRIGHT [Traduit de l'américain par Robert Tescher.]

Un fort volume : 540 francs

N° 1 - Un livre passionnant de brio et d'imagination

PARADIS ATOMIQUES

de R. TELDY NAÏM [Adopté de l'américain par Marianne Monestier et Jacques Papy.]

Un volume, 272 pages : 420 francs.

N° 2 - Le plus extraordinaire voyage que pourront jamais tenter les hommes


L'UNIVERS VAGABOND

de LÉON GROG et JACQUELINE ZORN

Un volume, 272 pages : 420 francs.

Les Editions " LE SILLAGE ", 20, villa Dupont, PARIS-16°

LA PLANTE QUI FAIT MAIGRIR

 SANS DROGUES NI RÉGIME, en vous frictionnant quelques minutes avec l'extraît de Plantes GANDHOUR vous pourrez à volonté maigrir vite ou lentement du corps entier ou de la partie désirée (cou, ventre, chevilles) pour conserver votre allure jeune, votre agilité et mieux vous porter, résultat visible dès le 6^{me} jour.

Milliers d'attestations. Notices intéressantes et échantillon envoyés gratuitement sur demande. LAB. GANDHOUR, 8, Rue de la Michodière, PARIS. (Service M)
Joindre 30 Francs en timbres pour frais

Communiqué

LES SOUCOUPES VOLANTES EXISTENT...

DES MILLIERS DE PERSONNES EN ONT VU !
LE CAPITAINE MANTELL PRENANT EN CHASSE UN DE CES ENGINS A TROUVÉ LA MORT LE 7/1/48. DES TÉMOIGNAGES : 375 CAS. LISEZ CE LIVRE ET CEUX DE NOTRE CATALOGUE " SÉRIE ANTICIPATION " 100 TITRES. — ENVOI CONTRE 2 TIMBRES D. S. M. - B 45 - MONTROUGE (SEINE)

Vous pouvez vous abonner aussi à " FICTION "

EN BELGIQUE

AGENCE FRANCO-BELGE DE PRESSE

45, rue de l'Écrime, BRUXELLES

C. C. P. Bruxelles 612.51.

EN SUISSE

M. VUILLEUMIER

6, rue Micheli-Du Crest GENEVE (Suisse)

C. C. P. Fiction, Genève 1.6112

Téléphone : 5.66.76.

Consultez le tarif des abonnements en page 128.

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1954. — Le Gérant : M. RENAULT.

Imp. de Montsouris, 1, rue Gazan, Paris-14°.

AFFRANCHIR
ICI

"FICTION"

96, rue de la Victoire

(PARIS-9°)

à plier suivant le pointillé

BULLETIN D'ABONNEMENT A RETOURNER A " FICTION "

96, rue de la Victoire — PARIS-9^e — Tél. : TRinité 16-31

CATÉGORIE N° 1 FRANCE ET UNION FRANÇAISE	POSTE ORDINAIRE		POSTE AVION	
	A SIMPLE FRANCS	B Recommandé FRANCS	C SIMPLE FRANCS	D Recommandé FRANCS
6 mols....	550	700	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif	
1 an.....	1080	1380		

CATÉGORIE N° 2 ETRANGER. Allemagne occidentale (y compris secteur occidental de Berlin), Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse. Dans ces pays les abonnements peuvent être souscrits dans n'importe quel bureau de poste

6 mols....	595	865	775	1045
1 an.....	1170	1710	1530	2070

CATÉGORIE N° 3 ETRANGER (autres pays)

6 mols....	680	950	variable selon surtaxes aériennes, nous demander tarif.	
1 an.....	1350	1890		

(Pour tout changement d'adresse, prière de joindre une bande et 30 francs en timbres.)

TARIF DES NUMÉROS ANTÉRIEURS	CATÉGORIE 1 100	CATÉGORIE 2 110	CATÉGORIE 3 120
------------------------------	--------------------	--------------------	--------------------

Supplément pour envoi recommandé (par paquet de 1 à 5 numéros) :
France et Union Française : 25 fr. Etranger (tous pays) : 45 fr.

BON DE COMMANDE

1 abonnement de 6-12 numéros - catégories 1 - 2 - 3 ;
expédition A - B - C - D (A servir à partir du n°.....)

(Rayer les mentions inutiles.)

Nos antérieurs à _____ frs = _____ plus frais de port _____

Total

Règlement : Mandat - Chèque banc. - C.C.P. Editions O.P.T.A. Paris 1848-38 - Contre remb. (x).

Vous éviterez les frais d'envoi contre remboursement en réglant à la commande.

(1) Rayer les mentions inutiles.

Date _____

En lettres majuscules, S.V.P.

NOM _____

ADRESSE _____

PROFESSION (2) _____

(2) Indication facultative, mais utile pour nos statistiques.